

## Un document inédit : le Journal de Natalie Herzen, 1869-1870

Michaël Confino

---

### Citer ce document / Cite this document :

Confino Michaël. Un document inédit : le Journal de Natalie Herzen, 1869-1870. In: Cahiers du monde russe et soviétique, vol. 10, n°1, Janvier-mars 1969. pp. 52-149;

doi : <https://doi.org/10.3406/cmr.1969.1770>

[https://www.persee.fr/doc/cmr\\_0008-0160\\_1969\\_num\\_10\\_1\\_1770](https://www.persee.fr/doc/cmr_0008-0160_1969_num_10_1_1770)

---

Fichier pdf généré le 26/03/2019

# DOCUMENT

MICHAEL CONFINO

## UN DOCUMENT INÉDIT : LE JOURNAL DE NATALIE HERZEN 1869 - 1870

« Sa chambre était restée identique, telle exactement qu'il l'avait laissée, pas un livre n'avait été déplacé, pourtant, elle lui sembla celle d'un autre [...] Il chercha dans un tiroir ses vieux cahiers d'écolier, un journal qu'il avait tenu pendant des années, certaines lettres ; il s'étonna d'avoir écrit ces choses, il ne s'en souvenait plus du tout, tout cela se rapportait à des événements étranges et oubliés. »

Dino Buzzati, *Le Désert des Tartares*.

Natalie Herzen, fille aînée d'Alexandre Herzen, n'est connue des historiens que grâce, principalement, aux sentiments de particulière affection que lui portait son père, et grâce aux lettres qu'il lui écrivit et qui se trouvent incluses dans ses *Œuvres complètes*. En raison de la personnalité exceptionnelle du père — si bien mise en relief récemment par Isaiah Berlin<sup>1</sup> —, la fille fut réduite, dans les livres d'histoire et les biographies, au rôle effacé d'une de ces ombres nombreuses qui gravitaient autour de lui ; elle ne fut que la plus modeste des trois Nathalies qui traversèrent sa vie, celle que les membres de la famille et les amis — pour éviter les confusions — appelaient Tata. Et certes, le sort que l'historiographie a réservé à Natalie Herzen ne manque pas entièrement de justifications, car son chemin dans la vie fut assez semblable à celui des nombreux *enfants de grands hommes* qui ne ressemblèrent pas à leurs pères, ne continuèrent pas leur œuvre — politique, scientifique ou artistique —, et ne remplirent pas les espoirs,

I. Cf. introduction d'Isaiah Berlin à la nouvelle édition anglaise des mémoires de A. I. Herzen, *My past and thoughts* (4 vol., 1968) ; du même auteur : « The great amateur », *The New York Review of Books*, X, 5, 14 mars 1968, pp. 9-18.

avoués ou inavoués, qu'on mettait en eux. Ce qui n'empêche, évidemment, que cette seconde génération ait pu avoir une vie en tout point honorable, quoique dépourvue de l'élan, de l'éclat ou du génie qui marqua celle des pères. Il y eut cependant un instant dans la vie de Natalie Herzen (qui s'éteignit paisiblement à Lausanne en 1936), où elle ne vécut pas à l'ombre des personnages qui « firent l'histoire », mais en fit partie. Ce fut en 1870, lorsque — intentionnellement ou par quelque jeu du hasard — elle participa à la plus stupéfiante (et éphémère) des associations politiques : celle qui unit Bakunin et Ogarev à Nečaev. Par bonheur, c'est cette aventure précisément qui occupe la majeure partie du Journal inédit que nous présentons plus loin. Quelle que soit l'appréciation que l'on puisse porter sur le rôle de Natalie Herzen au sein de cette compagnie remuante, il ne fait aucun doute qu'elle livre sur cet épisode un témoignage de première main, très sincèrement consigné dans son Journal, sur lequel il convient de nous arrêter brièvement avant de poursuivre cette introduction.

#### PLAN ET SUJETS DU JOURNAL

Tenu de manière irrégulière entre le 26 juillet 1869 et le 7 juillet 1870, le Journal se présente sous la forme d'un cahier à reliure noire et aux pages rayées, rempli presque en entier<sup>1</sup>. Le texte fondamental est en russe, suivi de quelques notes personnelles en anglais, de relevés de lectures en allemand et en russe, et de quelques extraits des lettres de Bakunin à Nečaev, du 2 et 9 juin 1870<sup>2</sup>. Le manuscrit est intégral dans sa majeure partie ; il n'en manque que les pages 15 à 20 (selon la pagination originale) qui ont été arrachées et sans doute détruites, vraisemblablement par Natalie Herzen elle-même. Ce détail intéressant sera signalé en note à l'endroit voulu, et nous tenterons d'en expliquer les causes possibles.

Du point de vue thématique — et chronologique en même temps —, le Journal comprend deux parties bien distinctes. La première, écrite

1. Le « Journal » est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, MSS, Slave 110. La page de garde porte l'inscription en français : « Journal intime de Tante Tata. L'été de 1869 et 1870. Florence. En russe ». Les pages du cahier ont été numérotées (de 1 à 94) par Natalie Herzen ; c'est cette pagination que nous utilisons ici dans nos références (et non pas celle, moins commode, de la Bibliothèque Nationale) ; les 5 dernières pages du « Journal » n'étant pas numérotées, elles seront indiquées ici entre crochets : [95] à [99]. Qu'il nous soit permis de remercier M<sup>me</sup> T. Ossorguine, pour son aide amicale et dévouée, ainsi que M. M. Thomas et M<sup>me</sup> Rambaud du Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

2. Les notes en anglais concernent « l'affaire Penisi » et n'ajoutent rien de substantiel au texte fondamental du « Journal » ; pour les lettres de Bakunin à Nečaev du 2 et 9 juin 1870, cf. *Cahiers du Monde russe et soviétique*, VII, 4, 1966, pp. 581-699.

en 1869, porte exclusivement sur ce qu'on pourrait appeler « l'affaire Penisi » : douloureuse affaire sentimentale qui affecta profondément la santé et l'équilibre mental de Natalie. Ce fut aussi une grande épreuve pour Alexandre Herzen, envers qui le sort n'avait déjà pas été clément dans le passé en matière de relations personnelles et familiales ; elle marqua péniblement les derniers mois de sa vie et lui fit dire : « L'histoire avec Penisi fut pour moi un coup des plus amers et elle renforça grandement le scepticisme de ma vision du monde, bien qu'il fût déjà assez fort sans cela. Je ne considère désormais absolument rien comme certain. »<sup>1</sup> Quelques détails de cette histoire sont connus de la correspondance d'Alexandre Herzen<sup>2</sup>, mais le témoignage personnel de Natalie, consigné dans son Journal, est évidemment un élément important pour l'éclaircissement de cette affaire dans les détails de laquelle nous n'entendons pas entrer, bien que ceux-ci se dessinent très clairement grâce à l'abondante documentation complémentaire que nous avons pu recueillir en dépouillant les lettres inédites de Natalie Herzen à son père, à Nathalie Tučkova-Ogareva et à Marie Reichel<sup>3</sup>. Cette documentation éclaire, outre « l'affaire Penisi », certains aspects des rapports entre Herzen et ses enfants, ainsi que l'attitude de tous les membres de la famille envers les questions d'argent. Il faut bien dire qu'à ces deux points de vue les sources consultées ne révèlent pas toujours un des côtés les plus attrayants des personnages. Mais la présence de ces défauts n'étonne pas, et c'est plutôt le contraire (comme certains stéréotypes de l'historiographie soviétique voudraient le faire croire) qui serait anormal et surprenant. D'autre part, la mode étant, en Occident, de montrer que « les grands hommes ne furent pas ce que nous aurions voulu qu'ils soient », de monter en épingle leurs défauts et faiblesses, nous avons décidé quant à nous de ne pas la suivre ici et de nous borner à ce qui est strictement nécessaire à l'intelligence du sujet. L'historien n'a certes pas le droit de voiler la vérité, mais il

1. A. I. Herzen à A. A. Herzen (Sacha), 28 octobre 1869, in *Sobranie sočinenij v trideci tomah (Œuvres en 30 volumes)*, XXX/1, Moscou, 1964, p. 229. Bakunin avait donc raison de dire, à la même époque : « Pour [les Herzen] le scepticisme est la sagesse. C'est dans cette sagesse que mourut notre ami Herzen » (M. Bakunin à N. Ogarev, 22 février 1870, in M. P. Dragomanov, *Pis'ma M. A. Bakunina k A. I. Gercenu i N. P. Ogarevu (Lettres de M. A. Bakunin à A. I. Herzen et N. P. Ogarev)*, Saint-Pétersbourg, 1906, p. 370).

2. Voir aussi le passage que lui consacre E. H. Carr, *The romantic exiles. A nineteenth century portrait gallery*, Boston, 1961, p. 273. Ja. El'sberg (*Gercen. Žizn' i tvorčestvo (Herzen, sa vie et son œuvre)*, Moscou, 1963, p. 652) n'en dit que quelques mots. Raoul Labry (*A. I. Herzen, 1812-1870*, Paris, 1928) n'en parle pas du tout. Pour quelques détails intéressants, cf. P. Miljukov, « N. A. Gercen (13.XII.1844-13.VIII.1936) », *Poslednija novosti*, 5676 et 5677, 8 et 9 oct. 1936.

3. En ce qui concerne les sujets examinés ici, cette correspondance comprend : 15 lettres à A. I. Herzen, écrites entre le 26 avril et le 6 octobre 1869, et 2 lettres à N. Tučkova-Ogareva, du 23 septembre et du 12-13 octobre 1869 (BN, MSS, Slave 109, ff. 445-478) ; 48 lettres à Marie Kasparovna Reichel pour la période allant de 1867 à 1873, dont 9 écrites en 1869-1870 (*ibid.*, ff. 43-136).

n'a pas le devoir non plus de l'assaisonner d'histoires qui n'ont rien à voir avec l'histoire, dans le seul but de vouloir faire du « neuf » et de se conformer aux modes de son temps.

Le second sujet majeur du Journal est — comme nous l'avons suggéré plus haut — l'activité du groupe révolutionnaire qu'avaient formé, en Suisse, Bakunin, Ogarev et Nečaev. Le témoignage de Natalie Herzen porte sur la période s'étendant de février 1870 au mois de juillet de cette même année, c'est-à-dire jusqu'à la rupture entre Bakunin et Ogarev d'une part, Nečaev et ses comparses d'autre part. A ce sujet, le Journal révèle des détails nouveaux et fournit des précisions importantes sur les relations entre ces divers personnages et leur rôle respectif dans cet épisode. Qui plus est, il vient corriger, voire infirmer certaines affirmations postérieures de Natalie Herzen elle-même, écrites en 1930, publiées en 1931, et considérées jusqu'à présent comme exactes et véridiques, surtout en ce qui concerne le rôle de Bakunin dans cette affaire. De ce point de vue, cette source qu'est le Journal, tenu en toute sincérité et au moment même des événements, acquiert une valeur particulière, non seulement parce qu'elle informe sur certains faits inconnus jusqu'ici, mais aussi parce qu'elle permet d'éliminer des erreurs provenant de versions inexactes des faits connus, et partant de reconstituer plus correctement cet épisode historique.

Examinons brièvement à présent le fond et les éléments essentiels de ces deux sujets du Journal.

### L'AFFAIRE PENISI

« Où nous envolerons-nous d'ici ? Je n'en sais rien. Papa, semble-t-il, pense tout arranger pour que je reste avec lui, et nous vivrons n'importe où : à Vevey, à Montreux, à Lugano, dans le sud de la France, en Mésopotamie ou en Chine. Mais moi je ne suis pas heureuse. J'ai peur de devenir sauvage. En tout cas, j'irai parfois visiter Olga et Sacha à Florence. Là-bas, je connais beaucoup de monde. »

Tata à Marie Reichel, Genève, Château de La Boissière, 21 décembre 1865<sup>1</sup>.

Fait divers qui ne présente en soi que peu d'intérêt, « l'affaire Penisi » devint pourtant, par ses conséquences, une douloureuse épreuve morale et physique tant pour Natalie Herzen, âgée à ce moment

1. *Ibid.*, f. 34.

de vingt-cinq ans et faisant ses premiers pas dans la vie, que pour son père à la veille de sa mort. L'incident qui donna lieu à ces conséquences peut être résumé en quelques phrases. Penisi, jeune Sicilien d'origine noble, âgé de vingt-sept ans, atteint de cécité, doué pour la musique et les langues, et traducteur de quelques œuvres d'Alexandre Herzen en italien, connut Natalie à Florence, où elle était en visite, depuis la fin d'avril 1869, chez son frère Alexandre (Sacha) et sa jeune sœur Olga, immanquablement accompagnée de sa gouvernante Malwida von Meysenbug. Penisi s'éprit de Natalie, la poursuivit de ses assiduités, lui déclara son amour et voulut l'épouser. Repoussé, il eut (ou simula) une dépression nerveuse, songea à se suicider et fit en sorte que son intention parvienne à la connaissance de Natalie par l'intermédiaire du Dr Levier, ami de Penisi et des Herzen, et qui venait de sauver la vie à Volodja, le bébé de Sacha et de Thérésine. Quoique inquiète et impressionnée par cette nouvelle, Natalie finalement ne céda pas, malgré ses hésitations. Déçu, Penisi changea alors de « tactique » et, selon toute évidence, menaça de tuer Natalie et certains membres de sa famille, en premier lieu Sacha. Fit-il aussi courir le bruit, à Florence, que Natalie avait été sa maîtresse, dans le but de la compromettre ? Certaines allusions contenues dans les lettres d'Alexandre Herzen le font penser, bien que ces allusions soient toujours très discrètes et évasives sur la nature de ces rumeurs<sup>1</sup>.

Par ses conséquences, cet incident fut presque une tragédie pour Natalie Herzen et pour son père. Bouleversée par ces menaces (et, éventuellement, par ces rumeurs), celle-ci eut une crise de dépression nerveuse accompagnée — selon les sources et selon son propre témoignage — d'hallucinations, de manifestations paranoïaques, de craintes quasi hystériques suscitées par l'idée qu'on venait tuer, la nuit, Sacha et d'autres membres de son entourage, enfin, d'un état de prostration presque complète, entrecoupée de périodes prolongées de crises de larmes<sup>2</sup>. Alerté le 28 octobre sur l'état de santé de sa fille, Alexandre Herzen quittait Paris le lendemain et arrivait trois jours

1. Cf. par exemple : A. Herzen à N. Ogarev, 3 novembre 1869 ; à N. A. Tučkova-Ogareva et à Lise, 3 novembre 1869 ; à Ivan Turgenev, 3 décembre 1869, *Sobranie..., op. cit.*, XXX/1, pp. 234, 236, 273.

2. Nathalie Tučkova-Ogareva parle dans ses mémoires de visions que Tata aurait eues « des scènes les plus dramatiques de la révolution » (*Vospominanija (Mémoires)*, Leningrad, 1929, pp. 436-437). De quelle révolution s'agirait-il ? Celle de 1848 était déjà trop loin (et Tata n'avait à ce moment que quatre ans) ; quant à la Commune de Paris — que N. Tučkova-Ogareva a probablement en vue —, il était trop tôt, en 1869, pour en avoir des visions, détail chronologique qu'elle oublia sans doute. En fait de pareilles visions, il n'en est question nulle part dans les sources, et cette invention de Tučkova-Ogareva est faite pour insinuer que lorsque Bakunin voulut attirer Tata dans son groupe politique, sa responsabilité était d'autant plus grande que « c'était l'atmosphère révolutionnaire, précisément, qui pouvait menacer [Tata] d'une rechute » (*ibid.*). Cela est hautement fantaisiste et comique en même temps.

plus tard à Florence. Il prit soin de Natalie avec un dévouement paternel sans bornes et contribua certainement plus que tout autre à sa guérison relativement rapide. Le 18 novembre, bien que n'étant pas entièrement rétablie, Natalie put quitter Florence, accompagnée de son père qui avait hâte de l'éloigner de cette ville qu'il « n'avait pas aimée auparavant et haïssait à présent »<sup>1</sup>.

Pour Alexandre Herzen, qui, à cette époque, espérait « ne pas avoir à subir de nouvelles épreuves », et pensait que « sa vie, fatiguée par tant d'obstacles, poursuivrait son cours plus calmement »<sup>2</sup>, la triste aventure de Natalie ressuscita des souvenirs amers et fit revivre la meurtrissure que lui avait causée, dix-sept ans auparavant, l'aventure amoureuse de sa femme, Nathalie, avec Herwegh. Souvenirs que Tata raviva involontairement en disant au moment de sa convalescence : « Moi aussi j'ai trouvé mon Herwegh. »<sup>3</sup> Remontant à la surface, cette douleur qui avait brisé le cœur de Herzen, survenait à un moment particulièrement difficile de sa vie familiale. Déjà il n'espérait presque plus recréer un lien avec sa fille Olga, étrangère à son milieu et à ses préoccupations intellectuelles, ne connaissant pas le russe et entièrement soumise à l'influence et à l'autorité de Malwida von Meysenbug<sup>4</sup>. Il avait été profondément déçu, peu de temps auparavant, par l'esprit d'indépendance que manifesta son fils Alexandre en se mariant sans le consulter et sans attendre son accord ; et il avait été non moins déçu par le choix de Sacha, qui l'acheminait à « sa perte stupide et vaine », et par la femme qu'il avait épousée : une jeune Italienne d'origine modeste, que Herzen tenait pour une plébéienne « sans fortune, sans culture et sans instruction », ne connaissant rien « hors de la vie populaire primitive », et ayant fait « un saut malheureusement trop rapide de celle-ci dans une vie quasi seigneuriale »<sup>5</sup>. Olga et Sacha « perdus » — la première, dans les mains de celle que Bakunin appelait « la folle vierge poméranienne wagnéro-germanisante »<sup>6</sup>, le second, par une

1. A. Herzen à N. Ogarev, 19 novembre 1869, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXX / 1, p. 257.

2. A. Herzen, « Iz dnevnika » (Extrait de journal), 3 décembre 1869, in *Polnoe sobranie sočinenij i pisem (Œuvres complètes)*, pod redakcijej M. K. Lemke (cité *infra* : Lemke), XXI, Moscou-Petrograd, 1923, p. 531.

3. Cf. A. Herzen à N. A. Tučkova-Ogareva et à Lise, 3 novembre 1869, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXX / 1, p. 236 ; voir aussi les remarques d'A. Herzen dans son « Journal », 2 décembre 1869, Lemke, XXI, p. 531.

4. Sur Olga : nombreuses lettres dans ce sens en 1868-1869 ; cf. par exemple : A. Herzen à Sacha Herzen, 31 juillet 1869, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXX / 1, p. 155.

5. A. Herzen à N. Ogarev, 15 avril 1868 ; à N. Ogarev et S. Tchorzewski, 7 juin 1868 ; à Sacha Herzen, 22 novembre 1868, *ibid.*, XXIX / 1, pp. 310, 361 ; XXIX / 2, p. 493. Sur l'attitude de Herzen envers le mariage de Sacha, cf. aussi : A. Herzen à Sacha Herzen, 11 janvier 1868 ; à N. Herzen, 2 avril et 1-2 mai 1868 ; à N. Ogarev, 22 avril 1868, *ibid.*, XXIX / 1, pp. 258-259, 301, 319, 328.

6. M. Bakunin à N. Ogarev, 22 février 1870, M. P. Dragomanov, *op. cit.*, p. 370.

« mésalliance » survenue dans les circonstances que l'on sait —, restait Tata, qui, aux yeux de son père, comprenait le mieux ses aspirations et avait le « génie » russe ; d'où la foi et la confiance que Herzen mettait en elle, auxquelles venait s'ajouter une tendresse particulière suscitée par les « analogies psychologiques » qu'il croyait découvrir entre Tata et sa mère Nathalie<sup>1</sup>. « L'affaire Penisi » frappait donc l'enfant que Herzen aimait le plus et en qui il mettait, vers la fin de ses jours, ses derniers espoirs paternels.

Réaction compréhensible : dès qu'il eut appris, à Florence, les détails et les circonstances de l'affaire, Herzen accusa non seulement Penisi et Levier (qu'il considéra à ce moment comme son complice), mais aussi Sacha et Malwida, coupables, selon lui, de négligence, de légèreté, d'insouciance et d'incompréhension du drame qui se préparait, tandis que le « sang-froid » de Thérésine lui semblait inspiré, en partie, par « la juste guerre de la plébéienne contre la privilégiée »<sup>2</sup>. Il était convaincu, d'autre part, que seule son intervention avait sauvé Tata qui, sans lui, serait devenue folle au sens propre du mot<sup>3</sup>. Pareille opinion ne pouvant être, évidemment, ni infirmée ni confirmée, nous nous bornerons ici à quelques détails que révèlent le Journal de Tata et sa correspondance.

Et tout d'abord, aimait-elle Penisi ? La réponse que Tata se fit à elle-même au cours des semaines qui précédèrent la crise, était en substance : « Je ne sais pas », et même — comme elle le dit au jeune Sicilien — « un petit peu ». De toute façon, lorsque celui-ci eut déclaré ses sentiments, Tata pencha vers une solution de douceur qui aurait laissé quelque espoir à Penisi ; cette attitude lui semblait préférable ; d'abord afin de ménager l'infirme qu'il était, ensuite pour éviter un scandale ou un malheur, mais aussi — comme elle l'écrivit elle-même à son père — « pour se donner un temps de réflexion avant de décider

1. Cf. A. Herzen, « Iz dnevnika » (*op. cit.*), 2 décembre 1869, Lemke, XXI, p. 531 ; A. Herzen à Sacha Herzen, 27 mai 1868, 1<sup>er</sup> avril et 31 juillet 1869 ; à N. Ogarev, 28 juin 1868, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXIX/1, pp. 348, 380 ; XXX/1, pp. 73, 155.

2. A. Herzen à N. Ogarev, lettres du 4, 8, 13-14 et 16 novembre 1869 ; à Sacha Herzen, 29 novembre 1868 ; *Sobranie...*, *op. cit.*, XXX/1, pp. 238, 248-249, 252, 266.

3. A. Herzen à Sacha Herzen, 4 décembre 1869 ; cf. aussi : A. Herzen à N. Ogarev, 16, 18 et 20 novembre 1869 ; à Ivan Turgenev, 18 novembre 1869, *ibid.*, pp. 274, 252, 254, 258, 255. Parfois Herzen attribue cette guérison aux soins de N. Tučkova-Ogareva également, mais sur ce point il se trompait énormément car ce que Tata désirait par-dessus tout, c'était tenir Tučkova-Ogareva à l'écart de ses affaires personnelles ; à ce sujet, cf. N. Herzen à A. Herzen, 12-14 mai 1869, BN, MSS, Slave 109, ff. 451-452. De son côté, N. Tučkova-Ogareva s'attribue tout le mérite de la guérison de Tata et affirme que la nervosité de celle-ci la rendait incapable de supporter la voix sonore de son père, qui, en conséquence, ne pouvait même pas s'attarder auprès d'elle (*Vospominanija*, *op. cit.*, pp. 416-417).

quoi que ce soit »<sup>1</sup>. Abordant ces thèmes, elle lui disait, en outre, dans sa lettre du 2 octobre 1869 :

« Mon cher et pauvre papa, ne te tourmente pas, n'exagère pas — car, enfin, je n'ai rien promis, je ne me suis engagée d'aucune manière. Pourquoi veux-tu écrire à tout le monde ? Cela ne pourra faire que du bruit. Ni Sacha ni Malwida ne savent rien ; je n'ai parlé à personne — et malgré mes tourments, je gardai une apparence calme [...] Lorsque je dis à P[enisi] que je devais partir pour Paris (et ce fut après la réception de ton avant-dernière lettre, donc ne dis pas que j'ai fait le contraire de ce que tu me conseillais), et que je ne promettais rien, il comprit que je voulais en finir et se mit à me supplier, à me persuader et à me faire des reproches. Je ne sais moi-même comment j'ai tenu sans céder. Puis il tomba malade. Je pensai que tout était fini et voulais quitter Florence immédiatement [...] Cher papa, jusqu'à mon départ on ne saurait brusquer les choses sans faire de bruit. »

Puis, ayant exposé qu'on ne peut agir envers un infirme comme avec une personne qui ne l'est pas, Tata poursuit :

« Laisse-moi finir cela peu à peu ; je te promets de ne m'engager d'aucune façon. Je t'assure, papa, que c'est mieux ainsi. Je te supplie de n'écrire à personne — cela ne ferait que du bruit ; si tu désires quand même que je coupe d'un coup, écris-moi encore une fois et je suivrai ton désir, mais réfléchis sérieusement s'il n'est pas préférable d'agir avec précaution et petit à petit. D'après moi cette voie est décidément meilleure : de quoi as-tu peur ? Je ne lui promettrai rien, sauf de lui écrire et de lui envoyer des traductions, comme il me l'a demandé. Avec un autre, il aurait fallu agir de manière tranchante, mais avec lui on ne le peut pas [...] Écris-moi encore une fois, je te promets d'agir selon ta volonté. »<sup>2</sup>

Herzen, qui, depuis le mariage de son fils, vivait dans la crainte que « Tata aussi ne fasse un *coup d'État* insensé »<sup>3</sup>, s'opposa vigoureusement à cette solution « en douceur », appréhendant qu'elle ne soit comprise comme un engagement de la part de sa fille, et qu'un engrangement fatal se crée qui la conduise à épouser Penisi. Cette idée lui parut odieuse ; comme il l'écrira plus tard : « La pensée que cet être pur et intelligent, Tata, aurait pu devenir la femme d'un monstre (*urod*), la pensée de cet amour sans regard, de cet avenir fait de longues années de vie sédentaire — cette pensée m'empêchait de dormir. »<sup>4</sup>

1. N. Herzen à A. Herzen, 24 septembre 1869, BN, MSS, Slave 109, f. 472. Cf. aussi : A. Herzen à N. Ogarev, 13-14 novembre 1869, *Sobranie...*, op. cit., XXX/1, p. 249.

2. N. Herzen à A. Herzen, 2 octobre 1869, BN, MSS, Slave 109, ff. 473-474. Dans cette même lettre, Natalie ajoutait en *post scriptum* : « N'accuse pas Levier. De quoi est-il coupable ? Il n'a fait que me conseiller de dire : ' Nous en parlerons dans un an ', pour ajouter immédiatement : ' Évidemment, vous ne devez vous engager d'aucune manière.' Il n'y a là aucune *intrigue*, mais rien qu'une invention de Tchorzewski. Levier n'a épargné aucun effort pour m'aider ; il ne faut pas l'accuser ; il n'y a pas de quoi » (*ibid.*).

3. A. Herzen à Sacha Herzen, 19 juillet 1869, *Sobranie...*, op. cit., XXX/1, p. 150.

4. A. Herzen à Sacha Herzen, 28 octobre 1869, *ibid.*, p. 229.

Herzen insista donc, dans ses lettres, pour qu'un terme soit mis immédiatement à cette relation et que Tata quitte Florence. Tata obtiendra<sup>1</sup>. Se souvenant très bien de la peine qu'avait causée à son père le « malheur fatal » qu'était à ses yeux le mariage « par désobéissance » de Sacha<sup>2</sup>, elle voulut lui épargner ces émotions, raidit son attitude envers Penisi et annonça son départ pour Paris. On connaît la suite.

Mais un dernier détail doit être ajouté, à présent, à la séquence des incidents qui précédèrent la crise de Tata. Le 6 octobre 1869, faisant suite à la lettre d'A. Herzen du 27 septembre à Malwida et Olga<sup>3</sup>, Natalie écrivait à son père :

« Cher papa, je ne comprends pas ta lettre à Malwida. Que veux-tu en fait ? Maintenant, il te semble que c'est trop difficile d'organiser notre vie à Paris, ou bien que c'est trop cher, ou bien que Malwida y consent à contre-cœur ?

S'il est difficile de trouver un appartement, nous pouvons attendre encore, puis rester quelque temps chez Aga, à Genève. Et si, en fait, la vie à Paris est trop chère pour toi, choisis un autre endroit. Et ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire quoi que ce soit pour me ' sauver ', comme tu dis. Lorsque je crus avoir tout fini avec P[enisi], j'eus terriblement pitié de lui, je craignais qu'il ne se décide à faire quelque bêtise et cela m'affecta énormément ; mais, en même temps, je me sentis libérée, et étais contente d'en avoir fini ; pour cette raison n'aie pas peur pour moi. Je serai très froide avec lui ; par écrit cela aurait été plus facile, évidemment ; mais je ne voudrais pas que, par crainte pour moi, tu te presses de louer un appartement qui soit trop cher ou pas satisfaisant — on le regretterait ensuite. Voilà pourquoi je te prie encore une fois de ne pas croire qu'il soit nécessaire de me sauver, et de ne rien décider à la hâte à cause de moi. Nous viendrons lorsque tout sera prêt. »<sup>4</sup>

Cette lettre est la dernière que Tata écrivit à son père avant la crise. Le 12 octobre, dans une lettre à Nathalie Tučkova-Ogareva, que Herzen avait mise au courant de toute cette affaire, Tata exposait à nouveau que tout était fini avec Penisi et que Herzen pouvait être tranquille ; elle ajoutait combien elle regrettait cette histoire stupide, à cause de laquelle la famille ne pouvait se réunir à Florence et s'y installer. Elle déplorait également que tout cela les oblige à choisir « Paris, qui s'avère impossible avec nos besoins et avec les moyens dont nous disposons ». Elle priait Natalie de convaincre A. Herzen qu'ils pourraient, malgré tout, tenter de s'installer à Florence : « Essayons, je t'en supplie, chère Nathalie. Parle sérieusement avec papa. Peut-être

1. Selon l'opinion de Herzen, elle ne le fit pas assez rapidement, et, en laissant Penisi espérer, elle le poussa à déclencher toute l'affaire. C'est pourquoi Herzen estimait que Tata était coupable également de ce qui s'était passé, et il l'accusait d'hypocrisie, de lui avoir caché la vérité, et de n'être pas partie immédiatement de Florence, comme il le lui avait demandé (A. Herzen à N. Ogarev, 10 et 16 novembre 1869, *ibid.*, pp. 242, 252).

2. A. Herzen à N. Herzen, 1-2 mai 1868, *ibid.*, XXIX/1, p. 328.

3. Cf. A. Herzen à M. von Meysenbug et Olga Herzen, 27 septembre 1869, *ibid.*, XXX/1, p. 212.

4. N. Herzen à A. Herzen, 6 octobre 1869, BN, MSS, Slave 109, ff. 475-476.

P[enisi] s'en ira, peut-être se conduira-t-il raisonnablement, de sorte que je ne doive pas partir. »<sup>1</sup>

La réponse de Herzen à ces deux lettres de Tata, des 6 et 12 octobre, est déconcertante ; et ce qui surprend par-dessus tout, c'est l'absence de toute réaction de sa part au désarroi et aux questions qui préoccupaient et tourmentaient sa fille<sup>2</sup>. Quant à celle-ci, il est permis de supposer que si, à ce moment, elle cacha à son père l'état réel des choses (ce qui lui fit dire plus tard qu'elle avait menti et s'était conduite avec hypocrisie)<sup>3</sup>, ce fut surtout pour le calmer et pour lui éviter de faire, à cause d'elle, les frais élevés d'un établissement à Paris, qui semblaient tant inquiéter Herzen, si l'on en juge d'après ses lettres<sup>4</sup>. Peut-être aurait-il dû ne pas trop insister, à ce moment, sur cet aspect du sujet.

Mais l'historien n'est pas un juge. Et il n'a pas à poser la question : « qui est coupable ? » ni à y répondre à la manière de Herzen, qui distribuait généreusement des parts de culpabilité à *tous* les participants de cette triste histoire, y compris à Tata, à l'exclusion de lui-même et de Nathalie Tučkova-Ogareva. Il suffira donc de noter, pour mieux comprendre son attitude, que ce n'était pas la première fois que Herzen intervenait de manière aussi décisive dans les relations personnelles et les éventuels projets matrimoniaux de sa fille. Celle-ci

1. N. Herzen à N. Tučkova-Ogareva, 12 octobre 1869, *ibid.*, ff. 477-478.

2. Cf. A. Herzen à N. Herzen et M. von Meysenbug, 20 octobre 1869, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXX/1, p. 221.

3. Cf. *supra*, p. 60, n. 1.

4. Rien ne montre d'ailleurs que Tata elle-même n'ait pas sincèrement voulu diminuer autant que possible les frais de leur installation à Paris. Son attitude très raisonnée envers les questions d'argent se trouve nettement exprimée dans le passage suivant d'une lettre à Marie Reichel : « Je sais, ma chère Macha, que tu ne me conseilles pas de devenir une 'bourgeoise avare' ! Je sais aussi que c'est bête d'employer et de jeter de l'argent à droite et à gauche, et d'en donner à des gens qui, en fait, sont au bord de la folie et même du péché. Évidemment, l'argent est une force, une force énorme ! Et puisqu'une particule de cette force est tombée en ma possession, je voudrais l'employer aussi raisonnablement que possible. Sous ce rapport, nous avons parmi nous suffisamment d'exemples affligeants, en commençant par Ogarev. Où est passée sa fortune ? Or, elle était dix fois plus grande que la nôtre. A-t-il fait quoi que ce soit d'utile avec cet argent ? Absolument rien ; il distribuait de grandes sommes à des vauriens qui buvaient, faisaient la noce et jouaient, tandis qu'il est resté, lui, avec presque rien » (N. Herzen à Marie Reichel, 9 février 1871, BN, MSS, Slave 109, f. 87). On trouve des exemples concrets de cet « emploi raisonnable » de l'argent dans les réactions et les remarques de Natalie lorsqu'on lui demanda de venir en aide au vieil Egor Ivanovič (proche parent de son père). De même, lorsque Marie Reichel lui écrivit que « Mme Bakunin est en détresse », Tata répondit que s'il s'agissait de difficultés pécuniaires, « il faudrait de quelque manière tâcher (*postarat'sja*) de l'aider, bien que cela nous soit difficile à présent. Si je ne me trompe pas, elle recevait de l'argent de quelqu'un, mais il est difficile de tout savoir » (N. Herzen à Marie Reichel, 8 octobre 1870, *ibid.*, ff. 78 verso-79). On en resta là. (Cf. aussi : lettres du 7 février et du 6 mars 1871, *ibid.*, ff. 78-79, 87-88, 89.) Une partie du désarroi de Natalie provenait peut-être aussi de l'idée que toute cette histoire finirait, en plus, par leur coûter beaucoup d'argent.

avait eu, au cours des années qui avaient précédé « l'affaire Penisi », plusieurs soupirants et candidats au mariage : V. F. Luginin, le prince A. N. Meščerskij, Hugo Schiff. Aucun d'eux ne plut à Herzen et ne reçut son approbation ; et il le fit savoir de façon très nette à sa fille, qui, en conséquence, évita toute liaison sérieuse pour ne pas contrarier son père<sup>1</sup>. Il en fut ainsi même dans le cas de Meščerskij, pour lequel tout indique que Natalie avait, en 1868-1869, des sentiments profonds, beaucoup d'affection et de respect<sup>2</sup>. Il semble d'ailleurs que les relations sans lendemain avec Meščerskij ne furent pas étrangères à la crise que Tata traversa. En effet, la dépression nerveuse déclenchée par « l'affaire Penisi » avait été précédée par un état de tension psychologique et d'anxiété, qui avait duré plusieurs mois et qui résultait, selon toute évidence, des sentiments refoulés, non déclarés et sans espoir, que Natalie nourrissait toujours envers Meščerskij. L'avis du médecin et ami de la famille, Hugo Schiff, qui soigna Tata après

1. Au sujet de Luginin, cf. A. Herzen à Sacha Herzen, 19 décembre 1865, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXVIII, p. 125. Au sujet de Hugo Schiff, cf. N. Herzen à A. Herzen, lettres du 5 mai 1869, 15 mai 1869, 2 juin 1869 et 3 juillet 1869 (BN, MSS, Slave 109, ff. 450, 452 verso, 456, 463 verso-464). Ayant exprimé dans ces lettres sa sympathie croissante pour H. Schiff, de l'admiration pour « son caractère noble et pur », pour ses idées avancées et son intelligence, et ayant déclaré « mieux je le connais, plus je l'apprécie », Natalie reçut de son père la réponse suivante : « Tout ce que tu écris sur S[chiff] est très bien, mais souviens-toi de mon conseil et crois à mon instinct : ' Il n'est pas le héros de mon roman, — mieux vaut que tu quittes [Florence] » (13 juillet 1869, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXX/1, p. 147). Au sujet de Meščerskij, cf. *infra*, n. 2. Dans ce cas précis, il semblerait que Natalie ait hésité à s'engager à cause des revenus modestes de Meščerskij (cf. N. Herzen à son père, 25 mai 1869, BN, MSS, Slave 109, f. 453), sachant probablement que son père avait dit à Sacha qu'il ne pouvait assurer à Tata et Olga un revenu annuel supérieur à 7 500 francs et que, « dans ce cas, évidemment, mieux valait qu'elles ne se marient pas » (A. Herzen à Sacha, 11 janvier 1868, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXIX/1, p. 258). Par moments on a l'impression que Herzen concevait de l'aversion pour l'idée même d'un mariage de sa fille. Le 21 décembre 1865, à l'occasion du 21<sup>e</sup> anniversaire de Tata, il écrivait en français à Malwida : « Je suis très content de Tata en général [...] elle s'occupe sérieusement et beaucoup, les idées matrimoniales s'éloignent au lieu de s'approcher » ; et à Marie Reichel et Sacha : « Heureusement, elle ne songe même pas au mariage... » ; et dans une autre lettre à Sacha : « ... plus tard elle voudra peut-être se marier ; si elle trouve un homme réellement digne — elle se mariera, sinon — non » (cf. A. Herzen à M. von Meysenbug, 25 décembre 1865 ; à Sacha, 19 décembre 1865, 12 janvier 1866, 15 février 1866 et 2 mars 1866 ; à Marie Reichel, 7 janvier 1866, *Sobranie...*, *op. cit.*, XXVIII, pp. 125, 126, 139, 140, 153-154, 165). Un sentiment analogue, quoique moins prononcé, est visible également envers sa fille Olga, élevée par Malwida que Herzen accusait d' « hyménomanie » (cf. A. Herzen à N. Tučkova-Ogareva et Lise, 9 février 1867 ; à N. Ogarev, 13 février 1867, *ibid.*, XXIX/1, pp. 30, 33). Ogarev n'avait peut-être pas entièrement tort de reprocher à Herzen d'être jaloux de ses filles, et Marie Reichel demandait à ce dernier, dès 1866, s'il « préférail que [Tata] reste vieille fille » (BN, MSS, Slave 109, f. 39 verso). Il est vrai qu'à ce moment Tata écrivait à Marie que « la vie de famille ne [l]attirait pas beaucoup », faisant ainsi écho aux tirades contre le « familisme » qui reviennent souvent, à cette époque, dans les lettres de Herzen à Ogarev.

2. Cf. N. Herzen à A. Herzen, 25 mai 1869, BN, MSS, Slave 109, f. 453.

l'avoir fréquemment rencontrée depuis son arrivée à Florence, est formel sur ce point, et Herzen lui-même admit ultérieurement le bien-fondé de cette opinion<sup>1</sup>. A ce moment, il regretta de n'avoir pas encouragé cette liaison, d'autant plus qu'il aurait préféré que Tata épousât un Russe<sup>2</sup>. Il essaya même de rétablir un lien entre Tata et cet homme ; ses regrets survenaient trop tard, car, entre-temps, estimant qu'il n'avait aucune raison d'espérer, Meščerskij était rentré en Russie<sup>3</sup>.

Il faut dire aussi, pour terminer, que sauf dans le cas de Meščerskij il y avait encore un facteur qui compliquait les rapports de Tata avec les hommes qui lui manifestaient leur affection et désiraient l'épouser. C'est qu'elle doutait systématiquement de la sincérité de leurs sentiments, et les soupçonnait de s'intéresser à elle en raison de sa fortune. Elle ne savait jamais si on l'aimait vraiment ou si on voulait épouser la jeune fille bien dotée et la riche héritière<sup>4</sup>. Curieusement, comme le montre son Journal, cet élément apparaît également dans les relations entre Natalie et Nečaev qu'elle connut quelques mois plus tard.

1. Cf. A. Herzen à N. Tučkova-Ogareva et Lise, 3 novembre 1869 ; à N. Ogarev, 12 novembre 1869 et 4 janvier 1870, *Sobranie..., op. cit.*, XXX/1, pp. 236, 248, 295-296. Telle était également l'impression de Moritz Schiff ; cf. A. Herzen à N. Ogarev, 13-14 novembre 1869, *ibid.*, p. 250.

2. Deux séries de raisons — spirituelles et financières — poussaient Herzen à vouloir que Tata épouse un homme d'origine russe. Celles-ci sont très clairement formulées dans sa lettre à Ogarev du 31 juillet 1869 : « Je commence à craindre — et très sérieusement — que Tata finisse par épouser Hugo Schiff. Ayant remarqué quelque chose à ce sujet dans les lettres, j'ai sondé Sacha ; je vois qu'il ne s'y oppose nullement. En ce qui me concerne je ne voudrais pas [de ce mariage], mais quelle importance a ici mon désir. Évidemment, j'aurais préféré Meščerskij. Le retour des enfants en Russie, avec le nom que je leur ai acquis, était mon rêve. Du point de vue financier également : un mari russe aurait récupéré l'argent du domaine de Kostroma. Mais j'accepte tout comme un *fatum* [...] Pourquoi tous [mes enfants] iraient-ils s'enfoncer dans une vie occidentale mesquine, sans qu'il n'y ait un seul représentant de notre vie russe ? Je comptais sur Tata » (*ibid.*, p. 157). Et dans sa lettre à Sacha, du 11 janvier 1868, Herzen faisait remarquer, en parlant d'un mariage éventuel de Tata : « Quant à l'homme, il faudrait évidemment le connaître mieux que vous ne connaissez Meščerskij. Tout mariage avec un étranger éloigne la possibilité de récupérer le domaine de Kostroma » (*ibid.*, XXIX/1, p. 258). Au sujet du domaine de Kostroma, confisqué par le Gouvernement russe, cf. *infra*, p. 129 et n. 1.

3. Cf. A. Herzen à N. Ogarev, 20, 25 et 29 novembre 1869, 7 décembre 1869 ; à Sacha Herzen, 29 novembre et 28 décembre 1869, *ibid.*, XXX/1, pp. 259, 264, 266-267, 276-277, 290-291.

4. Au sujet de Penisi cette question se posait également (cf. « Journal », f. 6), aggravée d'un doute supplémentaire ; Natalie notait laconiquement dans son « Journal » : « The fortune promised to him by his family, as soon as he would be married » (BN, MSS, Slave 110, f. [106]). Ne soupçonnait-elle pas Penisi de vouloir l'épouser afin d'obtenir cette fortune, promise par sa famille au cas où il se marierait ? Signalons aussi que, plus tard, par l'intermédiaire de Malwida, Nietzsche envisagea d'épouser N. Herzen ; le 25 avril 1877 il écrivait à sa sœur Élisabeth que, du point de vue intellectuel, Natalie était bien qualifiée, mais — ajoutait-il — quelle est sa fortune ? Même un candidat au mariage tel que Nietzsche s'intéressait donc à l'argent de Tata, comme elle le craignit toujours ! (Cf. R. J. Hollingdale, *Nietzsche. The man and his philosophy*, Londres, 1965,

Car, que celui-ci ait joué ou non la comédie en déclarant l'aimer<sup>1</sup>, la réaction de Natalie fut, dans ce cas, la même : elle soupçonna Nečaev de vouloir mettre la main sur sa fortune, grossie entre-temps de sa part d'héritage en raison de la mort de Herzen en janvier 1870<sup>2</sup>. Pour une fois elle n'eut peut-être pas tort. Ce dernier point, d'importance secondaire, nous conduit à la deuxième partie du Journal, où — pour passer de l'amour à la révolution — les questions personnelles cèdent le pas devant celles que soulevaient la rencontre, la collaboration et l'affrontement de deux personnages tels que Bakunin et Nečaev.

**NATALIE HERZEN — ACTEUR, TÉMOIN ET MÉMORIALISTE  
DE « L'AFFAIRE BAKUNIN — NEČAEV »**

« Sois très prudente avec tous les Russes arrivés récemment [...] Il se forme, parmi eux, un nouveau type de gens à la Nečaev, ou *révolutionnaires jésuitiques*, qui sont prêts à toutes les vilenies pour atteindre leur but, c'est-à-dire la révolution en Russie. A cet effet, ils se permettent — de la façon la plus éhontée — de mentir, de lire les lettres d'autrui, de voler des documents et des clefs, etc.

En Russie, ils obligent les gens à leur remettre des sommes énormes en les menaçant de les dénoncer à la police. Ce sont là des faits, Macha. C'est vraiment révoltant. »

N. Herzen à M. Reichel, s.d. [fin 1872]<sup>3</sup>.

L'activité politique de Michel Bakunin, Nikolaj Ogarev et Sergej Nečaev en 1869-1870, leurs rapports et les raisons de leur rupture ont fait l'objet de travaux d'ensemble et de mises au point récents<sup>4</sup>, et il ne

---

pp. 132-133. Je remercie mon cher collègue J. L. Talmon d'avoir attiré mon attention sur ce détail piquant.)

1. Au sujet de la déclaration de Nečaev, voir le « Journal » de Natalie, ff. 91-93. Pour quelques remarques à ce sujet, cf. T. Bakounine et J. Catteau, « Contribution à la biographie de Serge Nečaev : Correspondance avec Natalie Herzen », *CMRS*, VII, 2, 1966, pp. 260-261.

2. Pour ces soupçons de Natalie, voir son « Journal », ff. 76-77. D'une manière ou d'une autre, Nečaev a fait, sous ce rapport, une double « erreur psychologique » en touchant à deux points au sujet desquels Natalie était extrêmement sensible : l'argent et l'amour.

3. BN, MSS, Slave 109, f. 136.

4. Pour les travaux récents, voir la correspondance de M. Bakunin, G. Lopatin et N. Herzen, publiée par nous dans *CMRS*, VII, 4, 1966, pp. 581-699 ; VIII, 1, 1967, pp. 56-123 ; VIII, 3, pp. 452-495 ; VIII, 4, pp. 628-636 ; ainsi que le compte rendu de ces travaux par N. M. Pirumova, « Novoe o Bakunine na stranichah francuzskogo žurnala » (Du nouveau sur Bakunin dans les pages d'une



Natalie Herzen, fille aînée d'Alexandre Herzen, en 1871.

semble pas nécessaire de retracer ici les traits généraux de cet épisode de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe. On sait également qu'après la mort de son père, Natalie avait participé, pendant un certain temps, à Genève, aux activités du groupe politique bizarre et hétérogène que ces hommes avaient essayé de créer afin d'oeuvrer pour la « cause » : le soulèvement du peuple et la libération de la Russie.

Le Journal de Natalie Herzen fournit un récit suivi et fort complet de plusieurs aspects et épisodes de cette tranche d'histoire. Il révèle des détails inconnus jusqu'ici, et livre de certains autres détails une version différente de celle généralement admise à la lumière de témoignages considérés comme dignes de foi. Précisément, une des principales sources d'information qu'on eut sur plusieurs de ces épisodes était le récit qu'en avait fait en 1931 Natalie Herzen elle-même, alors âgée de quatre-vingt-six ans. Les circonstances et le contenu de ce récit représentent ici un bon point de départ pour l'exposé des éléments nouveaux qu'apporte le Journal.

En 1930, Hélène Iswolsky publiait à Paris, chez Gallimard, une *Vie de Bakounine*. Dans cet ouvrage, où le récit des faits se trouve parfois mêlé à la fiction, Hélène Iswolsky relatait également l'épisode des relations entre Natalie Herzen d'une part, Bakunin et Nečaev d'autre part, et écrivait notamment :

« La famille de Herzen partageait la méfiance de celui-ci à l'égard de 'Boy' [Nečaev]. De plus, la déception du défunt quant à l'action révolutionnaire s'était communiquée à ses proches. Seule une des filles de Herzen, Nathalie ou Tata, comme on l'appelait familièrement, paraissait à Netchaïef et à Bakounine susceptible de se montrer sympathique à leurs projets.

Atteinte d'une maladie nerveuse, passionnée, impressionnable, elle sera sans doute une proie facile. Aussitôt Michel imagine une intrigue, organise une mise en scène. Il est passé maître dans l'art de la conspiration. Que Netchaïef lui abandonne le soin de 'cuisiner' la jeune fille. C'est une 'demi-initiée', elle peut être classée dans cette rubrique que le Catéchisme réserve aux victimes sympathiques. Bakounine obtient que Tata vienne en Suisse. Séparée de sa famille, seule, sans protection, elle subira rapidement l'ascendant du surhomme et de son vieux maître.

Une entrevue, organisée avec le plus grand mystère, réunit dans un cadre romanesque l'ange ténébreux et la jeune fille. Bakounine assiste à leur rencontre, noue habilement l'intrigue. Netchaïef — esprit primaire et brutal — ne connaîtra jamais les finesse du jeu, mais il exerce une fascination farouche et sombre. A eux deux ils sauront bien mater la jeune personne. Cependant la victoire risque de demeurer incomplète, Tata ayant subitement fait preuve d'un caractère rétif et soupçonneux.

revue française), *Istorija SSSR*, 4, 1968, pp. 186-198. Cf. aussi : L. Haas, « Njetschaew und die schweizer Behörden », *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 17, 3, 1967, pp. 309-363 ; N. M. Pirumova, « M. A. Bakunin ili S. G. Nečaev ? » (M. A. Bakunin ou S. G. Nečaev ?), *Prometej*, 5, 1968, pp. 168-181 ; ainsi qu'un petit article illustrant bien l'intérêt que la personnalité de Nečaev ne cesse d'éveiller : P. Chauvet, « De la révolte à la dictature », *Le Monde libertaire*, 143, juil.-août 1968, p. 12.

En quelques mots les deux conspirateurs lui ont révélé l'existence d'une société secrète, imaginaire bien entendu. Ils exigent d'elle la promesse de leur obéir aveuglément. Tata se méfie, refuse de s'engager. Alors Netchaief se met à la narguer, la raille cruellement :

— Vous êtes une Sainte Nitouche, rien à faire avec vous. Alors pourquoi être venue ?...

Déjà il marche sur elle les poings serrés, dans ses yeux, une flamme cruelle s'allume...

— Tout doux, tout doux, jeune tigre ! s'écrie Bakounine, enchanté du mélodrame qui se prépare. Mais Tata est bientôt vaincue, charmée, terrorisée... prête à accorder tout ce que l'on veut d'elle. Son nom paraîtra en tête de *La Cloche* à côté de celui de Netchaief. Elle lui promet obéissance, dévotion absolue... et le servira fidèlement jusqu'au jour où la police du Tzar aura dépiqué et serré dans son étau le jeune fauve. »<sup>1</sup>

Ce résumé — il faut bien le dire — n'avait qu'un rapport très lâche avec les faits qu'il prétendait décrire. Sans insister sur la mise en scène mélodramatique, relevons ici quelques-unes des inexactitudes les plus criantes. Au moment de ces faits Natalie n'était pas « seule » et « sans protection », mais accompagnée de l'ombrageuse et très « protective » Nathalie Alekseevna Tučkova-Ogareva, ainsi que de Tchorzewski, fidèle ami de la famille Herzen. Rien ne montre que ce soit Bakunin qui ait « imaginé l'intrigue », obtenu de faire venir Tata en Suisse et qui se soit chargé de « 'cuisiner' la jeune fille ». Le nom de Natalie Herzen n'a jamais figuré « en tête de *La Cloche* » (*Kolokol*), pas plus que le nom de Nečaev d'ailleurs. Enfin, Tata rompit toute relation avec Nečaev en mai 1870, et par conséquent ne le servit pas « fidèlement jusqu'au jour où la police du Tzar aura dépiqué et serré dans son étau le jeune fauve », fait qui eut lieu le 14 août 1872. Dans l'ensemble comme dans le détail, cette version est aux faits ce que l'image d'Épinal est à la réalité. On ne saurait, certes, exiger de chaque auteur qu'il écrive l'histoire selon de bonnes méthodes, mais on peut au moins demander à ceux qui en font un mauvais roman, de mettre à profit les informations que donnent les ouvrages d'histoire.

Ayant pris connaissance de ce passage, Natalie Herzen, qui terminait alors sa vie à Lausanne, n'apprécia nullement ce récit ni le portrait qu'on y faisait d'elle. Sa réaction se trouve consignée dans le brouillon d'une lettre inédite, conservé dans ses archives personnelles et rédigée en français au cours de l'année 1930<sup>2</sup>. Elle y écrit notamment :

« Lulli a raison de dire que Michel Bakounine était un être nuisible et même dangereux. Mais au fond c'était un inconscient qui ne se rendait pas compte des

1. Hélène Iswolsky, *La vie de Bakounine*, Paris, 1930, pp. 248-249.

2. BN, MSS, Slave 109, ff. 714-715. Rien n'indique à qui cette lettre a été adressée. On y trouve, en tête, la mention suivante (qui a été barrée) : « 21 Avenue Dapples, Pension Meylan, Lausanne » ; et plus loin : « Lulli, 16.I.1931 ».

conséquences de ses actes et même de ses paroles<sup>1</sup>, et malgré tout il était *bon-enfant*. C'est difficile à réaliser quand on ne l'a pas connu personnellement. '*Bon-enfant-terrible*' et *dangereux*. Son jeune disciple<sup>2</sup> était pire que lui, et il aurait certainement pu m'expédier d[ans] le '*Nirvana*' quand je suis allée lui remettre un manuscrit de la part de mon oncle Ogareff. Quand je pense à ce qui s'est passé alors, je m'étonne moi-même de l'énergie que j'ai eue et comme j'ai su résister à ces deux *anormaux amoraux* qui désiraient *furieusement* m'embobiner ! J'ai fait un petit récit de ce que j'ai vu, entendu et fait alors.

N[ou]s sommes en pourparlers avec M<sup>me</sup> Iswolsky pour qu'elle rectifie ce qu'elle a dit sur moi dans son vol[ume] 'Vie de Bakounine'. Elle nous a répondu (avant tout à Biki) très gentiment combien elle regrettait<sup>3</sup> d'avoir été induite en erreur par Stekloff (écrivain bolchevick), et qu'elle ne demandait pas mieux que de rectifier le passage sur moi d[ans] la prochaine édition. Elle nous priait seulement d'attendre un peu parce qu'elle venait d'avoir de grands désagréments[s] avec les soi-disant enfants de Michel Bakounine (en réalité enfants de l'avocat italien Gambazzi, au su de tout le monde dans les années 1860 et suivantes). La plus jeune des filles, qu'on appelait 'Bomba' comme enfant, a obtenu de M<sup>me</sup> Isw[olsky] qu'on '*caviarde*' les passages se rapportant à sa mère. Si nous nous plaignons maintenant publiquement de son inexactitude (à propos de quelques lignes qui me concernent) cela pourrait nuire à M<sup>me</sup> Isw[olsky] aux yeux de son éditeur, et elle vit de sa plume et entretient une vieille mère ; c'est pourquoi je ne me presse pas. Aussitôt sa rectification parue ou publiée, je v[ous] enverrai mon récit — *un instantané d'après nature*. Le vieux-vieux passé remonte à la surface, et on s'en occupe de nouveau. Un gros volume vient de paraître sur les Ogareff, en russe. »

Ce texte est intéressant à plusieurs égards. Il nous apprend, d'abord, que Natalie avait protesté auprès d'Hélène Iswolsky, et que celle-ci, en réponse, aurait affirmé, très gentiment, « avoir été induite en erreur par Stekloff (écrivain bolchevick) ».

La lettre citée nous apprend, ensuite, quels étaient, *vers 1930*, les sentiments que Natalie Herzen nourrissait envers Bakunin. Nette-ment défavorables (c'est le moins qu'on puisse dire), ces sentiments avaient cristallisé, sous l'influence de réflexions et de sympathies politiques ultérieures, durant les soixante années qui séparaient à ce moment Natalie des événements de 1870. Ils ne sont donc pas nécessairement identiques à ceux qu'elle avait eus au moment même de ces événements, et permettent de supposer que ses « souvenirs » de cet épisode en sont affectés d'une manière ou d'une autre.

Ce texte montre, enfin, certaines défaillances de mémoire, au demeurant inévitables et très humaines. Ainsi — pour ne citer que deux points sur lesquels nous reviendrons plus loin —, vers 1930, Natalie Herzen croyait déjà fermement que Bakunin était présent à sa fameuse entrevue avec Nečaev au Locle, où elle était « allée lui remettre un manuscrit de la part de son oncle Ogareff », et qu'en outre,

1. *Sic*. A l'origine N. Herzen avait écrit, puis barré : « de ses paroles et de ses actes ».

2. C'est-à-dire : Nečaev.

3. Les mots « son erreur » ont été barrés.

au cours de cette même entrevue, Nečaev « aurait certainement pu [l']expédier d[ans] le 'Nirvana' ». Or, la première de ces affirmations est inexacte, la seconde — purement gratuite. Comme le montre très clairement le Journal de Tata, Bakunin n'était pas présent à cette entrevue<sup>1</sup>, au cours de laquelle, d'autre part, Nečaev ne manifesta aucune intention de l'« expédier d[ans] le 'Nirvana' ». Bien au contraire, comme on le verra, les relations entre Tata et Nečaev au cours de cette rencontre semblaient avoir été très correctes et même empreintes de confiance et d'un certain intérêt mutuel.

Ayant protesté auprès d'Hélène Iswolsky, Natalie Herzen ne se borna pas à cette mise au point de caractère privé. Bien qu'elle dise dans sa lettre ne pas être pressée de se plaindre publiquement des passages de l'ouvrage qui la concernaient, c'est ce qu'elle fit précisément — encouragée sans doute par F. Rodičev —, en publiant, le 13 février 1931, dans les *Poslednija novosti* de Paris, sa version des événements, sous le titre « Nečaev i deti A. I. Gercena » (Nečaev et les enfants de A. I. Herzen). Ce récit est, de toute évidence, l'« instantané d'après nature » que Natalie dit avoir écrit sur ce qu'elle avait « vu, entendu et fait alors ». Pour en souligner l'authenticité et l'importance, la rédaction des *Poslednija novosti* faisait suivre ce texte du fac-similé de la signature autographe de Natalie Herzen, tandis que F. Rodičev le faisait précéder d'une introduction où, après avoir cité le passage qu'on connaît du livre d'Hélène Iswolsky, il écrivait notamment :

« Ce récit fantaisiste a été inventé, semble-t-il, par Steklov, qui a supposé que les désirs et les plans de Bakunin — tels que les révèlent ses lettres à Ogarev — se réalisèrent réellement. Pour sa part, M<sup>me</sup> Iswolsky [se borna à] styliser cette supposition [...] Si M<sup>me</sup> Iswolsky, ayant entrepris d'écrire sur les faits et les gestes d'une femme encore en vie, s'était adressée à elle pour l'interroger, elle aurait pu obtenir le récit vérifique, dont la traduction est publiée plus loin à la demande pressante de N. A. Herzen. Ce récit sera le meilleur démenti des [descriptions] fantaisistes et offensantes pour Natalie Herzen. »<sup>2</sup>

Mais cette présentation des faits par Rodičev comportait, de son côté, plusieurs inexactitudes, et elle appelle une mise au point préliminaire portant sur deux questions principales. D'abord : quel avait été le rôle de Bakunin lors du recrutement de Natalie Herzen dans leur groupe politique ? Ensuite : qu'avait inventé Steklov à la lumière des lettres mal comprises de Bakunin à Ogarev, et en quoi son récit était-il fantaisiste et offensant pour Natalie Herzen ?

Les lettres de Bakunin à Ogarev montrent avec une parfaite limpidité et son attitude et le déroulement des faits. Au début de

1. « Journal », ff. 58-66.

2. *Poslednija novosti*, 13.II.1931, 3614, p. 2.

février 1870, Natalie Herzen, accompagnée de Sacha et de Tchorzewski, arrivait à Genève pour rendre visite à Ogarev, à la suite de la mort de Herzen, survenue deux semaines auparavant. De toute évidence, Ogarev saisit cette occasion pour discuter avec ses visiteurs de questions moins funèbres et plus pratiques, telles que le fonds Bahmetev et les occupations futures de Natalie. Il voulut aussi que Bakunin soit présent à ces conversations, et de toute façon l'invita par télégramme à « venir de suite » à Genève. Le 5 février, Bakunin répondait à ce télégramme en demandant des éclaircissements et en disant qu'il ne pouvait quitter Locarno<sup>1</sup>. Le 8 février, Bakunin écrivait — toujours de Locarno — une longue lettre à Ogarev, où l'on trouve un peu de tout (y compris une remarque antisémite à l'adresse d'Utin), mais il n'y est question qu'une seule fois de Natalie Herzen : à la fin de la lettre, dans un *post scriptum* où Bakunin prie Ogarev de transmettre à celle-ci ses affectueux hommages. Dans cette même lettre, Bakunin propose notamment que soit renouvelée la publication du *Kolokol*, et il suggère que le comité de rédaction (faisant aussi fonction de bureau de liaison) comprenne les personnes suivantes : Ogarev, Nikolaj et Ada Žukovskij, et Perron ; et qu'il ait comme membres correspondants : Nečaev (pour la Russie), Sacha Herzen et Bakunin lui-même<sup>2</sup>. A ce moment, Tata ne figurait donc d'aucune manière dans « les désirs et les plans » de Bakunin.

La lettre suivante de Bakunin à Ogarev est datée du 21 février ; c'est là qu'il propose pour la première fois que la famille Herzen — y compris « la Jeanne d'Arc pangermanique M<sup>me</sup> Meysenbug » et Nathalie Tučkova-Ogareva — s'installe en Suisse, à Zürich ou à Lugano. Bakunin écrit aussi qu'il joint une lettre pour les deux Nathalies ; celle-ci est également datée du 21 février et elle contient un appel à « continuer l'œuvre de Herzen » et une invitation « aux deux Nathalies » à se joindre à l'« activité commune » pour la « cause russe »<sup>3</sup>. Le « plan » de Bakunin élaboré dans l'intention d'« embobiner » la jeune fille commençait donc à prendre corps et à se révéler dans ses lettres.

Seulement voilà : le 21 février, toute la famille Herzen, les « deux Nathalies » y compris, était déjà, depuis dix jours au moins, de retour à Paris. Natalie Herzen, « cuisinée » — comme s'exprime Hélène Iswolsky — par Ogarev et Nečaev (et sans la participation de Bakunin), avait déjà décidé de retourner à Genève, et ce jour-là, le 21 février,

1. M. Bakunin à N. Ogarev, 5 février 1870, M. P. Dragomanov, *op. cit.*, p. 362.

2. M. Bakunin à N. Ogarev, 8 février 1870, *ibid.*, pp. 362-366.

3. M. Bakunin à N. Ogarev, 21 février 1870, *ibid.*, pp. 366-367 ; une copie de la lettre de Bakunin « aux deux Nathalies » (*obeim* Nathalies) est conservée à la BN (Mss. Slave 109, ff. 709-710) ; elle porte la mention en russe : « L'original se trouve chez Ja. Zilbers[tein]. » Cette lettre a été publiée dans *Literaturnoe nasledstvo*, 63, Moscou, 1956, pp. 486-488.

elle était en train de faire ses valises et se préparait à partir le lendemain<sup>1</sup>. Entre-temps, du 12 au 20 février, elle avait déjà écrit, à la suite de leurs entretiens genevois, au moins quatre lettres à Nečaev, dans lesquelles elle relatait ses démarches et préparatifs pour retourner en Suisse<sup>2</sup>. Nečaev et Ogarev avaient donc convaincu Tata de se joindre à eux sans qu'il y eût d'intervention de Bakunin. Sa lettre aux « deux Nathalies » ne fut d'ailleurs remise à Tata qu'après son retour à Genève<sup>3</sup> : elle n'eut donc aucune influence sur la décision de la jeune fille.

Le 22 février, Bakunin envoyait une autre longue lettre à Ogarev. Cette fois il est dit clairement que Natalie devrait être amenée à participer à l'activité de leur groupe. A cet effet, Bakunin expose à Ogarev les arguments que celui-ci devrait employer pour convaincre la famille Herzen de laisser la jeune fille venir à Genève. Cette partie de la lettre, il est vrai, n'est pas très belle, et les arguments proposés ne sont pas de la plus haute inspiration et de la plus parfaite droiture<sup>4</sup>. Mais, d'une manière ou d'une autre, ces arguments devaient rester sans objet, car au moment où Bakunin écrivait, Natalie, en chemin de fer ou en diligence, voyageait déjà vers Genève : ce qui montre également que Bakunin n'était même pas au courant de ce qui s'était exactement passé au cours de la visite de Natalie à Genève, ni de sa correspondance avec Nečaev. Cela est attesté aussi par le fait que le 23 février, alors que Natalie était déjà en Suisse, Bakunin demandait toujours à Ogarev d'envoyer à Paris une copie de son article sur Herzen et de prier Natalie de le remettre personnellement (*sobstvennoručno*) à la rédaction de *La Marseillaise*<sup>5</sup>.

Le 28 ou le 29 février, Bakunin apprenait enfin que Natalie était à Genève. Il ne la vit que trois semaines plus tard. Et entre-temps, comme le montre le Journal de Tata, bien des choses s'étaient déjà passées.

Ainsi, à la lumière de cet enchaînement des faits, il semble clair que Bakunin n'eut aucune sorte d'influence sur la décision de Natalie. Si bien qu'on ne saurait admettre l'opinion d'Hélène Iswolsky, d'après laquelle « Bakunin obtint que Tata vînt en Suisse ». Ajoutons, par anticipation, que cette version inexacte se retrouve également dans les mémoires de Natalie Herzen (ainsi que dans ceux de N. Tučkova-

1. Ces détails sont livrés par le « Journal » de Natalie (ff. 45-48) et surtout par sa lettre à Nečaev, du dimanche 20 février 1870, BN, MSS, Slave 109, ff. 753-754.

2. N. Herzen à S. Nečaev, lettres du 12, 13, 17 et 20 février 1870, *ibid.*, ff. 748-749, 750, 751, 753-754.

3. Cela est attesté par le « Journal » de Natalie (f. 49) et par la lettre de M. Bakunin à N. Ogarev, 29 février 1870 (M. P. Dragomanov, *op. cit.*, p. 376).

4. M. Bakunin à N. Ogarev, 22 février 1870, *ibid.*, pp. 368-372.

5. M. Bakunin à N. Ogarev, 23 février 1870, *ibid.*, p. 374.

Ogareva), mais qu'elle est démentie par son Journal qui concorde en tout point — comme on le verra — avec le témoignage des lettres de Bakunin. Enfin, Rodičev affirmait que Steklov avait pris pour des réalités « les désirs et les plans de Bakunin » ; en fait, il semblerait plutôt, paradoxalement, que ces plans se réalisèrent effectivement, mais sans que Bakunin ait pu faire quoi que ce soit dans ce sens. Cela nous conduit à la seconde question : celle de l'interprétation de Steklov, principal accusé d'Hélène Iswolsky et de Rodičev.

Comment Steklov comprit-il les lettres de Bakunin à Ogarev ? Qu'inventa-t-il en relatant cet épisode ? Voici ce qu'écrivit Steklov :

« Natalie se trouvait à ce moment dans un état d'exaltation. En 1869, elle avait été très malade et avait même souffert d'une crise de dépression nerveuse. C'est dans cet état, renforcé peut-être par l'impression de la mort de son père, qu'elle arriva vers la fin du mois de février à Genève. Le fait que Nečaev et Bakunin aient essayé de l'influencer à ce moment suscita, par la suite, de nombreuses rumeurs défavorables sur Bakunin. »<sup>1</sup>

Steklov ajoute ensuite que Nečaev s'efforçait d'imposer sa volonté à N. Herzen, et il cite un passage peu flatteur pour Bakunin de sa lettre à Ogarev du 22 février 1870<sup>2</sup>. Jusqu'ici Steklov n'invente rien qui ait pu induire en erreur Hélène Iswolsky ou qui que ce fût.

Steklov aborde alors le sujet qui nous intéresse ici ; il mentionne que Bakunin fit des efforts pour rapprocher Nečaev et Tata, c'est-à-dire — dans la version d'Hélène Iswolsky — qu'il « imagina une intrigue et organisa une mise en scène ». Steklov décrit aussi une rencontre entre Tata et Nečaev, « organisée avec mystère [et] à laquelle assistait [Bakunin] » ; les deux hommes révélèrent à Tata l'existence d'une Société secrète et exigèrent d'elle une obéissance absolue. Natalie ayant refusé, Nečaev la traita de sainte nitouche, tandis que Bakunin tâcha de le calmer en disant : « Tout doux, tout doux, jeune tigre ! »<sup>3</sup> Voilà donc, en bref, le passage — et le seul — qu'Hélène Iswolsky a emprunté à Steklov ; elle le « stylisa », comme dit Rodičev, c'est-à-dire y ajouta des détails piquants et imaginaires, puis — à la suite de la protestation de Natalie Herzen — attribua à l' « écrivain bolchevick » la responsabilité de l'avoir induite en erreur ; elle fut suivie dans cette voie par Rodičev, qui attribua ce récit fantaisiste, inventé par Steklov, à sa mauvaise manière de comprendre les lettres de Bakunin, en tenant les désirs de ce dernier pour des réalités.

Seulement voilà : tout ce passage n'a pas été inventé par Steklov,

1. Ju. Steklov, *M. A. Bakunin, ego žizn' i dejatel'nost'* (M. A. Bakunin, sa vie et son activité), III, Moscou-Leningrad, 1927, pp. 504-505.

2. *Ibid.*, pp. 505-506.

3. *Ibid.*, pp. 506-507 (pour l'explication que donne Ju. Steklov de l' « ambiance mystérieuse » de cette entrevue, cf. *infra*, p. 72, n. 1).

et celui-ci ne fit que citer textuellement, et en indiquant formellement sa source, le commentaire de Dragomanov, éditeur des lettres de Bakunin à Herzen et à Ogarev, ouvrage qui avait paru en 1896, à Genève<sup>1</sup>. Ainsi, Hélène Iswolsky avait « adapté » le texte cité par Steklov, qui n'avait fait que reproduire la version de Dragomanov. Mais d'où Dragomanov tenait-il ses informations ? Et comment pouvait-il avoir des détails aussi précis et citer les propos échangés à ces entrevues par Bakunin, Nečaev et Natalie Herzen ? Dragomanov ne donne aucune référence de sources, et c'est cela, sans doute, qui conduisit Steklov à faire, à deux reprises, une remarque extrêmement curieuse : « Dragomanov — écrit-il — tenait probablement ces récits des membres de la famille [Herzen] ou de Natalie Herzen elle-même. »<sup>2</sup>

Cette curieuse hypothèse n'a jamais été ni confirmée ni démentie par Natalie Herzen. Mais on relève une coïncidence étrange, qui doit être signalée et qui ressort de l'analyse des textes. Cette scène, ainsi qu'une autre mettant en présence Nečaev et Natalie, toutes deux relatées par Dragomanov dès 1896<sup>3</sup>, figurent aussi, en termes presques identiques, dans les mémoires de Natalie Herzen, parus en 1931 ; or, l'une n'existe pas dans le *Journal de Tata*, tandis que l'autre y est présentée de manière fort différente. A la lumière de cette confrontation des textes, deux hypothèses sont permises et quelques questions semblent s'imposer.

Les hypothèses d'abord : ou bien Dragomanov, conformément à la supposition de Steklov, a entendu ces récits soit de Natalie Herzen elle-même, soit de tierces personnes qui les tenaient d'elle ; ou bien Natalie Herzen, en écrivant ses mémoires en 1930, a puisé des détails dans la version de Dragomanov, par ailleurs identique au récit « fantaisiste » d'Hélène Iswolsky et à celui, « inventé », de Steklov, qu'il s'agissait de démentir. Quelles autres hypothèses pourrait-on proposer, dans l'état actuel de la documentation, pour expliquer que des récits presque identiques figurent et dans les commentaires de Dragomanov et dans les mémoires de Natalie Herzen, qui leur sont postérieurs ?

Les questions : pourquoi Natalie Herzen attendit-elle trente-quatre ans pour démentir des remarques fantaisistes et offensantes,

1. M. P. Dragomanov, *op. cit.*, pp. 373-374. Il faut noter que, contrairement à M. P. Dragomanov et à H. Iswolsky, Ju. Steklov cherchait à voir le côté sérieux de cet épisode, et faisant remarquer : « Cette ‘ambiance mystérieuse’ qui devrait, selon toute évidence, renforcer la culpabilité de Bakunin, s'explique probablement par le simple fait que Nečaev, dont l'extradition était demandée par le Gouvernement russe, devait se préserver des filatures policières » (Ju. Steklov, *op. cit.*, III, pp. 506-507, n. 1).

2. Ju. Steklov, *ibid.*, pp. 441, 506.

3. M. P. Dragomanov, *op. cit.*, pp. 97, 373-374. La deuxième scène a trait à la demande, adressée à N. Herzen par Nečaev et Ogarev (et non pas par Bakunin, comme l'affirme M. P. Dragomanov), de dessiner des vignettes pour des tracts révolutionnaires ; cf. « *Journal* », ff. 24-28.

parues en 1896 à Genève, puis en 1906 à Saint-Pétersbourg, et en 1927 à Moscou et à Leningrad ? Pourquoi n'avoir pas fait connaître, à ces occasions, le récit véridique des faits que publiaient alors, à sa demande pressante, les *Poslednija novosti* ? Autant de questions auxquelles on aimerait pouvoir répondre.

Ainsi vit le jour ce fragment autobiographique qui, tout en étant formellement destiné à démentir les descriptions « offensantes » pour Natalie Herzen, à dissocier son rôle de celui de gens aussi peu recommandables que Bakunin et Nečaev, fut considéré comme un témoignage précieux et précis et comme une source de valeur indubitable. A tel point que le très sérieux *Literaturnoe nasledstvo* publia à nouveau ce texte, intégralement, en 1956, sous le titre donné par la rédaction « Mes rencontres avec Nečaev », et y joignit la note explicative suivante :

« Dans la ‘collection pragoise’ a été conservée une coupure de journal [contenant] des mémoires de N. A. Herzen, traduits du français et dont l’original est inconnu, où Natalie Herzen relate ses rencontres avec Nečaev et Bakunin. Nous ne possédons pas de renseignements permettant de savoir quand ces mémoires ont été écrits ; il est possible qu’ils l’aient été à une époque plus tardive, lorsque Natalie Herzen était déjà très âgée. Mais la véracité des faits relatés par elle ne fait aucun doute. »<sup>1</sup>

La suite de la note explicative fait voir, sans l’ombre d’un doute, ce que les éditeurs de ce document en avaient retenu, à savoir que les « faits relatés » prouvaient la responsabilité de Bakunin et de Nečaev dans cette affaire, et permettaient de disculper Ogarev et d’établir qu’il rejetait, avec l’approbation de Natalie Herzen, les côtés « hypocrites et jésuitiques » du programme politique de Nečaev<sup>2</sup>. C’est donc cela qui représentait l’intérêt principal et l’apport essentiel de ces mémoires, révélés vers 1956 par une coupure de journal. Quant à l’origine de cette coupure des *Poslednija novosti*, les éditeurs soviétiques n’avaient pas jugé nécessaire d’en indiquer la source, ni de préciser où et quand elle avait paru, bien qu’il n’y eût aucune difficulté particulière à identifier le journal émigré de Paris, toujours écrit selon la vieille orthographe préévolutionnaire, et à dater la publication du texte grâce aux indications mentionnées dans l’introduction de F. Rodičev<sup>3</sup>. Quoi qu’il en soit, sur un point au moins les éditeurs soviétiques partageaient l’opinion de leur homologue, et néanmoins ennemi politique, des *Poslednija novosti*, à savoir que « la véracité des faits relatés par [Natalie Herzen] ne fai[sai]t aucun doute ». Or, rien

1. *Literaturnoe nasledstvo*, 63, p. 488.

2. *Ibid.*

3. Celle-ci laisse entendre que la publication avait lieu après la « parution récente » du livre d’Hélène Iswolsky (1930) et à un moment où Natalie Herzen « était toujours en vie » (donc avant 1936).

n'est moins certain, et cela apparaît clairement lorsque l'on compare ces mémoires de Natalie avec son *Journal de 1870*.

Voyons d'abord les principaux faits relatés dans les mémoires de 1931 et les traits principaux de la version qui y est proposée. Natalie Herzen raconte qu'après la mort de son père elle n'eut plus qu'une seule pensée : comment aider Ogarev et le consoler. A cet effet elle se rendit à Genève ; elle y trouva Ogarev « submergé » par les intrigues de Bakunin et de Nečaev. Dans ce trio, Natalie n'avait confiance qu'en Ogarev, tout en comprenant fort bien que celui-ci se trouvait entièrement sous l'influence de Bakunin et de Nečaev. De même, c'est surtout ces derniers qui s'efforcèrent de la persuader de se joindre à eux. C'est toujours eux qui, lors d'une entrevue entourée de mystère, lui demandèrent de prendre part à la publication renouvelée du *Kolokol*, demande que Natalie Herzen rejeta catégoriquement. « Furieux de ma réponse, poursuit-elle, tous deux me taxèrent de sainte nitouche et de bonne à rien. Les paroles et les gestes de Nečaev ayant dépassé toute limite, Bakunin tâcha de le modérer en disant : 'Calme-toi, jeune tigre !' »

Un jour, Ogarev appela Natalie, la pria de porter à Nečaev un document, et ajouta :

« ' Vois-tu ces paragraphes ? Tu diras à Nečaev que jamais, au grand jamais je n'accepterai de signer leur programme tant qu'ils ne les auront pas supprimés. Jamais ', répéta-t-il avec une énergie qui ne lui était pas coutumière. Je parcours ces paragraphes et mon cœur s'emplit de joie de l'indignation d'Ogarev. Je partis tranquille et certaine d'être de retour le jour-même. »

Nečaev se cachait à ce moment au Locle. Natalie devait d'abord rencontrer James Guillaume à Neuchâtel, prononcer la devise convenue (« Gentiane, rhododendron, edelweiss », affirme-t-elle) et recevoir de lui l'indication précise du lieu où l'attendait Nečaev. A Neuchâtel, Natalie fut consternée et déconcertée d'apprendre qu'elle ne pourrait revenir à Genève le jour-même et que, par conséquent, elle devrait passer la nuit là où se trouvait Nečaev ; elle n'en continua pas moins son voyage et arriva au Locle, où, contrairement aux assurances de Guillaume, personne ne l'attendait à la gare. Elle trouva néanmoins le repaire de Nečaev, lui remit le document et eut avec lui une brève mais orageuse altercation au sujet des paragraphes qu'Ogarev refusait de signer. Elle passa la nuit au Locle. Le lendemain matin, elle voulut prendre le train de 10 heures pour Genève, mais Nečaev la conduisit à la gare par des chemins détournés afin de lui faire manquer son train. C'est ce qui arriva en effet, et, furieuse, Natalie déclara qu'elle attendrait à la gare jusqu'au prochain départ. Il s'avéra cependant qu'il n'y avait d'autre train pour Genève que le lendemain. « J'étais indignée au plus haut degré — poursuit Natalie — mais que pouvais-je faire ? »

Elle resta donc, passa « une journée extrêmement pénible », supportant avec peine la compagnie de Nečaev : « ... me tracassant — écrit-elle — à l'idée du mauvais sang que se ferait Nathalie Tučkova-Ogareva à cause de ma disparition mystérieuse, que par ailleurs je ne pouvais expliquer à mon retour. Que répondrais-je à toutes les questions qu'on me poserait, alors que j'étais tenue de garder le silence sur tout ce que j'avais fait ? Je me torturais ainsi jusqu'à l'heure même de mon départ. » Heureusement, Nathalie Tučkova-Ogareva épargna Tata, ne lui posa pas de questions et celle-ci n'eut donc pas à mentir. Après cette aventure, Natalie « perdit Nečaev de vue » et ne le rencontra plus qu'à deux reprises : une fois, lorsqu'il se présenta soudain à leur domicile et demanda à être hébergé pour la nuit ; une seconde fois, lorsqu'il vint l'inviter à une réunion d'étudiants russes qui devait débattre de l'envoi d'une pétition contre les poursuites dont il faisait l'objet, en territoire suisse, à la demande du Gouvernement russe. C'est à ce moment que German Lopatin vint trouver Natalie afin de la convaincre que « la fille d'Alexandre Herzen ne devait pas participer à cette réunion », et c'est alors qu'il lui révéla « qui était Nečaev » et « quel rôle il avait joué dans l'affaire Ivanov ». C'est avec une extrême surprise que Natalie apprit que Nečaev était le meurtrier du jeune étudiant, et elle fut « foudroyée et abattue par cette révélation »<sup>1</sup> ; elle décida donc de ne pas participer à cette réunion, « considéra Lopatin comme son sauveur, et le déclara toujours par la suite en racontant ces événements » ; enfin, elle « ne revit jamais plus Nečaev et, évidemment, n'eut aucune sorte de rapports avec lui ».

Parmi ses traits essentiels, cette version des faits présente une tendance très nette à minimiser le rôle d'Ogarev dans cet épisode et

<sup>1</sup>. Il y a cependant une troublante contradiction entre ce récit et une indication fournie par N. Tučkova-Ogareva. Natalie Herzen relate qu'au cours de sa conversation avec Lopatin, ils échangèrent les propos suivants :

« — Avez-vous remarqué les cicatrices que [Nečaev] a au pouce ? [demanda Lopatin].

— Oui, [répondit Tata], je les ai vues et j'ai même demandé à [Nečaev] : qu'est-ce cela, qu'est-ce que cela signifie ?

— Il ne pouvait pas vous répondre puisque ce sont là les traces des morsures de sa malheureuse victime. »

N. Tučkova-Ogareva relate précisément la conversation en question entre Nečaev et Natalie Herzen, laquelle eut lieu bien avant l'entrevue avec Lopatin ; voici son récit : « 'Vos pouces sont étranges, comme s'ils avaient été mordus ; je pensais que c'était Ivanov...' », dit [Tata]. Nečaev ne la laissa pas terminer : 'Bêtises' — dit-il —, et il se mit à arpenter la chambre, puis parla d'autre chose » (*Vospominanija, op. cit.*, p. 457). Si Tata a pu penser à ce moment que les pouces de Nečaev avaient été mordus par Ivanov lors du crime, il s'ensuivrait qu'une telle conversation avec Lopatin (les « révélations » y compris) n'avait pu avoir lieu, ou bien alors que Tata avait caché à Lopatin qu'elle était au courant du crime. Laquelle des deux Nathalies se trompait ou maquillait la vérité ? Le « Journal » de Tata (cf. *infra*, p. 79) apporte une réponse nette et définitive à cette question.

à rejeter sur Bakunin et Nečaev la responsabilité de ce qui s'y était passé. On remarque également un désir très net de la part de Natalie Herzen de prendre rétrospectivement ses distances par rapport à ces « anormaux » qu'étaient — selon sa manière de voir en 1930 — Bakunin et Nečaev, dont le premier lui paraissait maintenant « un être nuisible et même dangereux », tandis que le second s'était révélé un vulgaire assassin. On relève enfin qu'au moment où elle écrivait, Natalie avait déjà oublié pas mal de choses (et jusqu'au nom même de Tchorzewski, avec qui elle habitait sous un même toit à Genève, et qu'elle appelle systématiquement « Tvorzewski » dans ses mémoires), enfin, qu'elle introduit quelques confusions dans l'enchaînement des faits relatés.

Le caractère partial du récit et les défaillances de mémoire apparaissent si clairement (lorsqu'on le compare au Journal de 1870, beaucoup plus complet et détaillé) qu'on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi Natalie Herzen n'a pas utilisé son Journal qui, en 1930, se trouvait toujours en sa possession, afin de rafraîchir ses souvenirs et de relater les faits avec précision. Mais c'est là sans doute une question qui ne recevra jamais de réponse.

Examinons à présent comment sont décrits dans le Journal les sujets que relatent les mémoires ; nous mentionnerons ensuite brièvement ceux qu'on trouve dans le Journal seulement et qui représentent les éléments nouveaux qu'il apporte.

Le Journal nous apprend que lorsque Tata, après la mort de son père, rendit visite à Ogarev pour le consoler, elle n'entendait pas rester auprès de lui, mais retourner à Paris et y vivre avec ses sœurs<sup>1</sup>. C'est au cours de cette visite à Genève qu'eurent lieu les entretiens décisifs, à la suite desquels Tata décida de revenir dans cette ville après avoir réglé des affaires de famille à Paris, et de prendre part à l'activité du groupe politique organisé par Bakunin, Nečaev et Ogarev. Mais à ces premiers entretiens avec Natalie ne prirent part qu'Ogarev et Nečaev, et c'est surtout ce dernier qui réussit à la convaincre de se joindre à eux et de s'installer à Genève<sup>2</sup>. Bakunin ne participa à aucune de ces entrevues ; il ne se trouvait pas à Genève. C'est aussi à ce moment-là qu'on demanda à Tata de dessiner des vignettes pour des tracts révolutionnaires, et c'est Nečaev et Ogarev (et non pas Bakunin) qui en discutèrent avec elle<sup>3</sup>.

1. « Journal », ff. 23, 33. Signalons ici que, dans son « Journal », Tata commença à écrire le récit de ces événements le 28 mai 1870, c'est-à-dire au moment même où, déçue et révoltée par Nečaev, elle décidait de rompre toute relation avec lui et songeait déjà à s'éloigner de toute activité politique et révolutionnaire. Il s'ensuit que ce témoignage n'est pas suspect de sympathie — au contraire — envers Nečaev, Bakunin et le genre d'activité à laquelle ils se livraient.

2. *Ibid.*, ff. 40-41.

3. *Ibid.*, ff. 24-28 ; dans ses mémoires, Natalie Herzen omet de mentionner

Après un bref séjour à Paris (rendu encore plus bref par les lettres pressantes de Nečaev)<sup>1</sup>, Tata revint donc à Genève, et tout indique qu'en dépit de certains doutes et hésitations, elle eut à ce moment autant de sympathie que d'intérêt pour le genre d'activité semi-clandestine et quelque peu romanesque dont elle était chargée. C'est ainsi qu'un jour, à la demande écrite de Nečaev, transmise par Ogarev, elle entreprit le voyage au Locle pour lui apporter certains documents. Mais lorsque ceux-ci lui furent remis par Ogarev, il ne fut question à aucun moment de paragraphes « révoltants » ni de programme à signer, ni d'un refus d'Ogarev de les signer<sup>2</sup>. Avant de partir, Tata eut certes quelques hésitations, mais elle se décida finalement à rendre visite à Nečaev parce que, dit-elle : « je voulais beaucoup discuter de cela avec lui »<sup>3</sup>. Elle se mit donc en route, et bien qu'il lui déplût de mentir, annonça auparavant à Nathalie Tučkova-Ogareva qu'elle partait pour Berne, rendre visite à Macha Reichel, et qu'elle serait de retour dans deux jours<sup>4</sup>.

Parvenue « le plus tranquillement du monde » à Neuchâtel<sup>5</sup>, elle y rencontra James Guillaume et prononça la devise convenue, dont l'énoncé — moins fleuri mais plus révolutionnaire que celui des mémoires — était : « Je viens de la part de la ' Narodnaja Rasprava ' . »<sup>6</sup> Elle fut accueillie très aimablement par son hôte, et au cours de la conversation qui suivit, contrairement aux sentiments que Natalie Herzen s'attribue dans ses mémoires, Tata déclara à Guillaume que beaucoup de choses lui plaisaient dans les « femmes nihilistes » et qu'elle se « considér[ait] [elle]-même comme une nihiliste »<sup>7</sup>. Puis elle reçut les indications voulues sur la suite de son itinéraire et demanda à Guillaume si elle arriverait avant la nuit, non pas à Genève, mais au Locle. Rassurée par ce dernier, elle poursuivit son chemin. En gare du Locle — où toute cette affaire, loin de la « déconcerter », commençait plutôt à l'amuser et à lui sembler « drôle »<sup>8</sup> —, deux hommes l'accueilli-

qu'Ogarev participa à cette conversation. M. P. Dragomanov affirme que c'est Bakunin seul qui demanda ces dessins, et ajoute que Natalie refusa de les faire (ce qui est inexact également). Ju. Steklov (*op. cit.*, III, pp. 441-442) cite M. P. Dragomanov et admet sa version.

1. S. Nečaev à N. Herzen, 12 février 1870, *CMRS*, VII, 2, 1966, p. 253 ; cf. aussi « Journal », ff. 43, 47.

2. Ainsi, la principale conclusion que les éditeurs des mémoires de Natalie dans *Literaturnoe nasledstvo* (63, p. 488) croyaient pouvoir tirer de ce document, s'avère sans fondement.

3. « Journal », f. 52.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, f. 53.

6. *Ibid.*, f. 54.

7. *Ibid.*, f. 56 ; et sur les sentiments de sympathie qu'avait Natalie Herzen à cette époque pour les nihilistes en général, et les personnages du roman de Černyševskij *Cto delat' ? (Que faire?)* en particulier, voir sa lettre à Marie Reichel, 19 décembre 1867, BN, MSS, Slave 109, f. 48 verso.

8. « Journal », f. 57.

rent, conformément aux dispositions prises par Guillaume, et la conduisirent au chalet où se cachait Nečaev. Elle discuta avec lui de divers sujets jusqu'à une heure du matin, puis se retira dans sa chambre. Le lendemain matin, sans stratagèmes d'aucune sorte, Nečaev la persuada de rester encore une journée pour qu'ils aient le temps de poursuivre leur discussion. Tata acquiesça de bon gré et écrivit à Nathalie Alekseevna et à Ogarev pour qu'ils ne s'inquiètent pas à son sujet. C'est au cours de cette journée qu'eut lieu la première discussion au sujet du *Kolokol*<sup>1</sup>. Natalie rejeta l'idée d'en renouveler la publication, mais elle n'eut pour interlocuteur que Nečaev. Bakunin ne fut pas de la partie. Le lendemain, comme prévu, Tata prit le train pour Genève, où elle arriva tard dans la soirée.

Tel est le récit que livre le Journal de l'entrevue au Locle. Bakunin n'y était pas. Tata y prolongea sa visite de bon gré. Nečaev n'usa pas de ruses odieuses pour la retenir et lui faire manquer son train, et il ne manifesta aucune intention de l'« expédier d[an]s le 'Nirvana' ». En un mot, Nečaev se conduisit correctement, et son désir de rencontrer Tata fut au moins égal à celui qui la poussait à vouloir lui rendre visite. Cela n'est évidemment qu'une rectification mineure dans la biographie de Nečaev ; mais ce n'est pas parce que le personnage a déjà été jugé — et sévèrement — par le tribunal tsariste, par les révolutionnaires de son temps et par la postérité, qu'il faut continuer à noircir un tableau déjà suffisamment chargé. En histoire, même les Nečaev ont droit à la vérité après qu'ils soient morts dans leur corps périssable et dans l'estime des hommes.

Après cette excursion en montagne, Tata resta en contact avec Nečaev et ses compagnons. En fait, loin de « le perdre de vue », elle le revit exactement « quelques jours plus tard »<sup>2</sup> et par la suite — écrit-elle dans son Journal —, « il commença à me raccompagner le soir »<sup>3</sup>. Au cours de ces conversations vespérales, parfois houleuses mais toujours pleines d'intérêt, on parlait politique, organisation et morale révolutionnaire, et Nečaev exposait à Tata le travail qu'elle pouvait faire au sein du groupe. Ces relations suivies et ces affaires communes, auxquelles Bakunin prenait part soit par correspondance soit en personne lors de ses visites à Genève, durèrent en fait jusqu'à la fin du mois de mai 1870, comme le montrent le Journal ainsi que les lettres de Tata à Nečaev et à Marie Reichel<sup>4</sup>. A ce moment, elle

1. *Ibid.*, ff. 61-63.

2. *Ibid.*, f. 67.

3. *Ibid.*, f. 68.

4. Les 5 dernières lettres de Natalie Herzen à Nečaev, écrites sur un ton de plus en plus vif et même cassant, s'échelonnent entre le 10 et le 31 mai 1870 (BN, MSS, Slave 109, ff. 762-768). Compte tenu du fait que la lettre de Bakunin, qui marque le début de la rupture avec Nečaev, a été écrite le 2 juin 1870, il apparaît que Natalie, de son côté, n'avait décidé d'en faire autant que peu auparavant. Cf. aussi : N. Herzen à Marie Reichel, 6 juin 1870, *ibid.*, ff. 70-71.

rencontra en effet German Lopatin, comme elle le relate dans ses mémoires. Mais, contrairement à ce qu'elle y affirme, ce n'est pas de lui, et pas en mai 1870, qu'elle entendit dire pour la première fois que Nečaev était l'assassin de l'étudiant Ivanov. Son Journal révèle en effet qu'elle le savait déjà au début du mois de février 1870, puisqu'elle y relate la conversation suivante, qui eut lieu à ce moment entre elle et son frère Sacha à Genève :

« — Le jeune semble être un homme très énergique, mais il a, sur toute chose, des vues très étroites, remarquai-je.

— Oui, répondit Sacha, mais que faire ? De son point de vue il a raison : sans cet exclusivisme on ne fait rien. Et s'il a fait passer de vie à trépas un agent provocateur, on ne saurait que le louer pour cela !

— Évidemment, acquiesçai-je. Il serait très intéressant de savoir ce qui se passe réellement parmi eux en Russie. Y a-t-il eu une conspiration ou non ?

Et en fait, cela m'intéressait énormément... »<sup>2</sup>

Un peu plus loin, notant les réflexions qu'elle fit à la veille de son départ au Locle, vers la fin du mois de février, Tata écrit :

« Je compris que c'était là le premier pas pour faire de moi un courrier ; [je pensai :] 'aller, ne sachant pas moi-même chez quelle sorte de gens, pour une entrevue avec un assassin' ; puis cela aussi me passa par la tête : 'Il a tué un espion et c'est fort bien ainsi ! Quelle énergie il a, c'est un fanatique ! Vraiment il ne voit rien en dehors de son but.' »<sup>3</sup>

Enfin, contrairement à ce qu'elle pensait vers 1930, Tata estimait, au moment des événements et plus précisément en mai-juin 1870, que Bakunin avait été — comme tant d'autres — dupé et mystifié par Nečaev, et qu'il en était la victime plutôt que le complice « amoral et anormal ». C'est ce que montrent très clairement sa lettre à Bakunin du 16 juin 1870<sup>4</sup> et le passage suivant d'une lettre inédite de Natalie à Nečaev, du 27 mai 1870 :

« Pourquoi n'avez-vous pas défendu B[akunin] lorsque [Natalie Alekseevna] parlait contre lui ? Vous êtes un joli ami ! Si elle parle à nouveau de lui et si elle répète que, trop tôt après ma maladie, il m'entraîna ou voulut m'entraîner dans votre carbonarisme, je lui dirai que ce n'est pas *lui* le principal coupable, mais *vous*, et que vous connaissiez mon état peut-être mieux que personne. On crie assez contre le pauvre B[akunin] ; il ne reste plus rien à inventer ou à ajouter. Même le silence de votre part n'est pas beau. N[atalie] A[lekseevna] ne suppose même pas que dans tout cela vous avez été beaucoup plus actif que B[akunin]. »<sup>5</sup>

1. Comme on sait, Nečaev affirmait avoir tué Ivanov parce que celui-ci aurait été un agent provocateur de la police. Cette argumentation était dénuée de tout fondement (à ce propos, cf. M. Confino, « Nečaev et le meurtre de l'étudiant Ivanov », *CMRS*, VIII, 4, 1967, pp. 628-631).

2. « Journal », f. 29.

3. *Ibid.*, f. 51.

4. N. Herzen à M. Bakunin, 16 juin 1870, *CMRS*, VII, 1, 1966, pp. 97-99.

5. N. Herzen à S. Nečaev, 27 mai 1870, BN, MSS, Slave 109, f. 767.

Un fait est en tout cas hors de doute, à savoir que durant toute cette période, Tata eut des contacts réguliers avec Nečaev et son groupe. Ce sont ces contacts qui lui permirent de suivre leurs activités et l'évolution des rapports entre les personnages qui en faisaient partie, et de noter les observations intéressantes qu'on trouve dans son Journal. Celui-ci éclaire donc, par petites touches, par des instantanés réellement pris sur le vif et par des conversations transmises en discours direct, de nombreux aspects de ce chapitre d'histoire. On y trouve des détails précis sur le caractère de Nečaev et le genre de méthodes qu'il utilisait dans son activité, sur l'état d'esprit d'Ogarev à cette époque et sur la part de Bakunin dans cette affaire, ainsi qu'une description détaillée du personnage, un peu vague et mystérieux, qu'était Vladimir Serebrennikov (dit Sallier ou Woldemar Froua) et sur son rôle d'« agent double », implanté par Nečaev au sein de l'organisation rivale du *Narodnoe Delo*. Le Journal donne également un témoignage non équivoque et, semble-t-il, définitif sur l'obscurе affaire de la publication renouvelée du *Kolokol* en avril 1870. Il montre nettement — et confirme l'interprétation que nous avions proposée récemment<sup>1</sup> — que le ton et le contenu « opportunistes » et « informes » de cette publication éphémère avaient été conçus par Nečaev, et non pas par Bakunin (comme l'affirmait Steklov) ou par Ogarev (comme le pensaient Marx et l'historien Koz'min) ou encore par Natalie Herzen, comme le supposait Nettlau<sup>2</sup>. Le Journal de Tata relate que Bakunin et Ogarev désiraient un *Kolokol* « rouge », c'est-à-dire de tendance socialiste et de ton militant ; Nečaev exigeait un journal « bariolé ou incolore » (*gazetu pestruju ili bescvetnuju*), sans principes trop nets et sans tendance bien définie ; et ayant inventé ce « tour de passe-passe », le « jeune tyran » imposa sa volonté à Bakunin et à Ogarev<sup>3</sup>.

Enfin, le Journal se termine par un témoignage exceptionnel sur la dernière rencontre entre Bakunin, Ogarev et Nečaev et sur les journées du 3 au 7 juillet 1870, pendant lesquelles leur rupture fut consommée. Peu auparavant, Natalie avait décidé également de mettre fin à ses contacts avec Nečaev et de prendre ses distances. Elle estimait déjà que, « dès le début, on [l']avait dupée de la façon la plus honnêteuse »<sup>4</sup> ; elle avait été effrayée par la déclaration d'amour de Nečaev,

1. Cf. M. Confino, « Bakunin et Nečaev : Les débuts de la rupture », *CMRS*, VII, 4, 1966, pp. 594-596.

2. *Ibid.* ; cf. Ju. Steklov, *op. cit.*, III, p. 527 ; B. P. Koz'min, « Gercen, Ogarev i 'molodaja emigracija' » (Herzen, Ogarev et la « jeune émigration »), in *Iz istorii revolucionnoj mysli v Rossii* (*Études sur l'histoire de la pensée révolutionnaire en Russie*), Moscou, 1961, p. 565.

3. « Journal », ff. 83-84.

4. *Ibid.*, f. [95] ; cf. aussi N. Herzen à Marie Reichel, 6 juin 1870, BN, MSS, Slave 109, ff. 70-71 ; dans cette lettre Natalie laisse entendre clairement qu'elle ne considère pas Bakunin comme responsable de ces mensonges et duperies.

laquelle lui remettait en mémoire « toute l'histoire avec Penisi »<sup>1</sup> ; elle était persuadée que, sous prétexte de la faire participer à une activité pour la « cause », on voulait mettre la main sur sa fortune<sup>2</sup> ; les récits de Lopatin et la lettre d'accusation de Bakunin à Nečaev, du 2 juin 1870<sup>3</sup>, l'avaient définitivement convaincue du caractère immoral et « jésuitique » de Nečaev et de ses méthodes, en dépit d'un dernier doute qui continuait à l'habiter et sur lequel se termine son Journal :

« Et néanmoins, après tout cela, une question reste pour moi sans solution. Est-il un fanatique ou bien un vil escroc ? Était-il sincère lorsqu'il affirmait la nécessité de son système polono-jésuitique de fourberie et de duperie, ou bien sont-ce là les armes ignobles du Gouvernement russe ? »<sup>4</sup>

Pour Natalie Herzen, quelle que fût la réponse à cette question restée « sans solution » — « fanatique ou vil escroc ? » —, les souvenirs qu'elle emportait de ses liens éphémères avec la « cause » de la révolution, étaient irrémédiablement empreints de déception, d'amertume et de dégoût : autant de sentiments qui n'avaient pu dissiper ni le goût amer de « l'affaire Penisi » ni le chagrin causé par la mort de son père. C'est le souvenir de ces souvenirs qui lui faisait oublier tant de choses, qui lui rendait étranges des événements qui pourtant s'étaient bien passés, et étrangères des pensées qu'elle avait eues. Et c'est le souvenir de ces souvenirs, tissé au fil des années 1870 à 1930, qui fit de Natalie Herzen un mauvais mémorialiste de cet épisode historique, alors que Tata en est — grâce à son Journal — un remarquable témoin.

Jérusalem, 1969.

1. « Journal », ff. 91-93.

2. *Ibid.*, ff. 77. [95].

3. M. Bakunin à S. Nečaev, 2 juin 1870, *CMRS*, VII, 4, 1966, pp. 624-696.

4. « Journal », f. [98].

## ДНЕВНИК Н. А. ГЕРЦЕН — 1869-1870

26 июля 1869. Antignano. All'antica Fortezza.

1 В каком я затруднительном положении ! Что мне делать, с кем посоветоваться ? Не успела я успокоиться на счет бедного Гуго, как приходится еще больше беспокоиться на счет П[енизи]. У него не та крепкая, но смиренная натура, как у Гуго ; южная кровь в нем кипит. Бог знает, не в самом ли деле он сойдет с ума или, пожалуй, хуже что случится !

А как припомню, ведь я решительно ни в чем не могу себя обвинить ! Он всегда был чрезвычайно любезен со мной, но все его замечания я принимала за глупые комплименты. Как мне было верить, прошлого года напр[имер], что он в самом деле жалеет, что я уезжаю из Флоренции. Мне в голову не приходило, что он

2 говорил серьезно, и думала я про себя : « охота ему попустому столько слов тратить. Ну, что же, соврет мне раз шесть, семь — не больше, видели его во время всего сезона, что ему за дело, тут ли мы или нет ? »

Когда я вернулась в конце апреля в нынешнем году, меня немножко удивило, что он явился сейчас же на следующий день и говорил, как рад, что вернулась. Это, — как и все любезности и лестные замечания, которые он мне делал, — я принимала с внутренней насмешливой улыбкой в убеждении, что это все итальянское фразерство, которое большая часть итальянцев считает необходимым для разговора с женщинами. Я его даже останавливалася по временам, среди речи, говоря ему шутя : вот, вот является опять итальянец !

3 Давно уж он просил меня позаняться им ; в первый раз, больше двух лет тому назад, он полуслухом попросил меня дать ему уроки английского языка (я, шутя, обещала) ; однако, время от времени он [то] напоминал мне мое обещание, то спрашивал не соглашусь ли я давать ему уроки в немецком или русском языке.

30 июля [1869].

Постоянно гости ; кто мог это ожидать здесь в Antignano ? А между тем мне трудно продолжать : едва нахожу время. А отказывать нельзя, когда кто-нибудь часа 3-4 и больше проездит,

1. Natalie Herzen, accompagnée de sa sœur Olga et de Malwida von Mey-senbug, arriva à Antignano, petite localité près de Livourne, entre le 3 et le

## JOURNAL DE NATALIE HERZEN, 1869-1870

26 juillet 1869. Antignano. All' antica Fortezza<sup>1</sup>.

Dans quelle situation difficile je me trouve ! Que faire, de qui prendre conseil ? Je ne suis pas encore calmée en ce qui concerne le malheureux Hugo<sup>2</sup>, que je dois déjà m'inquiéter encore plus pour P[enisi]. Celui-ci n'a pas la nature forte, mais calme, de Hugo ; un sang méridional bouillonne en lui. Dieu sait s'il ne deviendra pas réellement fou ou même si quelque chose de pire n'arrivera pas !

Pourtant, autant qu'il m'en souvienne, je ne trouve absolument rien à me reprocher. Il a toujours été extrêmement aimable envers moi, mais je tenais toutes ses remarques pour des compliments stupides. Comment pouvais-je croire, l'année dernière, par exemple, qu'il regrettait vraiment mon départ de Florence ? Il ne me venait pas à l'esprit qu'il parlait sérieusement ; je pensais à part moi : « Laissez-le dire. Eh quoi, il me racontera des histoires six ou sept fois, et tout sera dit ! Nous nous sommes vus pendant toute une saison, qu'est-ce que ça peut lui faire que nous soyons là ou non ? »

Lorsque je suis revenue fin avril cette année, je fus quelque peu étonnée qu'il se présente dès le lendemain, disant comme il était content que je sois revenue. En mon for intérieur, j'acceptais cela, ainsi que toutes ses autres amabilités et remarques flatteuses, avec un sourire railleur, convaincue que tout cela n'est qu'un verbiage italien, que la majorité des Italiens estime indispensable dans la conversation avec les femmes. Je l'interrompais même, de temps en temps, lui disant par manière de plaisanterie : « Voilà, voilà que l'Italien apparaît à nouveau ! »

Cela fait déjà longtemps qu'il m'avait priée de m'occuper de lui ; la première fois, plus de deux ans auparavant, il me demanda, mi-figue mi-raisin, de lui donner des leçons d'anglais (et, par plaisanterie, je promis de le faire) ; mais de temps en temps il me rappelait ma promesse, ou bien me demandait si je n'accepterais pas de lui donner des leçons d'allemand ou de russe.

30 juillet [1869].

Constattement des visiteurs ; qui aurait pu s'attendre à cela, ici, à Antignano ? Cependant, il m'est difficile de continuer ainsi ; je [n'en] trouve presque pas le temps. D'autre part, on ne peut refuser, lorsque

<sup>1</sup> 8 juillet 1869 ; elles y restèrent jusqu'à la fin du mois d'août et habitèrent à l' « Albergo dell'Antica Fortezza ».

<sup>2</sup>. Hugo Schiff.

чтобы повидаться с нами. Положение хуже, чем в городе : гость остается непременно целый день.

Итак, несмотря на то, что П[енизи] меня просил позаняться им и что мне даже хотелось исполнить его просьбу, потому что мне было как-то жаль его, тем не менее, я все отстраняла, выдумывала разные предлоги, потому что распространяли разные слухи. Все говорили : будьте осторожны во всех возможных отношениях — и так хорошо напугали Мальвиду, что она боялась его часто пускать в дом. В нынешнем году я была самостоятельнее, живши у Саши — да и гости могли приходить, не боясь мешать Мальвиде спать. Раз вечером П[енизи] меня опять попросил учить его, в этот раз писанию. Мне хотелось быть ему хоть в чем-нибудь полезной ; я знала, что он часто меланхоличен, печален — словом, я приняла, радуясь, что я могу сделать что-нибудь для него. Меня интересовали его работы, он мне приготавливал множество [палок и букв]\* всякого рода, а в конце прибавлял несколько строк в виде письма, с разными любезностями, которые я опять-таки же принимала за фразерство, принимала их с улыбкой и повторяла ему, что это « Итальянец... » На него столько наклеветали, что я решительно не знала верить ему или нет, но большей частью не верила.

Наконец, раз вечером, он мне передал большое письмо, прося меня прочесть его в его присутствии. Я попросила позволить мне\*\* прочесть одной на досуге — он не согласился : я должна была читать при нем.

1 августа [1869].

Содержание легко отгадать, но все-таки я очень удивилась, потому что не предполагала, что он уже больше полутора года\*\*\* любит. В письме этом он мне рассказывал, как страдал, когда я стала так холодно обращаться с ним после истории с Катей, и как страдал, когда я подружилась с М[ещерским], когда я уехала, когда заболела и, наконец, когда скоро после болезни услышал, что я выхожу замуж.

Чтение этого письма было ужасно мучительно — я не знала что делать. С моим обычным недоверием и особенно к нему, после всех сплетен, я просто не верила тому, что он мне говорил и писал, по крайней мере, в половину не верила. Отчасти мне было жаль его, но вдруг мне приходило в голову сомнение : не комедия ли все это ? Жена ему нужна, я попалась под руку кстати,

\* Пропуск в тексте. По этому поводу Тата Герцен писала. А. И. Герцену : « Немножко он [Пенизи] уже умел писать, но очень неясно ; очень интересно видеть его успехи ; он мне готовит много к урокам, всевозможные палки, отдельные буквы и, наконец, просто страницу мелкого писания » (N. A. Herzen à A. I. Herzen, 2 juin 1869, BN, MSS, Slave 109, f. 456 verso).

\*\* Слова : от *учитиво[сти]* — зачеркнуты.

\*\*\* Слово : *меня* — зачеркнуто Татой Герцен.

quelqu'un a fait trois ou quatre heures de voyage, et même plus, pour venir nous voir ; c'est pire qu'en ville : le visiteur reste infailliblement toute la journée.

Ainsi, bien que P[enisi] m'ait priée de m'occuper de lui, et bien que j'eusse voulu satisfaire sa demande, ayant en quelque sorte pitié de lui, néanmoins j'ajournais toujours ; j'inventais des prétextes — car on répandait diverses rumeurs, et comme tous disaient : « Soyez prudente de toutes les façons possibles », ils effrayèrent Malwida à tel point qu'elle craignait de l'admettre trop souvent à la maison. Cette année, j'étais plus indépendante en habitant chez Sacha, et les visiteurs pouvaient venir sans craindre d'empêcher Malwida de dormir. Un soir, P[enisi] me pria à nouveau de lui apprendre, cette fois-ci à écrire ; je voulais lui être utile d'une manière ou d'une autre ; je savais qu'il était souvent mélancolique, triste — finalement j'acceptai, contente de pouvoir faire quelque chose pour lui. Je m'intéressais à ses travaux ; il faisait à mon intention de nombreux [bâtons et lettres] de toutes sortes, et à la fin, il ajoutait quelques lignes en forme de lettre, avec diverses amabilités que je continuais à tenir pour du bavardage et acceptais avec le sourire, en lui répétant que c'est très italien... On l'avait tellement calomnié, que je ne savais absolument pas si je devais le croire ou non, mais le plus souvent je ne le croyais pas.

Enfin, un soir, il me remit une grande lettre et me pria de la lire en sa présence. Je lui demandai de me permettre de le faire à loisir, étant seule ; il n'accepta pas et je dus la lire devant lui.

1<sup>er</sup> août [1869].

Il [était] facile [d'en] deviner le contenu, néanmoins je fus surprise, car je ne supposais pas qu'il m'aimait déjà depuis plus de six mois. Dans sa lettre, il me conta combien il avait souffert lorsque mon attitude envers lui était devenue si froide après l'histoire de Katja<sup>1</sup>, et combien il avait souffert lorsque je m'étais liée d'amitié avec M[eščerskij], lorsque je partis, lorsque je tombai malade, et enfin, lorsqu'il avait entendu dire, peu après ma maladie, que j'allais me marier.

La lecture de cette lettre me fut extrêmement pénible ; je ne savais que faire. En raison de ma méfiance en général, et envers lui en particulier, après toutes les intrigues, je ne croyais pas, tout simplement, ce qu'il me disait et m'écrivait ; en tout cas, je n'en croyais pas au moins la moitié. D'un côté, j'avais pitié de lui ; mais soudain un doute s'emparait de moi : tout cela n'était-il pas une comédie ? Il a besoin d'une femme et je me trouve à portée de main au bon moment ; alors

1. Il s'agit peut-être d'Ekaterina Volodimirova et d'une intrigue sentimentale quelque peu obscure entre elle et Penisi. On en trouve des allusions dans plusieurs lettres d'Alexandre Herzen : à Sacha, 28 octobre 1869 ; à Tchorzewski, 24 et 27 janvier 1869 ; à Malwida, 18 février 1868 ; à Ogarev, 18 février 1868, *Sobranie..., op. cit.*, XXIX/1, pp. 278, 279 ; XXX/1, pp. 20, 22, 229.

вот он и выдумывает разные разности, чтобы убедить меня, что он страстно влюблен. Или он думает о нашем состоянии ? Эти вопросы, сомнение вообще, меня ужасно мучили ; однако, я видела, что [он] страдает, и не могла верить, что *все* — выдуманная роль. Середь письма я приостановилась и хотела что-то сказать. По моему спокойствию он ясно видел, что я могу только отрицательно отвечать ; поэтому он мне не дал время сказать слово, а стал просить не отвечать.

— Ради Бога, не отвечайте, я знаю ответ, пощадите меня, нет, нет, умоляю вас не отвечать !

В тоне его было столько страдания и отчаяния, что я опять подумала, что может все это правда. В конце письма он меня тоже просил не отвечать, если ответ отрицательный. Вследствии чего мое молчание было само по себе ответ. Кто-то вошел в это время и мы продолжали урок : он успел меня умол[и]ть « *être bonne* », как говор[я]т, не отталкивать его, позволить ему приходить, видеть меня попрежнему ; я обещала, что не переменюсь, — сказала, что если он хочет присутствовать при чтении Mr. Orey на следующий день, то может прийти к нам в *Villino della Torre*. Он не пришел ; я его дня два не видела. Узнала, что он был у Саши, и был в таком состоянии, что Саша ничего не мог понять, думал, что он с ума сошел. На третий день я была в *Casa Fumi* ; Володя был болен, Levier приходил несколько раз в день. Он подошел ко мне в этот раз [и] сказал, что ему нужно поговорить со мной наедине ; я конечно удивилась, испугалась — думала, что может дело идет о Володе — но, вместе с тем, как-то неясно предчувствовала, что, может быть, он заговорит о Пенизи. И в самом деле, он серьезно и с очень озабоченным видом спросил меня, извиняясь за нескромный вопрос, не было ли что-нибудь между мной и Пенизи на днях ?

— Отчего вы это спрашиваете ?

— Пожалуйста, извините, вы знаете, что я никогда не вмешиваюсь в дела других, но видя П[енизи] в таком страшном состоянии, я считал долгом друга прийти и расспросить вас, надеясь понять в чем дело, и нельзя ли как-нибудь помочь ему.

— Неужели он в самом деле болен ? Если вы знали, как он меня удивил на днях. Он вам ничего сам не рассказывал ?

— Нет, ничего сначала, но я догадался — не трудно было догадаться — что он неравнодушен был к вам ; иногда, я его даже дразнил намеками, но он всегда протестовал, уверял, что все вздор, что мне кажется, и прекращал разговор.

— Третьего дня вечером он мне дал длинное письмо и заставил

1. En français dans le texte.

2. Casa Fumi : la maison où habitaient Sacha et Thérésine Herzen, à Florence, située « fuori di Porta Romana » et appartenant à l'avocat Fumi ; y habitaient également la famille Cristi et l'amiral Damico.

il invente diverses histoires pour me convaincre qu'il est passionnément amoureux. Ou bien pense-t-il à notre fortune ? Ces questions, et le doute en général, me tourmentaient terriblement ; mais je voyais qu'il souffrait, et ne pouvais croire que *tout* n'était qu'un rôle mensonger. Au milieu de la lettre, je m'arrêtai et voulus dire quelque chose. D'après mon air calme, il vit clairement que je ne pouvais lui donner qu'une réponse négative, voilà pourquoi il ne me laissa pas le temps de dire un mot et se mit à me prier de ne pas répondre.

— Pour l'amour de Dieu, ne répondez pas ; je connais [votre] réponse, épargnez-moi ; non, je vous prie de ne pas répondre !

Il y avait dans sa voix tellement de souffrance et de désespoir que je pensai à nouveau qu'il se pouvait que tout cela fût vrai. A la fin de sa lettre il me priait également de ne rien répondre si ma réponse devait être négative. En conséquence, mon silence même fut une réponse. Quelqu'un entra à ce moment et nous continuâmes la leçon ; [mais] il réussit à me demander d'*« être bonne »*<sup>1</sup>, comme on dit, de ne pas le repousser, de lui permettre de venir et de me voir comme auparavant. Je lui promis que je ne changerais pas ; je dis que s'il désirait être présent, le lendemain, à la lecture de M. Orey, il pouvait se joindre à nous à Villino della Torre. Il ne vint pas ; les deux jours suivants je ne le vis pas. J'appris qu'il avait été chez Sacha, et qu'il se trouvait dans un tel état que Sacha n'avait rien pu comprendre et pensait qu'il était devenu fou. Le troisième jour j'allai à Casa Fumi<sup>2</sup> ; Volodja était malade et Levier le visitait plusieurs fois par jour. Il vint me trouver et me dit qu'il devait me parler seule ; évidemment, je fus surprise, effrayée ; je pensai qu'il s'agissait de Volodja, mais en même temps je pressentais vaguement que peut-être il me parlerait de Penisi ; et en fait, d'un air sérieux et très soucieux, il me demanda, s'excusant de la question indiscrete, si quelque chose s'était passé entre moi et Penisi ces derniers jours.

— Pourquoi demandez-vous cela ?

— Je vous prie de m'excuser ; vous savez que je ne me mêle jamais des affaires d'autrui, mais voyant P[enisi] dans un état aussi terrible, j'ai estimé que c'était mon devoir d'ami de venir et de vous interroger, espérant comprendre de quoi il s'agissait et s'il n'y aurait pas un moyen quelconque de l'aider.

— Est-ce possible qu'il soit vraiment malade ? Si vous saviez combien il m'a étonnée ces jours-ci. Ne vous a-t-il rien raconté lui-même ?

— Non, au début non, mais je devinais — ce n'était pas difficile de deviner — qu'il n'était pas indifférent envers vous ; parfois, je le taquinais même par des insinuations, mais il protestait toujours, affirmant que tout cela était absurde, que je me faisais des idées ; et il interrompait la conversation.

— Avant-hier soir il me remit une longue lettre<sup>3</sup> et m'obligea à la

3. N. Herzen se trompe dans la chronologie des faits : selon son propre récit, cela eut lieu deux jours auparavant.

меня прочесть в его присутствии, помните, когда вы взошли во время нашего урока.

— Помню. Ночью, именно после этого письма, я долго работал ; вижу, что у него все горит свечка ; был уже третий час, я побежал к нему ; он разбирал бумаги, сжег множество, другие клал в кучу, потом останавливался, сидел молча в таком мрачном отчаянии, что я стал серьезно беспокоиться. Вопросов моих он не слышал, или не хотел отвечать, а повторял, как будто про себя : « можно ли так ошибаться ? »

— Но Боже мой, что же это значит ? Левье, уверяю вас, что <sup>то</sup> никогда ни словом, ни движением, ни намеком не обманула его, т.е. не анкуражировала его, — да вы сами подумайте — вы знаете, что после всего того, что я слышала о нем, после истории с Катей, я одно время имела почти отвращение к нему и была ужасно холодна к нему. Но как не жалеть его в его несчастном положении ?

— Уверяю вас, что это все клеветы и что в Катиной истории он не виноват.

— Ну, да я сама не была уверена, кто из них был виноват, и мало-помалу преодолела свое чувство, стала попрежнему учтиволюбезна с ним. А уроки я согласилась давать ему, потому что в самом деле жалела его, — вам некогда было [?] ; потом я серьезно не подозревала, что он неравнодушен ко мне, мне было приятно быть ему полезной.

— Однако, кажется, он хоть немножко надеялся.

— Это невозможно, Левье ! Я тут совсем не виновата : помилуйте, я ему отказываю во всем — он меня просил гулять с ним, то верхом ездить, то давать мне уроки — и то скорее для того, чтобы другие об этом не говорили, чем для него, потому что я ни секунды не подозревала, что у него серьезное чувство ко мне. Все его комплименты и фразы мне надоедали, я их принимала за итальянское пустословие и часто его останавливалась, смеясь над ним. Боже мой, если я минуту одну подозревала, что часть этого — истина, ведь я не стала бы его мучить. Ради Бога, скажите мне откровенно, уверены вы, что все это истина, что тут следа нет комедии ? Я так привыкла сомневаться и недоверять, особенно ему.

— Помилуйте, какие тут шутки ? Я две ночи сидел у него, боялся отходить от постели, Бог знает, чтоб с ним было. Я от рода ничего подобного не видел, и если мы его не успокоим, дело может кончиться плохо. Скажите мне, для него нет никаких надежд ? Я не знал чем его успокоить ночью, стал уверять его, что он верно ошибся, обещал вас лично спросить.

— Что я могу вам отвечать, вы теперь знаете : не могу же я ему обещать, что бы то ни было, зная, что я ничего не чувствую и никаких вероятностей не вижу.

lire en sa présence — lorsque vous êtes entré, si vous vous en souvenez — au cours de notre leçon.

— Je me souviens que la nuit, précisément après cette lettre, je travaillai tard et je vis que la chandelle brûlait toujours chez lui ; il était déjà trois heures, j'allai le voir, il débrouillait des papiers, en brûlait une quantité, en mettait d'autres en tas, puis s'arrêtait, restait assis silencieux, dans un tel état de sombre désespoir que je commençai à m'inquiéter sérieusement. Il n'écoutait pas mes questions, ou bien ne voulait pas y répondre, répétant, comme s'il se parlait à lui-même : « Peut-on se tromper à ce point ? »

— Mais, mon Dieu, que signifie cela ? Je vous assure, Levier, que jamais — ni en paroles ni en actes, ni par insinuation — je ne l'ai leurré, c'est-à-dire encouragé ; pensez donc vous-même : vous savez qu'après tout ce que j'ai entendu à son sujet, après l'histoire avec Katja, je nourrissais presque de l'aversion envers lui, et étais terriblement froide avec lui. Mais comment ne pas avoir pitié de lui dans sa malheureuse situation ?

— Je vous assure que tout cela n'est que calomnie et qu'il n'a aucune culpabilité dans l'histoire de Katja.

— Oui, moi-même je ne savais pas très bien lequel d'entre eux était coupable, et peu à peu je surmontais mes sentiments et, comme auparavant, devenais polie et aimable envers lui. Et j'ai accepté de lui donner des leçons parce qu'en réalité j'avais pitié de lui — et que vous n'aviez pas le temps de continuer [à vous occuper de lui] — ensuite, je ne soupçonnais pas sérieusement qu'il n'était pas indifférent envers moi, et il m'était agréable de lui être utile.

— Il semble cependant qu'il espérait un peu.

— Cela est impossible, Levier, ou bien je n'en suis absolument pas coupable ; regardez donc, je lui refuse tout : il m'a priée de me promener avec lui, de monter à cheval, de me donner des leçons, [et je refusais] pour éviter que les autres en parlent, plutôt que par rapport à lui, car je ne soupçonnais pas un seul instant qu'il avait des sentiments sérieux envers moi. Tous ses compliments et toutes ses phrases m'excédaient ; je les tenais pour du verbiage italien et l'interrompais souvent en me moquant de lui ; mon Dieu, si j'avais soupçonné un seul instant qu'une fraction de cela était vrai, je ne l'aurais pas tourmenté ! Pour l'amour de Dieu, dites-moi franchement, êtes-vous convaincu que tout cela est vrai, qu'il n'y a là aucune trace de comédie ? Je suis tellement habituée à douter, à me méfier, surtout de lui ?

— Mais comment s'agirait-il de plaisanteries : j'ai passé deux nuits auprès de lui, je craignais de quitter son chevet ; Dieu sait ce qu'il avait. De ma vie je n'ai rien vu de pareil, et si nous ne le calmons pas, l'affaire pourrait mal finir. Dites-moi, n'y a-t-il aucun espoir pour lui ? Je ne savais comment l'apaiser la nuit, je me mis à l'assurer qu'il s'était sans doute trompé, je lui promis de vous le demander personnellement.

— Que puis-je vous répondre ? Vous savez à présent que je ne peux rien lui promettre, sachant que je ne nourris aucun sentiment envers lui et n'en vois aucune probabilité pour l'avenir.

— Л[евье]. Что я с ним начну ? По крайней мере, будьте добры с ним, как вы были до сих пор, он вас умоляет не отталкивать его.

— Я. Да я и не думала отталкивать его и тем больше буду снисходительна и осторожна теперь, что знаю и начинаю верить, что это серьезное чувство. Пусть он приходит попрежнему.

Ясно, что этот разговор меня ужасно взволновал : мне было так больно думать, что он до такой степени страдал, он, который без того так мрачен и несчастен ; я была так сердита на себя за легкий тон, с которым я принимала и в половину только слушала, что он мне говорил по временам ; я себе представляла его страдания и едва могла удержаться от слез. Это мучительное состояние продолжалось еще несколько дней, пока Левье мне не сказал, что ему надобно решительно дать крошечный луч надежды, чтобы его оправить.

— Л[евье]. А то я не знаю, что из него выйдет : все дела он свои бросил, вчера пропустил важнейшее заседание в министерстве ; вы понимаете, что это не может продолжаться.

— Я. Что же я ему скажу, что я могу ему обещать, не обманывая его ?

— Л[евье]. Он болен, за ним надобно смотреть, как за больным ребенком. Малейший знак симпатии с вашей стороны его оживит, а это необходимо. Его убивает отсутствие всякой надежды, сознание, что что бы он ни сделал, что бы ни сказал, ничего не переменится.

— Я. Да чем же я могу помочь ?

— Л[евье]. Скажите, например, что хотя вы теперь ничего не чувствуете, что, может быть, когда поближе познакомитесь, через год, два, три, даже четыре — для него время решительно ничего не значит — может быть тогда переменится многое, или, пожалуй, скажите ему, что через год будете с ним опять говорить об этом.

— Я. Вот последнее я бы скорее могла сказать. Но скажите мне откровенно, вы не думаете, что это пройдет само по себе ?

— Л[евье]. De tout autre j'aurais dit *oui*, mais de lui, comme je le connais — *non*, — отвечал мне Левье после молчания. Потом добавил : но отчего вы имели и имеете такое дурное мнение о нем ? Уверяю [вас], что это клеветы, мне больно видеть, что вы им верите, я\* хочу, чтобы вы непременно узнали его как[ов] он в *самом деле*, а не как его представляют. Это слишком несправедливо\*\*.

\* Слово : *непременно* — зачеркнуто Татой Герцен.

\*\* Листки 15-20 оригинала вырваны вероятно Татой Герцен.

— *L[evier]* : Que ferai-je de lui ? Au moins soyez bonne avec lui, comme vous l'avez été jusqu'à présent ; il vous prie de ne pas le repousser.

— *Moi* : Mais je ne pensais pas à le repousser, et maintenant je serai d'autant plus indulgente et circonspecte que je sais et commence à croire que ses sentiments sont sérieux. Qu'il vienne comme par le passé.

Évidemment, cette conversation m'émut terriblement ; il m'était tellement pénible de penser qu'il souffrait à ce point, lui qui même sans cela est si morose et malheureux ; j'étais tellement fâchée contre moi-même pour le ton léger avec lequel j'avais accueilli, en n'écoulant qu'à moitié ce qu'il me disait par moments : j'imaginais ses souffrances et pouvais avec peine retenir mes larmes. Cette situation douloureuse dura encore quelques jours, jusqu'à ce que Levier me dit qu'il fallait absolument donner [à Penisi] ne serait-ce qu'un faible rayon d'espoir, pour qu'il se remette.

— *L[evier]* : Je ne sais pas ce qu'il deviendra, il a délaissé toutes ses affaires, il a manqué hier une réunion extrêmement importante au ministère ; vous comprenez que cela ne peut continuer.

— *Moi* : Mais que lui dirai-je ? Que puis-je lui promettre sans le leurrer ?

— *L[evier]* : Il est malade ; on doit le considérer comme un enfant malade. Le moindre signe de sympathie de votre part le ranimera, et cela est indispensable. Ce qui le tue c'est l'absence de tout espoir, la conscience que, quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, rien ne changera.

— *Moi* : Mais comment puis-je aider ?

— *L[evier]* : Dites, par exemple, que bien que vous n'éprouviez en ce moment aucun sentiment envers lui, peut-être lorsque vous vous connaîtrez davantage, dans un an, dans deux, trois ou même quatre — le temps pour lui n'a absolument aucune importance —, à ce moment, peut-être, beaucoup de choses auront changé ; ou bien dites-lui que dans un an vous reparlerez de cela avec lui.

— *Moi* : Il me serait possible de dire cela. Mais dites-moi franchement, ne pensez-vous pas que cela passera tout seul ?

— *L[evier]* : *De tout autre j'aurais dit oui, mais de lui, comme je le connais, non*<sup>1</sup>. Ce fut la réponse de Levier et, après un silence, il ajouta : Mais pourquoi aviez-vous et continuez-vous à avoir une aussi mauvaise opinion de lui ? Je vous assure que ce sont des calomnies, et il m'est pénible de voir que vous y prêtez foi, je voudrais que vous le connaissiez absolument comme il est *en réalité*, et non pas comme on le représente. Cela est trop injuste<sup>2</sup>.

1. En français dans le texte.

2. Ici s'arrête le récit de N. Herzen relatif à cet épisode, et la pagination du cahier passe de la page 14 à la page 21. Les feuillets manquants ont été arrachés, sans doute par Natalie Herzen, afin de détruire toute trace des événements pénibles qui suivirent et qui conduisirent à sa maladie.

21

28 мая 1870.

В первых днях февраля я поехала в Женеву с Тхоржевским. Меня мучила мысль о том, что мы поселимся кто в Париже, кто во Флоренции, а Ага останется совсем один, как будто брошенный нами.

Несколько\* дней после приезда, прихожу утром, Огарев еще спал. Вхожу в салон, Тхоржевский мне шепотом говорит :

— В той комнате сидит Mr. Волков. Позвать его сюда ?

— Пожалуй, — отвечала я.

Очень мне было интересно видеть этого человека, о котором я имела очень неясное понятие, но все-таки кое-что слышала. Тхоржевский отворил дверь в столовую, впустил или скорее пригласил молодого человека, сказав : не хотите ли перейти сюда — здесь и Н[аталья] А[лександровна].

22

Престранное впечатление сделало на меня явление Волкова : вся его фигура была оригинальна, чисто русская, но особенно обращали внимание темные глаза, которые высматривали по временам из-за больших темных очков. Входя в комнату, он пробормотал « здравствуйте », засунул левую руку в карман, а правую, на грудь застегнутого пиджака и стал шагать из угла в угол, не поднимая взгляда.

— Принесли « Journal de Genève » ? — спросил он Пана.

— Нет, — отвечал последний, обиженный тем, что Волков осмелился спросить его, как будто это его должность носить ежедневно журнал.

— Ну, так потом принесите, надо взглянуть, — продолжал Волков, не обращая внимания на Пана, который через несколько минут ушел.

23

Мы остались одни. Волков продолжал шагать с опущенной головой. Я стояла, облокотившись у камина, ждала, чтобы он начал говорить. Промолчали мы несколько минут ; наконец, Волков спросил, не поднимая головы и не смотря на меня :

— Вы поедете провожать гроб отца в Ниццу ?

— Нет, один брат поедет с Тхорж[евским] ; я вернусь к сестрам в Париж. — И опять настало молчание. Наконец, я спросила :

— Читали вы русские газеты ? Что нового ?

— А вы разве интересуетесь русскими делами ? — спросил он и взглянул в первый раз на меня, и то быстрым взглядом из-за очков, и опять опустил глаза на пол.

— Как же не интересоваться, особенно последнее время, начались опять аресты, допросы\*\*.

\* Слово : *через* — зачеркнуто.

\*\* Слова : *Я об этом-то* — зачеркнуты Татой Герцен.

28 mai 1870.

Aux premiers jours de février, je partis pour Genève avec Tchorzewski. Je me tourmentais à la pensée que nous nous établirions, qui à Paris, qui à Florence, tandis qu'Aga<sup>1</sup> resterait tout à fait seul, comme si nous l'avions abandonné.

Quelques jours après mon arrivée, je me rendis, le matin, [chez] Ogarev ; il dormait encore. J'entre au salon ; Tchorzewski me dit en murmurant :

— Mr Volkov<sup>2</sup> est dans cette chambre-là. Faut-il l'appeler ?

— Soit, répondis-je.

J'étais très curieuse de voir cet homme, au sujet duquel je savais quelque chose, mais dont j'avais néanmoins une idée très vague. Tchorzewski ouvrit la porte de la salle à manger et fit entrer — ou plutôt appela — un jeune homme, en disant : Ne voudriez-vous pas venir, N[atalie] A[leksandrovna] se trouve ici également.

L'apparition de Volkov me fit une impression extrêmement étrange : tous ses traits étaient originaux, purement russes, mais ce qui attirait l'attention étaient ses yeux noirs<sup>3</sup> qui observaient de temps à autre à travers de grandes lunettes sombres. En entrant dans la pièce, il marmotta « Bonjour », fourra sa main gauche dans la poche, la droite, à la hauteur de la poitrine, dans sa jaquette boutonnée, et se mit à marcher à grands pas d'un coin à l'autre, sans lever les yeux.

— Avez-vous apporté le *Journal de Genève* ? demanda-t-il à Pan<sup>4</sup>.

— Non, répondit ce dernier, piqué que Volkov ait osé lui demander cela, comme si c'était sa charge, d'apporter chaque jour le journal.

— Bon, vous l'apporterez plus tard, il faut y jeter un coup d'œil, poursuivit Volkov sans faire attention à Pan, qui, au bout de quelques minutes, s'en alla.

Nous restâmes seuls ; Volkov continuait à marcher, la tête baissée. Debout, accoudée à la cheminée, j'attendais qu'il commence à parler. Nous gardâmes le silence pendant quelques minutes ; enfin, sans lever la tête et sans me regarder, Volkov demanda :

— Irez-vous accompagner le cercueil de votre père à Nice ?

— Non, seul mon frère ira avec Tchorz[ewski], moi je retourne auprès de mes sœurs à Paris. Et de nouveau ce fut le silence. Je demandai enfin :

— Avez-vous lu les journaux russes, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Mais vous intéressez-vous aux affaires russes ? demanda-t-il, et pour la première fois il jeta sur moi un regard furtif, pour baisser aussitôt les yeux vers le plancher.

— Comment ne pas s'y intéresser, surtout dernièrement ; il y a de nouveau des arrestations et des interrogatoires.

1. Aga : Ogarev.

2. Volkov : Nečaev.

3. A cet endroit N. Herzen a laissé un espace en blanc (d'un mot).

4. Pan : surnom de Tchorzewski.

— Почем я знаю, интересует вас это или нет ; чай, давно заграницей ?

— Давно. Мне был год, когда мы выехали, ничего не помню, но тем не менее, интересуюсь всем тем, что там делается.

24      Этим\* кончилась наша первая встреча. Огарев взошел, я начала говорить с ним. Судя по лаконическим вопросам и ответам Волкова, по резкому тону, которым он их бормотал свысока, точно начальник какой-нибудь, я подумала, что, по его мнению, пустая трата времени разговаривать с « барышней », вследствие чего не начинала больше говорить с ним и вообще не обращала на него внимания, хотя и сделала свои наблюдения на его оригинальные манеры и выходки. Дня через два, три я говорила О[гареву] о своем намерении ехать в Берн и оттуда в Париж. Волков шагал из угла в угол по своему обыкновению, как медведь в клетке.

— Говорили о рисунках ? — пробормотал он, проходя около О[гарева].

— Нет, еще не говорил, — медленно ответил Ага и еще медленнее повернувшись ко мне, как будто готовясь сказать что-то.

25      — Что за рисунки ? — спросила я удивленная и, Бог знает почему, промелькнула мысль о том, что мне предложат сделать или скопировать виньетку для фальшивых бумажек.

— Это длинная история, — продолжал Огарев, — потом тебе объясню. Но ты послезавтра уже едешь ? Как же с этим быть ? Успеешь ли ?

С трудом узнала я, в чем дело. Нужно было нарисовать мужика русского сначала, потом оказалось лучше было бы нарисовать группу мужиков. Тут и Волков начал объяснять, не обращая внимания на мое замечание, что выйдет у меня все неуклюже, не верно, не живо, потому что мужиков русских никогда не видела, а потом потому что я фигур рисовать не умею, ограничивалась головами — что совсем другое дело.

— Это ничего не значит, — продолжал Волков, — нам артистические произведения не нужны. Сюжет и костюмы вам будут объяснены. Вы только чертите, потом увидим годится или нет. Удастся, много обяжете.

26      Поняла я наконец, что им хотелось : во-первых, не один рисунок, а целый ряд картин, которые бы имели влияние на народ, на мужиков. Волков объяснял сюжеты так :

— На одном рисунке вы, например, представьте толпу мужиков, вооруженных чем попало, косами, палками и т.д. Парень один впереди потерял шапку, рвется как будто бы на ту сторону, указывая на солдат, которые там стоят ; тут останавливает его поп и бьет крестом по голове. Понимаете ?

\* Слово : *tum* — зачеркнуто.

1. Plus exactement : deux ans et deux mois. A. Herzen et sa famille quittèrent la Russie en janvier 1847 ; Natalie était née le 13 décembre 1844.

— Comment voulez-vous que je sache si cela vous intéresse ou non, voilà probablement longtemps que vous êtes hors de Russie.

— Depuis longtemps ; j'avais un an lorsque nous quittâmes le pays<sup>1</sup>, je ne me souviens de rien, mais je m'intéresse néanmoins à tout ce qui s'y fait.

Là-dessus prit fin notre première rencontre. Ogarev entra et je me mis à parler avec lui. Aux questions et aux réponses laconiques de Volkov, au ton cassant et hautain sur lequel il les marmottait, comme s'il commandait, je pensai qu'à ses yeux c'était une perte de temps inutile de causer avec une *baryšnja*<sup>2</sup>, en conséquence de quoi je n'entamai plus la conversation avec lui, et en général ne prêtai pas attention à lui, bien que j'observasse ses manières et boutades originales. Deux ou trois jours plus tard, je parlai avec Ogarev de mon intention de me rendre à Berne et, de là, à Paris. Volkov arpentaît la pièce de coin en coin selon son habitude, comme un ours en cage.

— [Lui] avez-vous parlé des dessins ? marmotta-t-il en passant près d'Ogarev.

— Non, pas encore, répondit lentement Aga, et il se retourna vers moi encore plus lentement, comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose.

— Quels dessins ? demandai-je étonnée, et, Dieu sait pourquoi, l'idée me vint qu'ils me proposeraient de composer ou de reproduire une vignette pour de faux papiers.

— C'est une longue histoire, continua Ogarev, je t'expliquerai plus tard. Mais pars-tu déjà après-demain ? Comment feras-tu ? Y arriveras-tu ?

J'appris avec peine de quoi il s'agissait. D'abord il fut question de dessiner un paysan russe, ensuite il s'avéra que ce serait mieux de dessiner un groupe de paysans. Sur cela Volkov aussi se mit à donner des explications, sans prêter attention à la remarque que je fis que mes dessins paraîtraient maladroits et ne seraient ni véridiques ni vivants, parce que je n'avais jamais vu de paysans russes et aussi parce que je ne savais pas dessiner des personnages et que je me bornais à dessiner des têtes, ce qui est une tout autre affaire.

— Cela importe peu, continuait Volkov, nous n'avons pas besoin d'œuvres d'art. Le sujet et les costumes vous seront expliqués. Vous vous bornerez à dessiner, nous verrons après si cela convient ou non. Si ça réussit, vous nous obligerez beaucoup.

Je compris enfin ce qu'ils voulaient, et d'abord pas un dessin, mais toute une série d'images qui auraient une influence sur le peuple, sur les paysans. Voici de quelle manière Volkov expliquait les sujets :

— Dans un dessin, vous représenterez, par exemple, une foule de paysans, armés de ce qui leur serait tombé sous la main, des faux, des bâtons, etc. Au-devant, un jeune paysan sans chapeau fait le geste de s'élançer d'un côté, montrant les soldats qui s'y trouvent ; là il est arrêté par le pope qui le frappe de sa croix sur la tête. Avez-vous compris ?

2. *Baryšnja* : demoiselle noble.

— Понимаю. Но задача трудная, мне не по силам. Очень жаль !

— Нечего руки то опускать, не пробовавши ; начните с одной фигуры, а потом увидим. Ну, напр[имер], барин-помещик как был — толстый, богатый, развалившись на диване пьяный, и помещик как он теперь, худой, оборванный.

— Это скорее можно.

27 — Потом, коли удастся, нужно изобразить мужиков, например : на одной страничке, что делают мужики, а на другой, что им следует делать.

— А что им следует делать по-вашему ? — спросила я.

После минутного молчания он ответил :

— А вот, например, несколько мужиков подкрадываются тайком к господскому дому и поджигают.

— Помилуйте, что вы ! — воскликнула я. — Ни за что бы не нарисовала, еслиб и могла. Нечего учить мужиков резать или поджигать ; когда народ восстает он слишком жесток, его надо бы останавливать, а не подстрекать...

Ироническая улыбка показалась на лице Волкова, и он, продолжая шагать, крикнул Огареву, сидевшему в столовой.

— Эй вы, слышите, что « они » здесь говорят ! Отказываются рисовать, вот видите, потому что против их воззрения учить мужиков поджигать.

28 О[гарев] посмеялся, ничего не сказал. Поспорили мы еще немножко ; группы я отказалась рисовать — сказала, что отдельных мужиков и фигур попробую составить.

Огарев настаивал на том, чтобы я поскорее вернулась из Берна, что он мне еще много объяснит и расскажет. Саша, спешивший в Париж, меня напротив просил или советовал мне, как можно дольше оставаться у Маши.

— Надеюсь, что ты тогда найдешь Огарева одного, а то что же это теперь ? Никак нельзя порядком говорить : все кто-нибудь у него да сидит. А знаешь, как І[амперини] попался вчера вечером ? Это меня очень удивило, для такого опытного конспиратора. Едва мы поздоровались, он мне говорит с таинственным видом, указывая большим пальцем через плечо на Волкова : « я пришел,

29 — говорит, — по этому делу, понимаете, но не достал еще [...], это совсем не так легко ; три уже передал, хлопочу о четвертом ! » Ты понимаешь, что я ничего об этом не знал, но мне жаль было старика, подумал о том, как стыдно и досадно ему будет, если заметит, что проговорился, и ответил тоже с таинственным видом : « да, да, понимаю — это не шутка ». Эх, как смешны и бесполезны все эти штуки ! \*

— Молодой, должно быть, очень энергический человек, но односторонний взгляд на все, — заметила я.

\* Зачеркнуты слова : Жаль, что энергия молодого тратится.

— J'ai compris, mais la tâche est difficile et au-dessus de mes forces, je regrette.

— Il ne faut pas se décourager avant d'avoir essayé ; commencez par un personnage, on verra ensuite. Par exemple, un seigneur dans le passé — gros, riche, étendu ivre sur un divan, et un seigneur de nos jours — maigre, loquaceux.

— Cela sera plus aisément.

— Ensuite, si ça réussit, il faudra dessiner des paysans ; par exemple, sur une page : ce que font les paysans, sur une autre : ce qu'ils doivent faire.

— Et que doivent-ils faire, d'après vous ? demandai-je.

Après un bref silence, il répondit :

— Par exemple, quelques paysans s'approchent furtivement de la maison seigneuriale et y mettent le feu.

— De grâce, que dites-vous là ? m'exclamai-je. Pour rien au monde je ne dessinerais cela, même si je le pouvais. Il ne faut pas apprendre aux paysans à tuer ou à incendier ; le peuple est trop cruel lorsqu'il se soulève, on doit le retenir et non pas l'inciter...

Un sourire ironique apparut sur le visage de Volkov qui, tout en continuant à marcher, cria à Ogarev, assis dans la salle à manger :

— Eh, vous ! Vous entendez ce qu' « on » dit ici ? On refuse de dessiner, voyez-vous, parce que c'est contraire à ses opinions d'apprendre aux moujiks à incendier.

O[garev] rit un peu et ne dit rien. Nous discutâmes encore un peu ; je refusai de dessiner des groupes et dis que j'essaierais de faire des paysans et des personnages individuels.

Ogarev insistait pour que je revienne plus vite de Berne, disant qu'il m'expliquerait et me raconterait beaucoup de choses encore. Inversement, Sacha, pressé de se rendre à Paris, me priait et me conseillait de rester aussi longtemps que possible chez Macha.

— J'espère qu'à ce moment tu trouveras Ogarev seul, tandis qu'à présent on ne peut parler comme il convient : il y a toujours quelqu'un chez lui. Tu sais comment Z[amperini] s'est fait attraper hier soir ; cela m'a beaucoup étonné pour un conspirateur aussi aguerri. A peine nous étions-nous salués qu'il me parla d'un air mystérieux, montrant Volkov du pouce par-dessus l'épaule. « Je suis venu — dit-il — pour cette affaire, vous comprenez, mais je n'ai pas encore trouvé [...] cela n'est pas facile du tout ; j'en ai déjà remis trois, et m'occupe du quatrième. » Tu comprends que je ne savais rien de tout cela, mais j'ai eu pitié du vieux, je pensais combien il aurait honte et serait contrarié s'il remarquait qu'il s'était trahi en parlant ; je répondis donc, avec le même air mystérieux : « Oui, je comprends, ce n'est pas un jeu. » Eh, combien ridicules et inutiles sont toutes ces affaires !<sup>1</sup>

— Le jeune semble être un homme très énergique, mais il a, sur toute chose, des vues très étroites, remarquai-je.

1. Les mots : « C'est dommage que l'énergie du jeune se perde », ont été barrés.

— Да, — ответил Саша, — но что же делать ? С его точки зрения он прав : без этой односторонности ничего не сделаешь. А если он шпиона отправил на тот свет, за это можно его только похвалить.

— Конечно, — подтвердила я. — Как интересно было бы знать, что такое у них делается в самом деле в России. Существовал заговор или нет ?

30 Меня в самом деле это очень интересовало ; я уже несколько раз расспрашивала Огарева, просила его объяснить мне, в чем состоит их дело, и отчего Папаша от них отстранился, отчего он не верил, не сочувствовал им.

— О[гарев]. П[апаша] уже давно как-то отстранялся, держался в стороне, вследствии чего многое просто не знал и не мог судить о теперешнем положении русской молодежи и о том, что они делают.

— Я. Ты веришь, что у них организовалось общество, которое имеет большое влияние ?

— О[гарев]. То, что они сильны, доказывает уже сам по себе факт побега Волкова, то, что его освободили товарищи. Но впрочем если их было и мало, человек 50, 20 или десять, я все-таки был бы с ними, потому что считаю их дело, делом справедливым и святым.

31 Мне хотелось яснее понять, в чем именно состоит это « *дело* » и это « общество », поэтому не сиделось в Берне ; я осталась там дня два, а на третий день вернулась и опять начала расспрашивать Огарева.

Ответы его меня не могли удовлетворить ; казалось, что он многое знает, но сказать не может, не должен — поэтому я начала расспрашивать Волкова и имела с ним даже очень длинные разговоры вообще о работниках, о « буржуа », об эксплуататорах и « тунеядцах », но о русском деле мне ничего не становилось яснее. Понять можно было только одно, это что он проповедует страшнейшую ипокризию, повторяя, что « цель оправдывает средства ».

— Помилуйте, — воскликнула я невольно, — да это просто иезуитизм !

— Да, конечно, — отвечал В[олков], — да, иезуиты были самые умные и ловкие люди, подобного общества никогда не существовало. Надобно просто взять все их правила, с начала до конца, да по ним и действовать, переменив цель конечно.

32 И удивило, и испугало меня это объявление. « Как можно работать с такими людьми », подумала я. Чем больше В[олков] развивал необходимость такой системы и пускался в подробности, как, н[а]пр[имер], необходимость иногда подслушивать у дверей, распечатывать чужие письма, лгать и т.д., тем больше я удивля-

1. Allusion au meurtre de l'étudiant Ivanov ; à ce sujet, cf. *supra*, p. 79, n. 1.  
2. Papacha : Alexandre Herzen.

— Oui, répondit Sacha, mais que faire ? De son point de vue il a raison : sans cet exclusivisme on ne fait rien. Et s'il a fait passer de vie à trépas un agent provocateur, on ne saurait que le louer pour cela<sup>1</sup>.

— Évidemment, acquiesçai-je. Il serait très intéressant de savoir ce qui se passe réellement parmi eux en Russie. Y a-t-il eu une conspiration ou non ?

Et en fait, cela m'intéressait énormément ; déjà plusieurs fois j'interrogeais Ogarev, le priais de m'expliquer en quoi consistait leur action, pourquoi Papacha<sup>2</sup> se détournait d'eux, pourquoi il ne les croyait pas et ne les estimait pas.

— *O[garev]* : Depuis longtemps déjà *P[apacha]* s'éloignait et se tenait à l'écart, si bien que sur de nombreux sujets, il était tout simplement dans l'ignorance et ne pouvait juger ni de la situation actuelle de la jeunesse ni de ce qu'elle fait.

— *Moi* : Crois-tu qu'ils ont organisé une Société qui ait une grande influence ?

— *O[garev]* : La fuite même de Volkov, libéré par ses camarades, prouve déjà qu'ils sont forts<sup>3</sup>. Quoi qu'il en soit, même s'ils étaient peu nombreux — cinquante, vingt ou dix personnes — je serais des leurs, parce que j'estime que leur cause est juste et sainte.

Je désirais comprendre plus clairement en quoi consistaient cette « *cause* » et cette « Société », et ne pus tenir en place à Berne : j'y restai deux jours, et au troisième je retournai [à Genève] et me mis à nouveau à questionner Ogarev.

Ses réponses ne pouvaient me satisfaire ; on aurait dit qu'il en savait long, mais ne pouvait ni ne devait en parler, c'est pourquoi je commençai à interroger Volkov et j'eus avec lui des conversations, très longues même, sur les travailleurs en général, sur les « bourgeois », sur les exploiteurs et les « parasites », mais, en ce qui concernait la cause russe, rien ne me parut plus clair qu'auparavant. Il n'était possible de comprendre qu'une seule chose : qu'il prêchait l'hypocrisie la plus horrible, répétant que « la fin justifie les moyens ».

— De grâce, m'exclamai-je involontairement, mais cela est du jésuitisme pur et simple !

— Oui, certainement, répondait Volkov, les jésuites étaient les gens les plus intelligents et les plus adroits ; il n'exista jamais de Société pareille à la leur. Il faut simplement prendre toutes leurs règles, du début à la fin et agir d'après elles, en changeant le but évidemment.

Cette explication m'étonna et m'effraya. « Comment est-ce possible de travailler avec pareilles gens ? » me demandai-je, et plus Volkov développait [l'idée] de la nécessité d'un tel système et entrait dans les détails (comme, par exemple, la nécessité d'écouter parfois aux portes, d'ouvrir les lettres d'autrui, de mentir, etc.), plus je m'étonnais de ce

3. Il s'agit ici du récit, inventé de toutes pièces par Nečaev, de sa prétendue évasion de la forteresse Pierre et Paul ; le texte montre qu'Ogarev y croyait fermement.

лась, как Огарев мог соглашаться с таким образом действия. Когда я его об этом расспрашивала, он мне только отвечал :

— Бывают случаи, в которых лгать необходимо.

— Ну, а подслушивать, чужие письма распечатывать и т.д. ?

— Да на практике это никогда не приходится делать, — был его невинный ответ.

Из всех разговоров вывод можно было сделать тот, что цель у них хороша, стремятся они к тому, чтобы переменить существующий порядок, начать хотят с того, чтобы опрокинуть или уничтожить силу русского правительства, а средства !

Дня два до моего отъезда в Париж, Волков стал делать мне всевозможные вопросы, касающиеся до меня лично, до моих занятий и, наконец, спросил, для чего я еду в Париж и что буду там делать.

— Сама еще не знаю, — ответила я.

— Плохо, — пробормотал он.

— Пока я остаюсь с Н[атальей] А[лексеевной] и с Лизой, буду ей заниматься, буду помогать Н. А[лексеевне] Папашины рукописи переписывать и переводить. А дальше что будет, еще не знаю.

— Плохо, а говорите, что ищете дело, готовы бы и нам помочь.

— Конечно, если только могу, но как, какое дело ?

— Дела бездна и под рукой ; стоит серьезно захотеть и найдете, узнаете. Да вот здесь даже, сколько вы могли бы Огареву помочь.

— В чем же ?

34 — Приходите сегодня вечером я вам объясню, но только следовало бы вам переселиться сюда в Женеву.

— Теперь уж поздно : в Париже уж верно нанята квартира. Впрочем увижу, если я думала, что в самом деле найду дело здесь, я конечно бы переселилась.

Вечером я опять пришла, несмотря на то, что голова ужасно болела. Огарев был выпивши, играл на фортепиано ; Волков сел около меня и начал таинственным шепотом рассказывать, что в России существует большое, сильное тайное общество, что он рискует говорить мне об этом, несмотря на то, что так мало [меня] знает, потому что я внушила ему доверие и рассчитывает на то, что никому об этом не буду говорить.

— Цель общества вы знаете ; значит теперь вы только скажите : считаете вы себя одной из наших ?

35 — Т.е. как так ? Принадлежу ли я к вашему обществу ? Конечно нет !

— Не то хотел сказать. Словом, хотите вы оставаться, жить покойно как светская, салонная барышня или сделаться одной из наших, как сильные женщины, которые встречаются в России теперь и которых мы считаем своими сестрами ?

1. C'est-à-dire vers le 8 ou le 9 février 1870.

qu'Ogarev pût consentir à pareille manière d'agir. Lorsque je le questionnais là-dessus, il se bornait à me répondre :

- Il y a des cas où il est nécessaire de mentir.
- Mais suspendre des conversations, ouvrir les lettres des autres, etc.?
- En pratique, il n'arrive jamais qu'on fasse cela, répondit-il innocemment.

De toutes les conversations on pouvait déduire que leur but est bon, qu'ils aspirent à changer l'ordre existant et veulent commencer par ébranler ou détruire la force du Gouvernement russe, tandis que [leurs] moyens !...

Deux jours avant mon départ pour Paris<sup>1</sup>, Volkov se mit à me poser toutes sortes de questions sur moi personnellement et mes occupations ; il demanda enfin pourquoi j'allais à Paris et ce que j'y ferais.

- Je ne le sais pas encore moi-même, répondis-je.
- Mauvais, marmonna-t-il.
- Tant que je resterai avec N[atalie] A[lekseevna] et Lise, je m'occuperai de celle-ci, j'aiderai N. A[lekseevna] à copier et traduire les manuscrits de Papacha. Qu'adviendra-t-il plus tard, je n'en sais rien encore.

— Mauvais. Et vous dites que vous voulez travailler, que vous êtes prête à nous aider ?

— Certainement, pourvu seulement que je le puisse ; mais comment, quel travail ?

— Il y a du travail à n'en pas finir et à portée de main ; il suffit de vouloir sérieusement et vous trouverez, vous serez mise au courant. Ici même, vous pourriez beaucoup aider Ogarev.

- En quoi donc ?
- Venez ce soir et je vous l'expliquerai, mais il faudrait vous établir ici, à Genève.

— Il est trop tard à présent, on a dû déjà louer un appartement à Paris. Du reste, je verrai ; si j'estimais que je trouverais réellement quelque chose à faire ici, je viendrais m'y établir, évidemment.

Je revins le soir, malgré un mal de tête terrible. Ogarev était en pointe de vin et jouait du piano ; Volkov s'assit à côté de moi et, chuchotant d'un air mystérieux, se mit à me raconter qu'il existait en Russie une Société secrète grande et forte, qu'il courait des risques en me parlant de cela alors qu'il savait si peu de choses [sur moi, mais qu'il le fallait] parce que je lui inspirais confiance et qu'il comptait que je n'en parlerais à personne.

— Vous connaissez le but de la Société, donc, à présent, vous n'avez plus qu'à dire si vous vous considérez comme une des nôtres.

— Mais comment cela ? Si je fais partie de votre Société ? Certainement pas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ; en un mot, voulez-vous continuer à vivre tranquillement comme une femme du monde et des salons, ou bien devenir une des *nôtres*, à l'instar des femmes fortes qu'on trouve aujourd'hui en Russie, et que nous considérons comme nos sœurs ?

— Я. Т.е. вы меня спрашиваете, хочу ли я принадлежать к вашему обществу ? На это я не могу отвечать, я все-таки еще слишком мало о нем знаю.

— В[олков]. Да вы только то решите, ближе вы к буржуа тунедцам, которые ничего изменить не хотят или к нам, желающим все переделать.

— Я. Конечно к вам, т.е. я вашей цели сочувствую, но ваших средств одобрять не могу...

— В[олков]. Вот все, что я знать хотел. Вы согласны с целью, значит вы из наших ; только это надобно доказать на деле, надобно работать и нам помогать.

- 36 — Я. Однако позвольте, вы говорите, что я из *ваших*, я говорю, что с целью согласна, что готова помогать, но хочу знать условия вашего общества, прежде чем буду считаться его членом, и что мне делать придется ?

— Условий нам никаких не нужно, кроме молчания. В России другое дело : там я не решился бы так скоро открыто говорить с вами. Никаких подписей или условий нам не нужно, к чему все это ? Тот, кто не хочет ничего делать, и подписавши не станет делать, а тот, кто искренно желает работать, и без этого будет работать. К чему же ненужные формальности ?

— Да какое же дело вы мне предлагаете ?

— Сейчас объясню. Вы видите, что там пошли аресты и всевозможные гадости в последнее время ; начали тоже бежать из тюрем, из крепостей, бегут за границу, а тут ничего не находят ; остаются в Германии — их выдают опять русскому правит[ельству]. Надобно непременно устроить какой-нибудь *центр*, здесь заграницей, который был бы в сношении со всеми разбросанными русскими вне России так, чтоб человек бежавший знал бы куда обратиться и не пропадал бы. Комитет нашего общества считает, что всего удобнее устроить это в Швейцарии, а именно в Женеве, вот хоть у Огарева напр[имер], так как его знают и уважают. Но Огарев стар, часто нездоров или в таком состоянии, как сегодня вечером. Надобно непременно, чтоб около него был человек молодой, свежий, который ему бы помогал, напоминал. Вам бы всего лучше и легче было бы взять это на себя. Без этого просто беда ; мне на днях необходимо ехать, оставить его одного просто страшно. Бывают такие случаи и[а]пр[имер], приносят на днях важнейшую телеграмму — известие о том, что один из « *наших* » бежал ; телеграмму надобно было немедленно прочесть, и как можно скорее опять телеграфировать и дать знать, в чем дело в другое место, а О[гарев] распечатал, начал было читать, но заснул на стуле с телеграммой в руках. К счастью, я еще во-время пришел, успел отправить депешу куда следует, а то, Бог знает сколько человек бы погибло. Понимаете, что тут непременно должна быть

- 38 *верная*, свежая личность, которая бы мало-помалу взяла бы все в

— *Moi* : C'est-à-dire, vous me demandez si je veux appartenir à votre Société ? Je ne puis répondre à cela, car, tout de même, j'en sais encore trop peu à son sujet.

— *Volkov* : Décidez seulement si vous êtes plus près des bourgeois parasites, qui ne veulent rien changer, ou bien de nous, qui voulons tout transformer.

— *Moi* : Évidemment plus près de vous ; c'est-à-dire que je sympathise avec votre but, mais je ne peux approuver vos moyens...

— *Volkov* : C'est tout ce que je voulais savoir ; vous êtes d'accord sur le but, donc vous êtes des nôtres, mais il faut prouver cela par des actes, il faut œuvrer et nous aider.

— *Moi* : Mais permettez, vous dites que je suis des *vôtres*, je dis que je suis d'accord avec le but, que je suis prête à aider, mais je veux connaître les conditions de votre Société avant de me considérer comme un de ses membres, en outre — que devrais-je faire ?

— Nous ne posons aucune condition sauf le silence. Il en va autrement en Russie : là-bas, je ne me serais pas décidé aussi vite à vous parler ouvertement. Nous n'avons besoin d'aucune sorte de signatures ni de conditions, à quoi bon tout cela : celui qui ne veut rien faire ne fera rien, même s'il signe, et celui qui sincèrement veut travailler le fera sans cela ; pourquoi ces formalités inutiles ?

— Mais quel travail me proposez-vous ?

— Je vais vous expliquer tout de suite. Vous voyez que, dernièrement, ont commencé là-bas des arrestations et toutes sortes de saletés, de même il y en a qui s'évadent des prisons et des forteresses, ils fuient à l'étranger, et là ils ne trouvent rien ; ils s'arrêtent en Allemagne, on les livre à nouveau au Gouvernement russe. Il faut absolument organiser un *centre*, ici à l'étranger, qui serait en relation avec tous les Russes dispersés hors de Russie, de sorte qu'un homme en fuite sache où s'adresser et ne soit pas perdu. Le Comité de notre Société estime que le plus commode est d'organiser ce [centre] en Suisse, et plus précisément à Genève, chez Ogarev même, par exemple, car il est connu et respecté. Mais Ogarev est vieux, souvent malade, ou bien dans l'état où il se trouve ce soir. Il faut absolument qu'il y ait à ses côtés une personne jeune, vive, qui l'aide et qui secoure sa mémoire défaillante. Que vous vous chargez de cela, serait le mieux et le plus facile. Sinon, c'est une vraie catastrophe ; je dois partir ces jours-ci, et laisser [Ogarev] seul est tout simplement terrible. Il y a des cas comme celui-ci, par exemple : on reçut dernièrement un télégramme extrêmement important annonçant qu'un des «nôtres» s'était enfui ; il fallait lire le télégramme immédiatement et télégraphier à nouveau, aussi rapidement que possible, pour faire savoir à un certain endroit de quoi il s'agissait ; or, O[garev] ouvrit le télégramme et commença à le lire, mais s'endormit sur sa chaise le télégramme à la main ; heureusement, j'arrivai à temps et réussis à envoyer la dépêche là où il fallait, sinon Dieu sait combien de personnes auraient péri ! Vous comprenez qu'il faut ici absolument une personne *fidèle*, vive, qui, peu à peu, prendrait tout en main, c'est-à-dire, qui recevrait

руки — т.е. которая получала бы всю корреспонденцию и аккуратно бы все передавала, отвечала и т.д. Если бы вы за это взялись, вы оказали бы нам громадную услугу. Ведь дело идет о жизни людей, которые тут даром погибают, по неосторожности О[гарева].

39 Положение, так как он мне его представлял, было в самом деле чрезвычайно нехорошо. Я поверила, что в самом деле в России что-то делается, что все кипит, шумит и что готовится что-то к 19-му февралю 70 г. Я задумалась, перебирая обстоятельства и стараясь придумать, как устроить персезд после того, как я в Париже так решительно была против поселения в Женеве. К тому же вспоминалась мне болезнь моя и страшно мне было, что приходится мне участвовать в тайном обществе, вспоминала я, как меня мучили всевозможные заговоры во время болезни, видения и т.д. Волков прекратил все это вопросом :

— [Вы] видите необходимость переехать сюда, хоть на время, на несколько недель или месяцев на два, на три, словом, пока дело так горячо там. В Париже вам делать нечего важного, а здесь вы будете ужасно полезны. Решайтесь, помещение вам найдут здесь у О[гарева] — или... но может вы избалованы очень, на счет — того комфорта ?

40 — О нет, я ко всему привыкла и мало обращаю внимания на комфорт !

— Тем лучше, — продолжал он, — тогда вам можно просто комнату нанять.

— Как так\* ? я одна не приеду, кто-нибудь из моих со мной приедет тоже. Ведь я недавно выздоровела, они меня не отпустят одну.

— Это для чего ? это совсем не нужно. Нет, устройте так, чтобы вы одни приехали, других лиц сюда вмешивать не нужно, значит они могут только мешать. То, что я вам говорю, должно остаться между нами. Итак, когда вы будете опять в Женеве ? Помните, что каждый день тут дорог, ну, дня через три, четыре ?

— Я. Как можно ? Невозможно так скоро все обделать, недели через две, три — никак не раньше.

— В[олков]. Нет, недели через две — это уж максимум, но надеюсь, что раньше, а то уж больно плохо здесь. Решили ?

— Я. Наверное не могу обещать ; посмотрю, как и что устроено в Париже. Что могу, то сделаю.

41 — Нет, вы наверное устройте ! Вы сами понимаете и видите до какой степени важно, какие ужасные последствия могут случиться вследствии маленькой неаккуратности. Я на вас рассчитываю, а пока я вам дам кой-какие поручения в Париж. Приходите завтра поутру пораньше, я вам объясню в чем дело.

\* Слова : будьте уверены, что — зачеркнуты.

toute la correspondance, et qui ponctuellement transmettrait tout, répondrait, etc. Si vous nous chargiez de cela, vous nous rendriez un service immense, car il s'agit de vies humaines perdues là-bas inutilement à cause de l'imprudence d'O[garev].

Telle qu'il me la présentait, la situation était en fait extrêmement mauvaise. Je crus que réellement on agissait en Russie, que tout bouillonnait et grondait et qu'on préparait quelque chose pour le 19 février 1870<sup>1</sup>. Je réfléchissais, passais en revue les circonstances, et tâchais de trouver comment arranger mon retour, après avoir pris si nettement position, à Paris, contre toute idée de [nous] établir à Genève. En outre, le souvenir de ma maladie me revenait et j'étais terrifiée d'avoir à faire partie d'une Société secrète ; je me rappelais comment toutes sortes de conspirations, des visions, etc., me tourmentaient durant ma maladie. Volkov mit fin à tout cela par une question :

— Vous voyez la nécessité de venir ici, ne serait-ce que temporairement, pour quelques semaines ou pour deux ou trois mois ; en un mot, tant que là-bas l'action bat son plein. Vous n'avez rien d'important à faire à Paris, tandis qu'ici vous serez terriblement utile. Décidez-vous, on vous trouvera un logement ici chez O[garev], ou bien... êtes-vous trop gâtée en ce qui concerne — comme on dit — le confort ?

— Oh non, je me suis habituée à tout et je prête peu d'attention au confort.

— Tant mieux, poursuivit-il, dans ce cas on peut tout simplement vous louer une chambre.

— Comment cela ? Je ne viendrai pas seule, quelqu'un des miens viendra avec moi également. Je ne suis rétablie que depuis peu de temps, ils ne me laisseront pas partir seule.

— Pour quoi faire ? Cela est absolument inutile ; non, faites de sorte que vous veniez seule, aucun besoin de mêler d'autres personnes à cela, elles ne peuvent que gêner. Ce que je vous dis doit rester entre nous. Alors, quand serez-vous de retour à Genève ? N'oubliez pas que chaque jour compte — donc, dans trois ou quatre jours ?

— Moi : Mais que dites-vous là ? Il est impossible de tout arranger en si peu de temps ; dans deux ou trois semaines, certainement pas avant.

— V[olkov] : Non, deux semaines c'est un maximum ; mais j'espère que [vous reviendrez] plus tôt, tout va déjà mal ici. Vous êtes-vous décidée ?

— Moi : Je ne peux rien promettre avec certitude ; je verrai ce qui a été arrangé à Paris et comment. Je ferai ce que je pourrai.

— Non, arrangez cela sans faute ; vous comprenez et voyez vous-même à quel point c'est important, quelles conséquences terribles peut avoir la moindre négligence. Je compte sur vous, et en attendant je vous chargerai de quelques commissions à Paris. Venez tôt demain matin et je vous expliquerai de quoi il s'agit.

1. Nečaev assurait N. Herzen et Bakunin que la révolution allait éclater en Russie le 19 février 1870, jour anniversaire de la libération des serfs.

На следующий день\* он мне дал несколько писем для передачи знакомым в Париже, прибавил рекомендательное письмо, которое я должна была отдать г[осподину]\*\*, ему же он писал, чтобы он исполнял все мои поручения.

— Желательно, чтобы вы встречались с ним *не* в вашем доме.

Просил он меня писать поскорей, рассказывая подробно, как отнесутся все дома к моему желанию переехать :

— Как вы им объясните ? Никто не должен знать пока, что вы в сношении с нами, даже О[гареву] прошу не говорить.

— Да я могу объяснить так, что хочу пожить около Огарева ; впрочем я об этом уже писала, до наших разговоров, потому что мне право жаль его оставлять одного. Н[аталья] А[лексеевна] мне на это отвечала, что ей все равно, что если мы можем быть в чем бы то ни было полезны (это касалось до его привычки слишком много пить), то она готова переехать сюда.

— Желательно, чтобы вы приехали одни, ненужно же вам нянек. Если меня не будет здесь, можно будет устроить встречу, свидание где-нибудь на дороге. Впрочем это мы письменно обделяем.

— Это трудно будет устроить ; надеюсь, что не будет нужно.

— Во всяком случае я вам дам адрес и объясню, где это можно устроить.

Тут он мне назвал город N.\* \*\*\*, сказал, что такой-то господин\*\*\*\* его знает под именем S., что я, входя, должна сказать, что прихожу от имени « Народной Расправы ».

Вернулась я в Париж, исполнила аккуратно поручения и чуть-чуть не попалась в « sourcière », устроенную в бюро « Marseillaise », так как у меня было поручение к Редакции. Совсем случайно не попала ; узнали, что все редакторы арестованы ; я немедленно написала Огареву.

Дня через два я уже получила письмо от Волкова, с длинной диссертацией о « тунеядстве », о том что я 25 лет жила бесцельно, бесполезной для других, и т.д., словом, резюме наших разговоров и споров. В конце он просил бросить эти « эфемерные связи и сентиментальности », отделаться от постоянного опекунства и ехать одной в Женеву.

Я отвечала, что устроить все это труднее, чем он предполагает, потому что то, что он называет эфемерным и сентиментальным, для [меня] очень важно и серьезно. Что он отношений моих к

\* Против этого места на полях вставлена запись : *Саша Тхоржевского*.

\*\* Пропуск в тексте.

\*\*\* Вероятно : Neuchâtel.

\*\*\*\* Вероятно : Джемс Гильом.

1. Au lieu du nom, N. Herzen a laissé un espace en blanc dans le texte.  
2. Probablement Neuchâtel.

3. En français dans le texte.

4. De toute évidence, cette lettre de Nečaev est perdue ; en tout cas, elle ne se trouve pas dans les archives de Natalie Herzen, à la Bibliothèque Nationale, où la première lettre de Nečaev à Natalie, datée du 12 février 1870, a un contenu

Le lendemain, il me donna quelques lettres qu'il fallait transmettre à des connaissances à Paris et joignit une lettre de recommandation que je devais remettre à M.<sup>1</sup>, à qui il écrivit d'exécuter tous mes ordres.

— Il serait souhaitable que vous *ne* le rencontriez *pas* dans votre maison.

Il me demanda de lui écrire sans délai et de décrire en détails l'attitude que tous mes proches adopteraient envers mon désir de m'installer [à Genève].

— Comment leur expliquerez-vous ? Personne ne doit savoir, en attendant, que vous êtes en rapport avec nous ; je vous prie de n'en rien dire, même à O[garev].

— Je pourrais dire que je veux habiter quelque temps près d'Ogarev. D'ailleurs, je [leur] avais déjà écrit à ce sujet avant nos conversations ; car, sincèrement, j'ai pitié de le laisser seul. N[atalie] A[lekseevna] m'a répondu que ça lui était égal, que si nous pouvions [lui] être utiles en quoi que ce fût (elle pensait à son habitude de boire trop), elle était prête à s'installer ici.

— Il serait souhaitable que vous veniez toute seule, vous n'avez pas besoin de gouvernante. Si je ne suis pas ici, nous pourrons fixer, pour nous voir, un rendez-vous quelque part en cours de route. Du reste, nous arrangerons cela par correspondance.

— Ce sera difficile à arranger, j'espère que ce ne sera pas nécessaire.

— En tout cas je vous donnerai mon adresse et vous expliquerai où cela peut avoir lieu.

Là-dessus il mentionna la ville de N.<sup>2</sup>, dit qu'un certain monsieur le connaissait sous le nom de S., et qu'en me présentant, je devais dire que je venais de la part de la « Narodnaja Rasprava ».

Je retournai à Paris, remplis ponctuellement les commissions et faillis tomber dans une sourcière<sup>3</sup> tendue dans les bureaux de *La Marseillaise*, où j'avais à faire une commission à la Rédaction. Je n'y suis pas tombée par le plus pur hasard ; on apprit que tous les rédacteurs avaient été arrêtés et j'écrivis immédiatement à Ogarev.

Deux jours après, je reçus déjà une lettre de Volkov, avec une longue dissertation sur le « parasitisme », [disant] que durant vingt-cinq ans j'avais vécu sans but, sans être utile aux autres, etc., en somme un résumé de nos conversations et de nos discussions. A la fin, il me demandait d'abandonner ces « relations éphémères et cette sentimentalité », de me débarrasser d'une tutelle permanente et de partir seule pour Genève<sup>4</sup>.

Je répondis qu'il était plus difficile d'arranger cela qu'il ne le supposait, car ce qu'il qualifiait d'éphémère et de sentimental était pour [moi] très important et sérieux ; qu'il ne pouvait comprendre

---

différent de celui qui est résumé ici. Il faut supposer que la lettre en question est antérieure à celle-là et qu'elle a probablement été écrite le 10 ou le 11 février, c'est-à-dire, comme l'indique Natalie, immédiatement après son départ de Genève.

другим понять не может, потому что, верно, давно уже живет и работает один, не заботясь о других\*.

44 Во втором письме я уже отказывалась ехать, находя, что это слишком беспокоит и огорчает всех моих дома, которые начинают кое-что подозревать ; прибавила, что это не мудрено, потому что я лгать не могу, а объяснения мои или мое молчание не могут их удовлетворить. И в самом деле бесконечные разговоры и рассуждения с N. Al[ekseevna] и Сашей меня ужасно огорчали : я видела, как они боялись за мое здоровье, понимала, что это основано, потому что я в самом деле находилась в ужасно взволнованном состоянии. Заметили, что я получаю письма, писанные незнакомой рукой, вообразили себе, что они от Б[акунина].

45 Саша окончил дела с адвокатом, я подписала все нужные бумаги, Ольга тоже, ему дела больше не было в Париже, к тому же он спешил к Терезине. Он и Тхоржевский взялись провожать гроб до Ниццы и все устроить там. Накануне отъезда у нас был еще длинный разговор. Саша старался доказать мне нелепость моего желания ехать в Женеву, говорил, что он в этом видит остаток моей болезни.

— Ну, сама рассуди, — говорил он, — в чем ты можешь Огареву помочь, так как ты говоришь, что для этого едешь ? Если ты думаешь, что можешь иметь влияние на его привычку пить, это нелепо, ты ничего не сделаешь.

— Я. Ага пишет в последнем письме, что я ему могу в некоторых вещах помочь и быть полезной.

— С[аша]. И это тоже вздор ! Ты знаешь, что он теперь ничего сам рассудить не может, что он совсем под влиянием окружающих. Верю, что ему очень хочется, чтоб ты около него пожила, но если он тебя зовет, это тоже под влиянием других лиц, которые просто рассчитывают на твой карман. Брось это, никакого дела ты там не найдешь

— Я. Не могу, там увижу в чем дело, и кто прав.

46 — С[аша]. Во всяком случае не нужно так торопиться, — продолжал бедный Саша, выведенный из терпения, но стараясь не слишком горячо противоречить мне, думая все о возможности возвращения моей болезни. — К чему это тебе ехать вперед ? Подожди до конца месяца, обдумай хорошенько, а если не переменишь решения, поезжай с N[atalie]. Но теперь дай мне уехать покойно, обещай мне, что ты не уедешь одна. Подумай, как мне тяжело теперь ехать и оставлять тебя в таком странном ненормально взволнованном состоянии.

Больно мне было видеть, что я его и других так огорчаю ; не выдержала я и обещала, что не поеду без N[atalie]\*\*.

\* На полях запись : *Огарев тоже писал, прося приезжать и помогать ему.*

\*\* Зачеркнуты слова : *и останусь до конца февраля.*

mes relations avec les autres, car, certainement, depuis longtemps déjà, il vivait et travaillait seul et sans se soucier des autres<sup>1</sup>.

Dans [ma] deuxième lettre je renonçais déjà à partir, estimant que cela inquiétait trop et chagrinait tous les miens, qui commençaient à soupçonner quelque chose ; j'ajoutais que cela n'était pas sage, car je ne pouvais mentir, et mes explications ou mon silence ne pouvaient les satisfaire. Et, en fait, les conversations et les délibérations interminables avec N[athalie] Al[ekseevna] et Sacha m'affligeaient énormément, je voyais qu'ils craignaient pour ma santé, je comprenais que cela était fondé, car je me trouvais en effet dans un état d'extrême agitation. Ils remarquèrent que je recevais des lettres portant une écriture inconnue, et s'imaginèrent qu'elles étaient de B[akunin].

Sacha termina les affaires avec l'avocat et je signai tous les papiers nécessaires, Olga aussi ; rien ne le retenait désormais à Paris, de plus il avait hâte de rejoindre Thérésine. Tchorzewski et lui se chargèrent d'accompagner le cercueil à Nice et de tout arranger là-bas. A la veille du départ, nous eûmes encore une longue conversation : Sacha tâcha de me prouver l'absurdité de mon désir d'aller à Genève et dit qu'il voyait en cela une séquelle de ma maladie.

— Juge toi-même, disait-il ; comment pourrais-tu aider Ogarev, puisque tu dis que c'est pour cela que tu y vas ? Si tu penses que tu peux avoir quelque influence sur son habitude de boire, c'est absurde ; tu n'y pourras rien.

— Moi : Aga écrit dans sa dernière lettre que je peux l'aider dans certaines choses et lui être utile.

— S[acha] : Sottises également ; tu sais qu'à présent il n'est pas capable de raisonner tout seul, qu'il se trouve entièrement sous l'influence de son entourage. J'admets qu'il désire beaucoup que tu sois quelque temps auprès de lui, mais s'il t'appelle, c'est aussi sous l'influence d'autres personnes qui s'intéressent simplement à ton argent. Laisse ça, tu ne trouveras rien à faire là-bas.

— Moi : Je ne peux pas, je verrai là-bas de quoi il s'agit et qui a raison.

— S[acha] : En tout cas, point n'est besoin de te presser tellement, continuait le pauvre Sacha, qui perdait patience, mais tâchait de ne pas me contredire trop violemment, craignant un retour possible de ma maladie. — Pourquoi as-tu besoin de partir avant [les autres], attends jusqu'à la fin du mois, réfléchis bien, et si tu ne changes pas d'avis, va avec N[athalie]. Mais, à présent, laisse-moi partir tranquille, promets-moi que tu n'iras pas seule. Pense combien il m'est pénible de partir maintenant et de te laisser dans un état aussi étrange et anormalement agité.

J'étais peinée de voir que j'affligeais tellement Sacha et les autres, je n'y tins plus et promis que je ne partirais pas sans N[athalie]<sup>2</sup>.

1. N. Herzen a noté en marge : « Ogarev écrivit aussi, [me] priant de venir et de l'aider. »

2. Suit une phrase barrée, en partie illisible, comprenant les mots : « et resterai jusqu'à la fin de février ».

— Ну, слава Богу, — сказал Саша, вздохнув свободно, — что стоило добиться до этого ! Очень поздно, пойдемте спать !

47 Тут вмешался Пан : « На слово Н. А[лексан]дроны можно рассчитывать, мы это знаем — поэтому мы знаем, что до конца месяца мы можем быть покойны. Н. Алексеевна никак не собирается до 1-го марта. »

Как только Тх[оржевский] начал говорить, я стала прощаться, Сашу целовать, и так и ушла, не отвечая на замечание Тхор[жевского].

День или два после их отъезда я получаю следующее письмо от Волкова\*.

Может быть и очень вероятно, что все то, что он мне говорил и писал, на меня так сильно действовало, потому что я еще была под влиянием болезненных видений : я невольно отыскивала сходство теперешних обстоятельств и моих видений и видела в\*\* них опять что-то в роде предсказания. Саша и Пан уехали.

48 Письмо В[олкова] меня ужасно взволновало ; мне самой приходило в голову, что если это положение продолжится, я, пожалуй, опять запутаюсь и заболею ; необходимо было решиться на что-нибудь и я начала укладывать свои вещи. N[atalie] все замечала и все больше и больше за меня беспокоилась. С тем вместе, все боялись противоречить и избегали этого. Однако, увидя, что я укладываю, N[atalie] спросила, что я делаю, решилась ли я ехать и когда. Вид мой ей очень не понравился. Узнав, что я\*\*\* решилась ехать дня через два, она преспокойно сказала, что тоже будет готова, что она предпочитает бросить деньги, вперед заплоченные за пансион, чем пустить меня одну. И, в самом деле, мы на второй день уехали. N[atalie] телеграфировала Саше и Тхор[жевскому], чтобы последний ехал уж прямо в Женеву и не заезжал бы попутному в Париж. В Женеву мы приехали усталые, с головными болями, в жалком состоянии. Тем не менее, я отправилась к Ага узнать, нет ли [чего] нового, и в чем именно я могу ему помочь.

Он очень обрадовался нашему приезду — сказал, что я в самом деле могу\*\*\*\* оказать большую помощь, что он на днях мне скажет, в чем дело. На следующий день он мне передал письмо Б[акунина] « к двум Наташам »\*\*\*\*\*, сущность которого состояла в том, что он сочувствует нам, но что духом падать не надо, особенно когда можно быть еще полезным для других и когда под

\* Так в тексте ; это письмо вероятно утеряно.

\*\* Слово : болезни — зачеркнуто.

\*\*\* Слово : собир[аюсь] — зачеркнуто.

\*\*\*\* Слово : быть — зачеркнуто.

\*\*\*\*\* Правильнее : « Обеим Natalies » (21 февраля 1870. Locarno) ; см. *Литературное наследство*, 63, Москва, 1956, стр. 486.

--- Dieu soit loué, dit Sacha avec un soupir de soulagement ! Ce qu'il a coûté pour en arriver là ! Il est très tard, allons dormir.

Ici intervint Pan : « Nous savons qu'on peut compter sur la parole de N. A[leksan]drovna, c'est pourquoi nous savons aussi que jusqu'à *la fin du mois* nous pouvons être tranquilles. N. Alekseevna ne sera pas prête avant le 1<sup>er</sup> mars. »

Au moment même où Tch[orzewski] commençait à parler, je fis mes adieux, embrassai Sacha et partis sans répondre à la remarque de Tchor[zewski].

Deux ou trois jours après, je recevais la lettre suivante de Volkov<sup>1</sup>.

Il se peut bien, et c'est même fort probable, que si tout ce qu'il me disait et m'écrivait, avait sur moi une influence aussi forte, c'est que je me trouvais toujours sous l'effet d'hallucinations maladives ; je cherchais involontairement le rapport entre les circonstances actuelles et mes visions, et je voyais à nouveau dans ces dernières une sorte de prédiction. Sacha et Pan partirent.

La lettre de V[olkov] me troubla terriblement ; l'idée me traversa l'esprit que si cette situation se prolongeait, je perdrais la tête à nouveau et tomberais malade ; il fallait prendre une décision quelconque et je commençai à emballer mes affaires. N[atalie] remarquait tout et s'inquiétait de plus en plus pour moi. Avec cela, tout le monde craignait de me contredire et évitait de le faire. Cependant, voyant que j'emballais, N[atalie] me demanda ce que je faisais, si j'avais décidé de partir et quand. Ma mine ne lui plut pas du tout. Apprenant que j'avais décidé de partir dans deux jours, elle dit très calmement qu'elle serait prête également, qu'elle préférait perdre l'argent payé d'avance pour la pension que de me laisser partir toute seule. Et, en effet, le surlendemain nous partîmes. N[atalie] télégraphia à Sacha et à Tchor[zewski] afin que celui-ci vienne directement à Genève sans passer inutilement par Paris. Nous arrivâmes à Genève fatiguées, souffrant de maux de tête et dans un état pitoyable ; j'allai néanmoins chez Ogarev pour savoir s'il n'y avait rien de nouveau et en *quoi* précisément je pouvais l'aider.

Notre arrivée le combla de joie ; il dit que je pouvais réellement fournir une grande aide et qu'il me dirait un de ces jours de quoi il s'agissait. Le lendemain il me remit une lettre de B[akounin] adressée « aux deux Natacha », dans laquelle il nous présentait ses condoléances, tout [en ajoutant] qu'on ne devait pas se laisser abattre, surtout lorsqu'on pouvait encore être utile et lorsqu'il y avait à portée de main une œuvre aussi importante et aussi sainte que celle qui se fait en

1. Le texte de cette lettre de Nečaev n'est ni cité ni inclus dans le « Journal » de N. Herzen ; à en juger par ce qui suit, il ne semble pas qu'il s'agisse d'une des lettres conservées à la Bibliothèque Nationale et publiées par T. Bakounine et J. Catteau. De toute évidence, cette lettre fut reçue par Natalie Herzen entre le 17 et le 20 février, et elle y répondit le dimanche 20 février 1870 (cf. BN, MSS, Slave 109, ff. 753-754). Dans sa lettre, Natalie écrivait aussi à Nečaev qu'elle quittait Paris le mardi, c'est-à-dire deux jours plus tard. (Nous entendons publier prochainement les lettres de Natalie à Nečaev, et compléter ainsi la publication de cette correspondance.)

рукой такое важное и святое дело, как то, что делается в России и для России. Когда я кончила читать, О[гарев] меня спросил :

— Что ты думаешь, как отнесется к этому Natalie ?

— Ты взгляд ее знаешь, — отве[ти]ла я ему, — и знаешь, что она совсем не сочувствует всей вашей деятельности и не верит, чтоб из этого вышла какая бы то ни была польза. Это письмо никакого влияния на нее не будет иметь.

— Так ты лучше отдай мне его. А у нас с Б[акуниным] такая пошла переписка о тебе, вот, посмотри его последнее письмо, просто статья целая, и только о тебе.

— Я. Что же он обо мне может писать, он меня едва знает, о чем он заботится ?

50 — А[га]. Он сл[ыш]ал, что ты была больна. Мы говорили о тебе ; я с ним согласен в том, что тебе необходима какая-нибудь деятельность. Ну, вот тут и найдется дело для тебя. Вот они там, Natalie и Саша, думают, что я тебя гублю, что тебе вредно работать, — я же убежден в противоположном : в этой пустой среде буржуазной, бесцельной, поневоле опять с ума сойдешь. Не губить — спасать хочу тебя...

Меня поразил его раздраженный (интолерантный) тон. Я стала защищать N[atalie] и Сашу и доказывать ему, что они никогда не желали бесцельной жизни для меня, что естественно, что они боятся волновать меня теперь, зная, как все врачи советовали мне покой.

На второй или третий день Огарев показал мне письмо В[олкова], в котором тот пишет, что ему непременно нужно переслать какие-то преважные бумаги, прибавляя : « надеюсь, что Тата у вас, она вам во многом поможет. Пошлите ее ко мне с бумагами, я только ей и доверяю теперь ».

— Что же, возьмешься ты за это ? — сказал Огарев после паузы, — а то я право не знаю, как делать : по почте, говорят, никак нельзя посыпать.

Озадачило меня это предложение, представила я себе испуг и недовольствие Natalie, потому что слышала как раз [она] с Сашей рассуждали и говорили : « лишь бы Б[акунин] не употреблял ее курьером, это было бы всего опаснее, будет пропадать Бог знает куда, с ее экзальтацией, она готова поехать в Россию ».

Поняла я, что это первый шаг для того, чтобы сделаться курьером ; « ехать, сама не зная к каким людям, для свидания с убийцей » ; приходило и это мне в голову : « но ведь он убил шпиона, дело хорошее ; какая у него энергия, он фанатик, в самом деле, кроме цели своей ничего не видит ». К тому же я думала, что ему скоро придется ехать в Россию. Прочла я некоторые из брошюрок, не понимала как можно было такие ужасы печатать и очень желала с ним об этом переговорить, да вообще многое себе объяснить.

1. Au sujet de cette lettre de Bakunin « aux deux Nathalies », du 21 février 1870, cf. *supra*, p. 69, n. 3.

Russie et pour la Russie<sup>1</sup>. Lorsque j'en terminai la lecture, O[garev] me demanda :

— Qu'en penses-tu ? Quelle sera l'attitude de Nathalie à cet égard ?

— Tu connais son opinion, lui répondis-je ; tu sais qu'elle ne sympathise nullement avec toute votre activité, et quelle ne croit pas que celle-ci puisse donner quoi que ce soit d'utile. Cette lettre n'aura aucune influence sur elle.

— Alors il vaut mieux que tu me la donnes. J'ai eu, avec B[akunin], toute une correspondance à ton sujet ; tiens, regarde sa dernière lettre : c'est tout un article et il n'y est question que de toi.

— Moi : Que peut-il écrire sur moi ? Il me connaît à peine et de quoi se préoccupe-t-il ?

— A[ga] : Il a entendu dire que tu étais malade. Nous avons parlé de toi, et je suis d'accord avec lui en ceci qu'il te faut une activité quelconque. Et ici il se trouvera du travail pour toi. Les autres, là-bas, Sacha et Nathalie, pensent que je te perds, qu'il est nuisible pour toi de travailler, tandis que moi je suis convaincu du contraire ; dans ce vain milieu bourgeois, [vivant] forcément sans but, tu deviendras folle à nouveau. Ce que je veux, ce n'est pas te perdre, mais te sauver...

Je fus frappée par son ton irrité (intolérant). Je me mis à défendre N[athalie] et Sacha, à lui démontrer qu'ils n'avaient jamais voulu que je mène une vie sans but ; que, naturellement, ils craignaient pour moi toute agitation, sachant que tous les médecins m'avaient consillé le repos.

Le lendemain ou le surlendemain, Ogarev me montra une lettre de V[olkov] dans laquelle il écrivait qu'on lui envoie sans faute certains papiers extrêmement importants ; et il ajoutait : « J'espère que Tata est chez vous, elle vous aidera beaucoup. Envoyez-la-moi avec les papiers, je n'ai plus confiance qu'en elle maintenant. »

— Te chargeras-tu de cela ? dit Ogarev après une pause. Quant à moi, franchement, je ne sais que faire, on dit qu'il ne faut rien expédier par la poste.

Cette proposition me rendit perplexe ; j'imaginais l'effroi et le mécontentement de Nathalie, car j'avais entendu dire au cours d'une de ses conversations avec Sacha : « Pourvu que B[akunin] ne l'emploie pas comme courrier, cela serait le plus dangereux ; elle se perdrat Dieu sait où, et, avec son exaltation, elle serait prête à aller en Russie. »

Je compris que c'était là le premier pas pour faire de moi un courrier ; [je pensai :] « aller, ne sachant pas moi-même chez quelle sorte de gens, pour une entrevue avec un assassin » ; puis cela aussi me passa par la tête : « Il a tué un espion ; et c'est fort bien ainsi ! Quelle énergie il a, c'est un fanatique ! Vraiment, il ne voit rien en dehors de son but. » En outre, je pensais qu'il devrait bientôt retourner en Russie. J'avais lu quelques-unes de leurs brochures ; je ne comprenais pas comment on pouvait imprimer pareilles horreurs et je voulais beaucoup discuter de cela avec lui, et en général tirer au clair beaucoup de choses.

Колебалась, колебалась я — да решилась поехать. Бедный Ага и обрадовался, и испугался : « Не повредит ли это тебе ? ты себя чувствовала нехорошо после приезда. Уверена ли ты, что это тебе ничего не сделает ? » Я его успокоила и стала придумывать, как бы это устроить, чтоб N[atalie] как можно меньше беспокоилась и Сашу бы не испугала, и чтоб Тхоржевский не вздумал проверять.

Как мне ни было противно сказать неправду Natalie, я на это решилась, сказала ей, что еду в Берн, чтобы она не беспокоилась, потому что я остановлюсь у Маши.

Я видела, как ей была неприятна эта новость, но она только сказала :

— Ты не ребенок, я не имею права тебе мешать, но знай, что ты Сашу очень огорчишь, он разъездов больше всего боялся для тебя. Хоть бы Тхоржевского с собой взяла.

53 — Не могу.

— Ну, так делай как знаешь. Знай, что и я буду ужасно беспокоиться. Когда ты вернешься ?

— Послезавтра, да я тебе напишу.

Ужас Тхоржевского был еще больше, он непременно хотел меня провожать хоть до станции. Я ему не сказала с каким поездом еду, да так и поехала одна, с маленьким мешком и пуком бумаг\*...

Natalie стояла у окна и с беспокойством смотрела, как я сажусь в карету.

— Смотри же, — кликнула она мне вслед, — и береги себя !

А мне было так странно и забавно : конспиратором маленьким сделалась !

Доехала я преспокойно до N[euchâtel]. Тут я должна была отыскать г. Г[ильома]. Никогда я прежде не была в N[euchâtel] ; станция железной дороги за городом, дороги я не знала и никого спрашивать не хотела. Вижу спускается большая часть пассажиров по довольно широкой дороге, я пошла за ними ; некоторые с удивлением смотрели на меня, видно заметно было, что я иностранка. В лавке у старушк[и] спросила, где улица S. и без затруднения нашла г. Г[ильома]. Он сам мне отворил дверь, посмотрел на меня подозрительно, « не шпионка ли я ». Спросила я его, не может ли он мне указать, где Волков.

— Я его знаю, — отвечал он, — но где он теперь мне неизвестно. А вы его знаете лично ?

Тут то я вспомнила условную фразу и поспешила сказать :

— Как же, знаю и прихожу я от имени « Народной Равправы ».

\* На полях запись : N[atalie] себе вообразила, что в 5-ом часу ко мне приходил Й[амперини]. Оказалось потом, что в пансионе живет итальянец, что он в 5-ом часу кому-то сказал : è pronto.

J'hésitai, j'hésitai, puis je décidai d'y aller. Le pauvre Aga fut à la fois joyeux et effrayé : « Cela ne nuira-t-il pas à ta [santé] ? Tu ne te sentais pas bien après ton arrivée. Es-tu sûre que cela ne t'affectera pas ? » Je l'apaisai et tâchai de trouver comment m'y prendre pour que N[atalie] s'inquiète le moins possible et n'effraye pas Sacha, et pour que Tchorzewski n'ait pas l'idée de vérifier [où j'allais].

Bien qu'il me répugnât de dire à Nathalie une contre-vérité, je me décidai à le faire ; je lui dis que j'allais à Berne, et qu'elle ne s'inquiète pas, puisque je descendrai chez Macha.

Je vis à quel point cette nouvelle lui fut désagréable, mais elle se contenta de dire :

— Tu n'es pas une enfant, je n'ai pas le droit de t'en empêcher, mais sache que tu causeras beaucoup de peine à Sacha, car ce sont surtout les voyages qu'il craignait pour toi. Si, au moins, tu prenais Tchor[zewski] avec toi.

— Je ne peux pas.

— Bon, fais comme tu veux. Sache que moi aussi je serai terriblement inquiète. Quand reviendras-tu ?

— Après-demain, et je t'écrirai.

L'effroi de Tchorzew[ski] fut encore plus grand ; il voulait à tout prix m'accompagner, au moins jusqu'à la gare. Je ne lui dis pas par quel train je partais, ainsi je [pus] y aller seule, avec un petit sac et une liasse de papiers<sup>1</sup>...

Nathalie se tenait à la fenêtre et regardait avec inquiétude comment je prenais place dans la voiture. « Fais attention, ne te perds pas, — crie-t-elle après moi —, et prends garde ! »

Tandis qu'à moi, tout cela me semblait étrange et amusant : j'étais devenue une petite conspiratrice !

Je parvins le plus tranquillement du monde à N[euchâtel]. Là, je devais trouver M. G[uillaume]. Je n'avais jamais été auparavant à N[euchâtel]. La station du chemin de fer se trouve hors de la ville ; je ne connaissais pas le chemin et ne voulais interroger personne. Je vis que la plus grande partie des voyageurs s'engageait sur un chemin assez large : j'emboîtais le pas ; certains me dévisagèrent avec étonnement, apparemment on remarquait que j'étais une étrangère. Dans un magasin, je demandai à une vieille femme où était la rue S. et je trouvai sans difficulté M. G[uillaume]. Il m'ouvrit lui-même la porte et me regarda avec suspicion : n'étais-je pas une espionne ? Je lui demandai s'il pouvait m'indiquer où était Volkov.

— Je le connais, répondit-il, mais je ne sais pas où il se trouve à présent. Le connaissez-vous personnellement ?

A ce moment je me souvins de la phrase convenue et m'empressai de dire :

— Certainement, et je viens de la part de la « Narodnaja Rasprava ».

1. N. Herzen a noté en marge : « N[atalie] s'imagina que vers cinq heures du matin Z[amperini] était venu chez moi. Il s'avéra ensuite qu'un Italien habitait dans la pension et que vers cinq heures il avait dit à quelqu'un : 'è pronto'. »

Он улыбнулся и воскликнул :

— Да, да, так это вы. Знаю, вас давно ожидают. Мне недели две, три тому назад предсказали, что вы проедете. Вам придется еще некоторое время путешествовать по железной дороге.

— Но доеду ли я сегодня вечером ?

— Как же, конечно. Темно будет, но не беспокойтесь, все будет устроено : вас будут ждать на станции ; только, пожалуйста, держите белый платок в правой руке, вот так, чтобы знали, что вы именно та личность, которую надо проводить. А теперь, позвольте мне вас проводить до станции и понести ваш мешочек. Неужели вы совсем одна присхали и одна отыскали меня ?

Мы вышли вместе, направились к станции, но по другой, очень уединенной дороге. Он заметил, что он это делает из осторожности, так как его общество может компрометировать, и у него много врагов в N[euchâtel].

— Конечно, я приехала одна, что же тут удивительного, и одна отыскала вас, несмотря на то, что никогда здесь не была. Чему вы удивляетесь ?

— Правда, что никогда бы я не догадался, что вы конспиратор.

— Я засмеялась. — Если бы мне было велено отыскать вас в толпе, мне в голову не пришло бы, что вас ожидают. Вы русская ?

— Русская. Что же, вы находите, что я слишком молода ?

— Во-первых, молоды. Потом у нас уже образовалось понятие известное о « Нигилистках », которое совсем не соответствует вашему явлению, à toute votre apparition, votre extérieur, du moins. Непременно придаешь известную небрежность в одежде, стриженые волосы, очки и т.д. Да прибавьте к тому, что я знаю наружность нашего знакомого и некоторых его товарищей... Очень странно право, — прибавил он после минутного молчания.

— Так вам приходилось встречаться с Нигилистками ? Я хотя и сочувствую им во многом и сама себя считаю Нигилисткой, так как я понимаю это слово, но\* считаю эти внешние формы и оригинальности совсем излишними и смешными.

Дошли мы до станции, приходилось ждать около получаса. Он удивился, что я не обедала, и настаивал на том, чтобы я поела что-нибудь в буфете. Делал некоторые вопросы, робки[е], боясь быть нескромным, и несколько раз повторял :

— Как глупо, как досадно, что ни вам, ни мне ничего не сказали. Вижу, что у нас много общих знакомых. Знаете вы этот почерк напр[имер] ? — Я сейчас же узнала. — Странно ! Ведь я их всех знаю, весь кружок. И в деле кн. О[боленской] брал самое деятельное участие.

\* Слово : *совсем* — зачеркнуто.

1. En français dans le texte.

2. Zoja Sergeevna Obolenskaja (née Sumarokova) avait quitté son mari, le général A. V. Obolenskij, et vivait en Suisse avec Valerian Mroczkowski. En juillet 1869, aidé par les autorités suisses, le général Obolenskij éloigna de force ses filles de leur mère et les emmena en Russie. Au cours des

Il sourit et s'écria :

— Oui, oui, c'est donc vous. Je sais, on vous attend depuis longtemps. On m'a averti, il y a deux ou trois semaines, que vous viendriez. Il vous faudra voyager encore quelque temps en chemin de fer.

— Mais arriverai-je ce soir ?

— Certainement. Il fera nuit, mais ne vous inquiétez pas, tout sera arrangé, on vous attendra à la gare ; tenez, s'il-vous-plaît, un mouchoir blanc dans la main droite, comme cela, afin qu'on sache que c'est bien vous la personne qu'il faut accompagner. A présent, permettez-moi de vous accompagner à la gare et de porter votre sac. Est-ce possible que vous soyez venue seule et m'ayez trouvé toute seule ?

Nous sortîmes ensemble et nous nous dirigeâmes vers la gare, mais en prenant un chemin différent, très solitaire. Il fit remarquer qu'il faisait cela par précaution, parce que sa compagnie pouvait être compromettante et qu'il avait beaucoup d'ennemis à N[euchâtel].

— Je suis venue seule, évidemment, qu'y a-t-il là de surprenant, et je vous ai trouvé toute seule, bien que je ne sois jamais venue ici [auparavant]. De quoi vous étonnez-vous ?

— En vérité, je n'aurais jamais deviné que vous étiez une conspiratrice. — Je me mis à rire. — S'il m'avait été ordonné de vous trouver dans une foule, jamais je n'aurais eu l'idée que c'était vous que l'on attendait. Vous êtes russe ?

— Russe. Trouvez-vous que je suis trop jeune ?

— D'abord jeune ; ensuite, il s'est formé chez nous une certaine idée des [femmes] « nihilistes », qui ne correspond nullement à votre apparence, à toute votre apparition, votre extérieur, du moins<sup>1</sup>. On s'attend inévitablement à un certain laisser-aller dans la toilette, à des cheveux coupés courts, à des lunettes, etc. Ajoutez à cela que je connais la tenue de notre ami et de quelques-uns de ses camarades... Très étrange en vérité, ajouta-t-il après un silence.

— Avez-vous donc eu l'occasion de rencontrer des femmes nihilistes ? Bien que j'aie de la sympathie pour beaucoup de choses en elles et me considère moi-même comme une nihiliste — selon ma manière de comprendre ce mot —, je tiens néanmoins ces formes extérieures et ces originalités pour absolument superflues et ridicules.

Nous arrivâmes à la gare, où il fallait attendre environ une demi-heure. Il était étonné que je n'eusse pas déjeuné et insistait pour que je mange quelque chose au buffet. Il posa quelques questions, timidement, craignant d'être indiscret, et répéta plusieurs fois :

— Comme c'est bête et contrariant qu'on n'ait rien dit, ni à vous ni à moi. Je vois que nous avons beaucoup de connaissances communes. Connaissez-vous cette écriture, par exemple ? — Je la reconnus tout de suite. — Étrange. Car, en fait, je les connais tous, tout le groupe. Et j'ai pris une part très active dans l'affaire de la princesse O[bolenskaja]<sup>2</sup>.

---

recherches, il fit opérer plusieurs perquisitions, une notamment dans l'imprimerie de Trusov à Genève.

— Что делать ! Но если вам не было сказано говорить со мной — вы не говорите, и предупреждаю вас, что о *ваших* именно делах я очень мало знаю, или лучше сказать — ничего.

Спросил он меня еще не нужно ли денег — я конечно отказалась. Поезд подъехал, он усадил меня и сам побежал телеграфировать.

Было уже совсем темно, когда я доехала до маленькой станции Л[окль]. Взяла я белый платок в правую руку, как было сказано, и самой было смешно. Едва я отдала билет и сделала два, три шага по грязнейшей дороге и по снегу, как подошла ко мне длиннейшая фигура и что-то пробормотала. Я ничего не поняла, но подумала, что никто бы не подошел так, кроме того, кому велено, и пошла за ним. Через несколько минут присоединился второй мужчина к нам. Чтобы начать как-нибудь разговор, они стали извиняться, что дорога так нехороша, что снега столько и т.д. Скоро дошли до маленького дома и по крутой деревянной лестнице поднялись до чердака. Впустили меня в маленькую опрятную комнатку ; немного горбатая маленькая женщина\* засуетилась около меня снимать плащ, спрашивать, не нужно ли что и т.д. « Мерси, мне ничего не нужно. Где молодой человек ? » Повели меня в другую комнату, маленькую, низенькую, освещенную одной сальной свечкой. Волков сидел за большим бюро, окруженный кипой[й] писем и разных бумаг. Лаконический привет его был :

— Здравствуйте ! Принесли ? Давайте !

— Вот вам, — и я отдала бумаги.

Он сейчас же начал читать и только минут через шесть, семь, поднял голову, посмотрел на меня и сказал :

— Устали, чай ? Давайте шапку. Проголодались, верно ?

— Чаю я охотно выпью.

Я сама начинала почти так же лаконически отвечать, как он, хотя без резкостей. Горбатенькая женщина накрыла [на] стол, принесла кофе, меду, варенья, громадный хлеб и т.д., и изучала меня с ног до головы (потом засуетилась около кроват[и], стала менять белье ; я все-таки беспокоилась при мысли, что придется с ней спать). Сидела я, ела и думала : « Как это я решилась на такую штуку ! »

Начали мы толковать, рассуждать и спорить. О всех печатных листках он относился так, что это сказано только для того, чтобы напугать. В первом часу он увидел, что я очень устала и сказал :

— Что же не говорите, что спать хочется. Я б ушел. Что, вы нездоровы что-ли ? Вот пишет О[гарев], чтоб за вами смотреть, ничем не раздражать, ничем не волновать. Уж больно вас любит-то.

— Да, мне что-то нездоровилось последние дни в Женеве.

\* Слова : *стала хлопотать* — зачеркнуты.

1. Il s'agit probablement des pamphlets et proclamations publiés en 1869 par Nečaev et Bakunin ; à ce sujet, cf. CMRS, VII, 4, 1966, pp. 606-609.

— Que faire ! Mais si on ne vous a pas dit de me parler, ne parlez pas ; et je vous préviens que de vos affaires, précisément, je sais très peu de choses, autant dire rien.

Il me demanda encore si je n'avais pas besoin d'argent, mais, évidemment, je refusai. Le train arriva, [Guillaume] me fit prendre place et courut télégraphier.

Il faisait déjà nuit lorsque j'arrivai à la petite station du L[ocle]. Je pris le mouchoir blanc dans ma main droite, comme on me l'avait dit, et cela me parut drôle. A peine avais-je remis mon billet et fait quelques pas sur un chemin boueux et sur la neige, qu'une silhouette effilée s'approcha de moi et marmotta quelque chose. Je ne compris rien, mais pensai que personne ne s'approcherait ainsi sauf quelqu'un à qui cela aurait été ordonné, et je le suivis. Au bout de quelques minutes un autre homme se joignit à nous. Pour entamer la conversation d'une manière quelconque, ils se mirent à s'excuser de ce que le chemin fût si mauvais, la neige abondante, etc. Nous arrivâmes rapidement à une petite maison et montâmes à la mansarde par un escalier de bois très raide. On me fit entrer dans une chambre, petite et propre ; une petite femme, un peu bossue, s'affaira autour de moi, prit mon manteau, demanda si j'avais besoin de quelque chose, etc. « Merci, je n'ai besoin de rien. Où est le jeune homme ? » On me conduisit dans une autre chambre, petite, basse, éclairée par une seule bougie de suif. Volkov était assis derrière un grand bureau, entouré d'une pile de lettres et papiers divers. Son salut laconique fut :

— Bonjour ! Avez-vous apporté... ? Donnez !

— Voici. Et je lui remis les papiers.

Il se mit à les lire tout de suite, et seulement au bout de six ou sept minutes leva la tête, me regarda et dit :

— Vous êtes fatiguée probablement ? Otez votre chapeau. Vous avez faim sûrement ?

— Je prendrai volontiers du thé.

Je commençais moi-même à répondre presque aussi laconiquement que lui, quoique sans rudesse. Tout en m'examinant de la tête aux pieds, la femme bossue mit le couvert, apporta du café, du miel, des confitures, un pain énorme, etc. (ensuite elle s'affaira autour du lit et changea le linge ; j'étais inquiète, néanmoins, à l'idée d'avoir à dormir avec elle). J'étais assise, je mangeais, et pensais : « Comment me suis-je décidée à une pareille affaire ! »

Nous commençâmes à parler, à discuter et à disputer. Son opinion au sujet de tous les pamphlets imprimés<sup>1</sup> était que ce qu'on y disait ne visait qu'à effrayer. Vers une heure, il vit que j'étais très fatiguée et dit :

— Pourquoi ne dites-vous pas que vous voulez dormir ? Je me serais retiré. Vous n'êtes pas en bonne santé, n'est-ce pas ? O[garev] écrit de prendre soin de vous, de ne pas vous irriter et vous émouvoir. Il vous aime beaucoup.

— Oui, j'étais un peu souffrante ces derniers jours à Genève. Main-

60 Теперь ничего, только устала. Где же моя комната ? Мне сказали, что в отеле не удобно. Бросится в глаза.

— Здесь все приготовлено. Оставайтесь в этой комнате. Я пойду туда. В котором часу будете готовы завтра ? Так приблизительно ?

— Около девяти. Прощайте !

— Покойная ночь !

Заперлась я громадным ключем и легла, думая о N[atalie], Саше, всех своих : как бы удивились, если бы знали, где я в самом деле.

Пробнулась я очень рано. Два окошечка выглядывали на какие-то садики, на церковь, на два, три домика и на тропинку, терявшуюся в снегу, за сим холмы за холмами, покрытые снегом. Видно, совсем деревня. Ровно в девять явился Волков, начал с того, что уговорил меня не только не ехать с первым поездом, но немедленно написать О[гареву], что не могу вернуться до вечера следующего дня.

61 — Сами знаете, что обо всем не переговоришь так скоро. А переговорить надо о многом. В письме он ничего мне не объясняет. Потом вы сами желали кой о чем еще расспросить меня. Ну, пишите скорей, чтоб не беспокоился.

Я написала ему и Natalie. Потом опять начали спорить и толковать до самого вечера. Объявил он мне, что хочет « Комитет », чтоб издавался журнал, чтоб журнал этот назывался « Колоколом ». Я сказала, что это чрезвычайно неприятно, и не только мне, но и всем моим ; прибавила :

— Верно вы сами это выдумали, а не Комитет ваш, значит можете переделать. Ваш журнал не будет иметь ничего общего с прошлым « Колоколом », я это предвижу. К чему брать то же имя ? Только потому, что вы надеетесь, что будут больше читать

62 и распространять по воспоминанию старого. Это своего рода эксплуатация имени Папаши и его журнала. Повторяю, что это нам чрезвычайно неприятно. Мало ли есть имен более\*, пусть он назовется « Топор », « Мечь », « Красный петух », что угодно — только не « Колоколом ». Вы очень хорошо знаете, что Папаша совсем не сочувствовал всей этой деятельности и...

— Позвольте, — прервал он меня. — Во-первых, не горячитесь, не волнуйтесь ! Мне приказано не раздражать вас, вот я и боюсь с вами спорить. Ну, захвораете — беда будет. Что Огарев сделает со мной ?

И стал он мне доказывать, что я говорю только с точки зрения дочери, а о деле и о том, что делу нужно или полезно не думаю ; для дела полезно, чтобы журнал как можно скорее распространялся.

\* Пропуск в тексте.

1. Natalie Herzen savait pertinemment l'opinion de son père, pour qui les plans d'activité d'Ogarev, de Bakunin et de Nečaev semblaient être un « delirium tremens », et la tendance qu'ils voulaient imprimer au *Kolokol* tout simplement inacceptable. Voir, à ce sujet, les lettres d'A. Herzen à N. Ogarev du 30 juin,

tenant ça va, mais je suis fatiguée. Où est ma chambre ? On m'a dit qu'il ne faudrait pas aller à l'hôtel : ça attire l'attention.

— Tout a été préparé ici. Restez dans cette chambre. J'irai là-bas. A quelle heure serez-vous prête demain ? Comme ça, approximativement ?

— Vers neuf heures. Au revoir.

— Bonne nuit.

Je m'enfermai avec une énorme clef et me couchai pensant combien N[athalie], Sacha et tous les miens seraient étonnés s'ils savaient où je me trouvais en réalité.

Je m'éveillai très tôt. Deux petites fenêtres donnaient sur des jardins, une église, deux ou trois maisons et un sentier qui se perdait dans la neige, et au-delà — des monts et des monts couverts de neige. On voyait clairement que c'était vraiment un village. A neuf heures précises, Volkov apparut et, pour commencer, me persuada non seulement de ne pas partir avec le premier train, mais d'écrire immédiatement à O[garev] que je ne pouvais revenir avant le lendemain soir.

— Vous savez vous-même qu'on ne peut discuter de tout en si peu de temps. Et nous avons à parler de beaucoup de choses. Dans sa lettre, [Ogarev] ne m'explique rien. En outre, vous vouliez vous-même m'interroger sur divers sujets. Allons, écrivez vite pour qu'il ne s'inquiète pas.

J'écrivis à [Ogarev] et à Nathalie. Puis, nous commençâmes à nouveau à discuter et à parler, et ainsi jusqu'au soir. Il m'annonça que le « Comité » voulait qu'une revue fût publiée et que cette revue s'appelât *Kolokol*. Je dis que cela était extrêmement désagréable, non seulement à moi, mais à tous les miens, et j'ajoutai :

— Sûrement c'est vous-même qui avez inventé ça, et pas votre Comité, vous pouvez donc y renoncer. Votre revue n'aura rien de commun avec l'ancien *Kolokol*, je le prévois, alors pourquoi adopter le même titre ? Uniquement parce que vous espérez que la revue sera lue et diffusée davantage grâce au souvenir qu'on a de l'ancienne. C'est une sorte d'exploitation du nom de Papacha et de sa revue. Je vous répète que cela nous est extrêmement désagréable. Il y a beaucoup d'autres noms plus [appropriés] : qu'elle s'appelle « La Hache », « L'Épée », « Le Coq rouge », ce que vous voudrez, mais seulement pas *Kolokol*. Vous savez très bien que Papacha n'approuvait absolument pas toute cette activité et<sup>1</sup>...

— Permettez, m'interrompit-il. Tout d'abord, ne vous emportez pas, ne vous agitez pas — il m'a été ordonné de ne pas vous irriter, c'est pourquoi je crains de discuter avec vous : vous tomberiez malade et ce serait un malheur ; qu'est-ce qu'Ogarev ferait de moi !

Puis il voulut me prouver que je parlais seulement en tant que *fille* et que je ne pensais pas à la « cause », ni à ce qui était utile et nécessaire à la « cause » ; il était utile, pour la *cause*, que la revue atteigne rapide-

<sup>1</sup> juillet, 10-11 août 1869 et du 7 janvier 1870, *Sobranie...*, op. cit., XXX/1, pp. 143-144, 144-145, 165-166, 297.

Очевидно, что имя « Колокола » этому поможет — значит и надо назвать его так. Надобно все решать с этой точки зрения.

63 — В этом я никогда с вами не соглашусь, — сказала я. — Вы видите, что уже в этом случае мой взгляд, как *дочь*, не совпадает с вашим ; ясно, что такого рода случаи будут встречаться на каждом шагу, а я знаю, что я никогда не буду в состоянии выработать в себе такой односторонний взгляд и все судить и решать с одной точки зрения пользы « вашего дела ».

— В[олков]. Не говорите *вашего дела*, а *нашего*.

— Я. Не могу. Я не могу и не хочу считать себя *вашей*. Вы ведь видите, что мы совсем не согласны.

— В[олков]. Это только кажется. Подумайте хорошенко, освободитесь от разных предрассудков и сентиментальных привычек и увидите, что правда с моей стороны и что вы, как умная женщина, не можете иначе думать.

64 Всего не передашь — записывать длинно. Спорили о деспотических условиях их общества, об их невозможной интолерантности ; потом я заметила, что у них, по его словам, все основано на взаимном доверии, что у меня доверие к людям образуется чрезвычайно медленно, что я очень подозрительна, осторожна...

— В[олков]. Я вам уже писал, что копеечного доверия нам не надо.

— Я. Да об этом я хотела еще расспросить вас, я не поняла эту фразу в вашем письме « копеечное доверие только деморализирует и доводит до бед... » Как так ? Как же сразу иметь полное безграничное доверие ? Это невозможно !

— В[олков]. Конечно, полудоверие — безнравственная штука. Надобно быть или настоящим другом и товарищем, чтобы решительно ничего друг от друга не скрывать, что [бы] все было прозрачно, каждая мысль, каждое движение души, или быть открытым врагом, которого всеми силами стараешься обманывать и унищожать. А эти половинчатые отношения, что такое ? То относишься откровенно к личности, как к товарищу, то с недоверием и обманываешь его, как врага. Поэтому помните, что первое условие — это чтобы решительно ничего не скрывать. Комитет должен непременно знать все ваши мысли, вкусы, желания, чтоб не давать вам работу или поручения, которые вы бы не охотно исполняли.

— Я. Помилуйте, стану я все это рассказывать незнакомым людям, ведь я никого из них не знаю. Такое доверие можно иметь только к известной личности и то, после долгого знакомства. Повторяю вам, что для меня напр[имер], нужно было бы месяцы и годы, чтобы выработать в себе такое безграничное доверие — а то это выйдет просто слепая вера ни на чем не основанная. Вы в сущности этого-то и хотите. Это своего рода Религия.

1. Cette lettre de S. Nečaev à N. Herzen ne figure pas au nombre de celles qui sont conservées à la Bibliothèque Nationale, et il faut sans doute la considérer comme perdue.

ment une [grande] diffusion, il était évident que le nom de *Kolokol* y contribuerait, donc il fallait l'appeler ainsi. *Tout* devait être décidé de ce point de vue.

— Jamais je ne serai d'accord avec vous là-dessus, dis-je. Vous voyez que déjà, dans ce cas, mon opinion en tant que *fille* ne coïncide pas avec la vôtre ; il est clair que des cas de ce genre surviendront à chaque pas, et je sais que jamais je ne serai capable d'adopter une manière de voir aussi exclusive et de juger et décider de tout du seul point de vue de ce qui est utile à « votre cause ».

— *Volkov* : Ne dites pas « *votre cause* », mais « *notre [cause]* ».

— *Moi* : Je ne puis pas. Je ne peux ni ne veux me considérer des *vôtres*. Ne voyez-vous pas que nous ne sommes pas du tout d'accord ?

— *Volkov* : Il n'en est ainsi qu'apparemment. Réfléchissez bien, libérez-vous des divers préjugés et habitudes sentimentales, et vous verrez que j'ai raison et que vous, qui êtes une femme intelligente, ne pouvez penser autrement.

On ne peut tout relater, et c'est long de [tout] noter. Nous discutâmes des règles despotiques de leur Société, de leur extrême intolérance ; puis je fis remarquer que chez eux, d'après ses dires, tout était basé sur la confiance mutuelle, tandis qu'en moi la confiance dans les gens ne se formait que très lentement, et que j'étais très méfiaute, très réservée...

— *Volkov* : Je vous ai déjà écrit que nous n'avons pas besoin d'une confiance au rabais<sup>1</sup>.

— *Moi* : Au fait, je voulais vous interroger aussi à ce sujet, je n'ai pas compris cette phrase dans votre lettre : « ... la confiance au rabais ne fait que démoraliser et conduit au désastre... » Comment cela ? Comment avoir d'un seul coup une confiance illimitée ? C'est impossible.

— *Volkov* : La demi-confiance est évidemment une chose immorale. Il faut être ou bien un vrai ami et camarade, afin de ne rien se cacher mutuellement, afin que tout soit transparent, toute pensée, tout mouvement de l'âme, ou bien un ennemi déclaré, qu'on s'applique de toutes ses forces à tromper et à détruire. Or, ces rapports bâtards à quoi ressemblent-ils ? Parfois on est sincère envers une personne en la considérant comme un ami, parfois [on se conduit] envers elle avec défiance et on la trompe en la considérant comme un ennemi. C'est pourquoi, souvenez-vous : la première condition est de ne dissimuler absolument rien. Le Comité doit savoir, sans faute, toutes vos pensées, vos goûts et vos désirs, afin de ne pas vous charger de travaux ou de tâches que vous ne rempliriez pas volontiers.

— *Moi* : Dieu me garde de tout raconter à des inconnus, car en fait je ne connais aucun d'eux. On ne peut avoir une telle confiance qu'en une seule personne, et pour cela il faut la connaître depuis longtemps. Je vous répète que moi, par exemple, j'aurais besoin de mois et d'années pour parvenir à cette confiance illimitée, sinon ce serait simplement une foi aveugle, dépourvue de tout fondement. En fait, c'est ce que vous voulez précisément. C'est une sorte de religion.

66 1) Показывал бумагу, как будто бы приказ Комитета... Что « Колокол » должен (или просто их будущий орган должен) пре-возносить\*. Он видел по бесконечным спорам, как я вссму этому не сочувствую. В чем будет состоять мое дело, [он] все-таки не говорил. « Помогать Ог[ареву], смотреть за аккуратностью кор-респонденций и т.д. »

2) Вторую бумагу прятал, говоря: « Чтоб вторую видеть, надобно сперва согласиться с первой. » Я отвечала: « Значит, никогда мне не покажете — я с первой никогда не соглашусь. »

Однако он мне ее показал — несколько подписей — позже подписанную Б[акуниным]. Для чего он мне эту отвратительную штуку показывал, Бог знает. (Тайная редакция, фальшивая монета, фальшивые паспорта и т.д.)

3) Поручил — разобрать стол Ог[арева], привести все его бумаги в порядок.

67 Вернулась я в Женеву поздно вечером, отправилась прямо к Ог[ареву], чтобы отдать письма и поручения. Встретила неожи-данно там Чернецкого, который, думая что я вернулась из Берна, стал расспрашивать о Рейхел[ях]. Мне было чрезвычайно неловко и неприятно. Я прошла в другую комнату. Ог[арев] взошел за мной, я передала ему кой-какие поручения, он вдруг позвал Черн[ецкого] и тут дал или объяснил, что касалось его работы, и так неловко, что Черн[ецкому] не трудно было догадаться, что я была не у Рейхеле[й]. Вскоре после этого он и написал Саше, что я сделалась « Карбонаркой ».

Не мало я удивилась, когда несколько дней спустя, опять уви-дела Волкова ; прихожу к Ог[ареву], он там сидит. Сказал, что вышла какая-то путаница, что ему было необходимо ехать сюда. Я объявила, что все-таки не понима[ю], какое может тут найтись дело для меня. « А вот увидите — потолкуем, поговорим. » Под предлогом, что днем некогда и неловко говорить, он стал меня провожать по вечерам. Мало-помалу выяснилось, что мне сначала нужно будет заняться корреспонденцией с книгопродавцами, вести счетные книги, делать посылки и т.д., словом, устроить *бюро* и держать все в порядке :

— Но все это не настоящее дело, — прибавлял он, — все это неважно. Это может и другой делать. Главное то, что вы должны соединить всю эмиграцию, сплотить их всех и повести в известное направление.

— Я. Помилуйте, где мне ? Я себе и представить не могу, как тут взяться за это дело.

— В[олков]. А вот я вам объясню : когда рассуждениями и разговорами нельзя больше действовать на людей, надобно при-

\* На полях запись карандашом рукой Т. Герцен : *Магат, Бабеф и т.д.*

1. En face de cette phrase, N. Herzen a noté : « Magat, Babeuf, etc. », pour illustrer ce que le futur organe de Nečaev « devait exalter ». Cette remarque

1) Il me montra un papier, prétendant que c'était là un ordre du Comité... Ce que le *Kolokol* (ou simplement leur futur organe) devait exalter<sup>1</sup>. Ces discussions interminables lui montrèrent à quel point je n'approuvais pas tout cela. Cependant, il n'expliquait toujours pas en quoi consisterait mon travail : « aider Og[arev], assurer la ponctualité de la correspondance, etc. ».

2) Il cacha un autre papier, disant : « Afin de voir le second, il faut d'abord accepter [l'ordre] du premier. » Je répondis : « Donc vous ne me le montrerez jamais, car jamais je ne souscrirai au premier. » Il me le montra néanmoins ; à la suite de quelques signatures se trouvait celle de B[akunin]. Dieu sait pourquoi il me montra cette chose dégoûtante (rédaction secrète, fausse monnaie, faux passeports, etc.).

3) Il me chargea de ranger le bureau d'Og[arev] et de mettre de l'ordre dans tous ses papiers.

Je revins à Genève tard dans la soirée et me dirigeai directement chez Og[arev] pour remettre les lettres et les messages. Inopinément, je rencontrais là-bas Czerniecki, qui, pensant que je venais de Berne, se mit à m'interroger sur les Reichel. Cela me fut extrêmement gênant et désagréable. Je passai dans une autre pièce. Og[arev] me suivit et je lui remis quelques affaires, soudain il appela Czern[iecki] et lui donna ou lui expliqua<sup>2</sup> ce qui concernait son travail, mais il le fit de manière tellement malhabile qu'il ne fut pas difficile à Czer[niecki] de deviner que je n'étais pas allée chez les Reichel. Peu après cela, il écrivit d'ailleurs à Sacha que j'étais devenue une « Carbonarka ».

Je fus fort surprise lorsque, quelques jours plus tard, je vis Volkov à nouveau. Je vais chez Og[arev] et le trouve assis là-bas. Il dit qu'il y avait eu confusion et qu'il devait venir ici. Je déclarai que, néanmoins, je ne comprenais pas quel travail il pouvait y avoir là pour moi. « Vous verrez, on s'entretiendra, on parlera. » Sous prétexte que pendant la journée il n'avait pas le temps et qu'il était gênant de converser, il commença à me raccompagner le soir. Peu à peu il devint clair qu'au début je devrais m'occuper de la correspondance avec les libraires, tenir les livres de compte, faire des envois, etc., en un mot organiser un *bureau* et tenir tout en ordre.

— Mais tout cela n'est pas le vrai travail, ajoutait-il, tout cela n'est pas important et peut être fait aussi bien par quelqu'un d'autre. L'essentiel, c'est que vous devez réunir toute l'émigration, les lier tous et les<sup>3</sup> conduire dans une certaine direction.

— *Moi* : De grâce, suis-je capable de faire cela — je ne peux même pas imaginer comment entreprendre ce travail.

— *Volkov* : Voilà, je vais vous expliquer : lorsqu'il n'est plus possible d'influencer les gens à l'aide d'arguments et de conversations, il faut

---

est curieuse car, comme on sait (cf. *supra*, p. 69) et comme Natalie en témoigne plus loin dans son « Journal » (ff. 83-84), la « ligne » du *Kolokol* arrêtée par Nečaev n'était ni radicale ni ouvertement révolutionnaire.

2. *Sic.*

3. *Sic.*

бегнуть к другим средствам. Ну, напр[имер], всех перессорить в 69 каком-нибудь кружке, — здесь напр[имер], всех эмигрантов, — потом по одиночку на них действовать, толковать с ними.

Тут он пустился в подробности, развивал весь план действий, « чтобы забрать все в руки », и так возмутил меня, что я воскликнула :

— Да вам просто нужна хитрая интриганка ; мне все это противно ! Покорно благодарю вас, если вы мне такое дело предлагаете !

Он иронически улыбнулся и сказал :

— Пожалуйста, не волнуйтесь, вам не велено волноваться — и за что, подумашь — что такое интриганка ? пустое слово !

— Я. А по-моему, не пустое слово, и если вы это называете делом, так будьте уверены, что я вам помогать не буду — вот что !

Мало-помалу, я стала тоже замечать, что мои лаконические ответы на все его вопросы о разных особых его не удовлетворяют.

70 Я ему прямо сказала, что совсем не намерена ему передавать все, что знаю и слышу.

— Как так, — заметил он с неудовольствием, — что же это будет за доверие ? Говорил я вам, что копеечного доверия нам не нужно.

— Я. А я вам говорила, что доверие так скоро не приобретается, и нельзя себя принудить вот вдруг : имей доверие к такой-то личности.

— В[олков]. Нет, вы должны иметь полное, безграничное доверие — без этого ничего делать нельзя. Вы должны так устроить, чтобы все имели такое же доверие к вам, все бы вам рассказывали, чтоб вы все знали...

— Я. Для того чтобы вам передавать ?

— В[олков]. А потом мне будете рассказывать, что узнали, слышали.

— Я. Понимаю. Вы, другими словами, мне предлагаете быть шпионом, — сказала я, и кровь бросилась в голову.

Он опять иронически улыбнулся и сказал :

— К чему употреблять такие громкие слова ? Вы этим ничего не докажете.

71 Конец каждого разговора было то, что я\* убеждалась все больше и больше, что пути их мне так противны, что я ничего с ними общего иметь не могу. Он мне все старался доказывать необходимость этих [путей]. Вскоре приехал Б[акунин], и так хорошо ему в этом помогал, что чуть-чуть мне в самом деле ум совсем не свихнули. — « Как ! — говорил он мне, — наши враги в 10 тысяч раз нас сильнее и никаки[ми] средства[ми] не пренебрегают, а мы вздумаем бороться с ними, не употребляя те же средства ? ! Ведь это безумие ! И пробовать нечего тогда, это даром людей губить ! Какая цель ? Переменить этот гнусный существующий порядок ; ну, первый шаг для этого — [н]извер-

\* Слово : *объявляла* — зачеркнуто.

recourir à d'autres moyens. Ainsi, par exemple : brouiller tout le monde au sein d'un même cercle — ici, par exemple, tous les émigrants — puis agir individuellement sur chacun d'eux, parler avec eux.

Là, il entra dans le détail, développa tout le plan d'action « pour tenir tout en main », et m'indigna à tel point que je m'écriai :

— Mais vous avez simplement besoin d'une *intrigante* rusée ; tout cela me répugne. Si c'est *cela* le travail que vous me proposez, je vous remercie bien !

Il sourit ironiquement et dit :

— S'il-vous-plaît, ne vous agitez pas, il vous a été ordonné de ne pas vous agiter. Et encore pour quoi ! Qu'est-ce que c'est une *intrigante* — mot vide de sens !

— *Moi* : Et d'après moi, ce n'est pas un mot vide de sens, et si vous appelez cela un travail, soyez certain que je ne vous aiderai pas. Voilà !

Peu à peu je commençais aussi à remarquer que mes réponses laconiques à toutes ses questions sur certaines personnes, ne le satisfaisaient pas. Je lui dis sans détour que je n'avais nullement l'intention de lui communiquer tout ce que je savais et entendais.

— Comment cela, remarqua-t-il avec mécontentement, quelle sorte de confiance est-ce là ? Je vous ai déjà dit que nous n'avons pas besoin de confiance au rabais.

— *Moi* : Et moi je vous ai dit que la confiance ne naît pas si vite et qu'on ne peut se contraindre d'un seul coup [et se dire] : aie confiance en telle personne.

— *Volkov* : Non, vous devez avoir une confiance entière et illimitée, sans cela on ne peut rien faire. Vous devez faire en sorte que tous aient en vous une confiance semblable, qu'ils vous racontent tout, et que vous sachiez tout...

— *Moi* : Afin que je vous en informe ?

— *Volkov* : Ensuite vous me raconterez ce que vous aurez appris et entendu.

— *Moi* : Je comprends. Autrement dit, vous me proposez de faire l'espion, dis-je, et le sang me monta à la tête.

De nouveau il sourit ironiquement et dit :

— Pourquoi employer des mots ronflants comme ça ? Vous ne prouverez rien par là.

A la suite de chaque conversation je me persuadais de plus en plus que leurs méthodes me répugnaient tellement que je ne pouvais avoir rien de commun avec eux. [Volkov] cherchait toujours à me démontrer leur nécessité. Peu de temps après arriva B[akunin] qui l'aida si bien en cela qu'ils parvinrent presque à me rendre folle. — « Comment, me disait-il, nos ennemis sont dix mille fois plus forts que nous et ne reculent devant aucun moyen, tandis que nous, nous devrions lutter contre eux sans employer ces mêmes moyens ! Mais c'est de la folie, et dans ce cas il ne faut rien tenter, car ce serait conduire [nos] hommes à une perte inutile ! Quel est le but ? Changer l'odieux régime existant, et le premier pas vers cela est de renverser le Gouvernement russe,

жение\* русского правительства, а для этого надобно всеми средствами пользоваться или плюнуть на все и сидеть сложа руки. »

72 Разнесся слух, что мы хлопочем о Костромском имении, что хотим вернуться в Россию, и пустились все трое бранить нас на чем свет стоит. Ог[арев], под их влиянием, начал бранить Сашу и Фогта, говорил, что они меня уговаривают ехать в Россию и дслать подлости. Я, конечно, удивилась, стала их защищать и говорить, что мы, конечно, справлялись, можем ли мы вернуться *просто*, само собой разумеется — без подлостей; что мы и не думали писать или подписывать прошение. « Знаем, — начал Б[акунин], — одно то, что кто-нибудь из вас туда поедет, будет доказательство, что вы, т.е. семейство Герцена, помирились [с] правительством. Вас примут с распростертыми объятиями — еще бы ! Попадете вы в аристократические кружки. Vous verrez comme on vous fêtera ! Брату вашему сейчас предложат кафедру — il se fera une magnifique carrière — mais il souillera par cela le nom de son père ! »

73 Я начала было сердиться, а потом сделалось смешно, видя как человек может увлечься пустыми фантазиями или играть какую-то роль, чтоб на мое воображение подействовать — и сказала наконец :

— К чему вы все это говорите ? Саша и не думает ехать в Россию и искать там кафедры, повторяю, что никто из нас никаких подлостей не сделает, чтоб получить это имение в России. Но если Фогт и Шаллер об этом будут хлопотать и вытребуют его, опираясь на швейцарские законы, конечно мы не откажемся. И признаться, не вижу никакой причины, чтобы делать подарки русскому правительству. Все, что вы сказали, до нас ничуть не касается.

Тем не менее Волков мне сказал шепотом :

— Сегодня вечером надобно непременно еще толковать. Но здесь неудобно. Пойдем к тому старику. Поняли ?

74 — Я. Конечно понимаю. Но отчего же здесь неловко ? Стоит зайти в другую комнату, если не хотите\*\* при Огар[еве] говорить.

\* Слова : *существующего порядка*[a] — зачеркнуты.

\*\* Слово : *чтоб* — зачеркнуто.

1. La famille Herzen possérait un domaine dans la région de Kostroma et dès 1866 Alexandre Herzen (père) avait entrepris des démarches discrètes afin d'obtenir le versement des revenus de cette propriété. Sacha et Tata étaient au courant de ces démarches et avaient signé également les papiers nécessaires à cet effet. En 1869, le domaine fut confisqué par le Trésor et, très évidemment, la famille tenta, auprès des autorités russes, d'en obtenir la restitution ou la contre-valeur. A ce sujet, voir les lettres d'A. Herzen à Sacha du 2 mars 1866, 21 et 29-30 avril 1866, 12 avril 1869, 28 octobre 1869, *Sobranie...*, op. cit., XXVIII, pp. 165, 179, 181 ; XXX / 1, pp. 83, 230.

2. Nechaev, Bakunin et Ogarev.

3. En français dans le texte.

4. En français dans le texte.

5. Pourtant, Natalia savait que Sacha y avait bien pensé, suivant ainsi les conseils de son père qui, le 17 octobre 1868, lui écrivait : « Karl Vogt m'a dit

et à cet effet il faut employer tous les moyens ou bien se désintéresser de tout et se croiser les bras. »

Le bruit courut que nous nous occupions de notre domaine de Kostroma<sup>1</sup> et que nous voulions retourner en Russie, et tous les trois<sup>2</sup> se mirent à nous invectiver violemment. Sous leur influence, Og[arev] commença à blâmer Sacha et Vogt, disant qu'ils m'exhortaient à aller en Russie et à commettre des lâchetés. Évidemment, je fus surprise et me mis à les défendre et à dire que nous nous étions informés, certes, pour savoir si nous pouvions retourner *simplement* et, cela va de soi, sans lâchetés ; que nous n'avions même pas pensé écrire ou signer une requête. « On connaît ça, disait B[akunin], le fait même qu'un de vous aille là-bas sera une preuve que vous, c'est-à-dire la famille Herzen, vous êtes réconciliés avec le Gouvernement. On vous accueillera à bras ouverts, et comment ! Vous tomberez dans les milieux aristocratiques. *Vous verrez comme on vous fêtera !*<sup>3</sup> On proposera sur-le-champ une chaire à votre frère ; *il se fera une magnifique carrière, mais il souillera par cela le nom de son père !*<sup>4</sup>

Je commençai par me fâcher, puis tout cela me parut ridicule, voyant comment on pouvait se laisser entraîner par des fantasmes creux, ou bien jouer un rôle pour agir sur mon imagination ; je dis enfin :

— Pourquoi dites-vous tout cela ? Sacha ne pense même pas à aller en Russie et à demander cette chaire<sup>5</sup>, je répète qu'aucun de nous ne commettra aucune lâcheté pour obtenir ce domaine. Mais si Vogt et Scheller s'occupent de cela et en obtiennent [la contre-valeur] en s'appuyant sur les lois suisses, nous n'y renoncerons pas, évidemment. J'avoue que je ne vois aucune raison de faire des cadeaux au Gouvernement russe. Tout ce que vous dites ne nous concerne d'aucune manière.

Néanmoins, Volkov me dit en chuchotant :

— Il faut absolument que nous parlions ce soir. Mais ici cela n'est pas commode. Allons chez le vieux<sup>6</sup>. Vous comprenez ?

— Moi : Bien sûr je comprends. Mais pourquoi est-ce gênant ici ? On n'a qu'à aller dans une [autre] pièce si vous ne voulez pas parler en présence d'Ogar[ev].

que l'ambassadeur russe à Berlin (Ubri, paraît-il, ou quelque chose de ce genre) est un homme convenable. Va le voir simplement et dis qui tu es, dis que tu ne t'occupes pas de politique et que tu voudrais voir la Russie et même y obtenir une chaire ou une occupation. Si tu fais cela rapidement et si on te laisse espérer qu'il sera facile d'avoir le *visa*, viens me voir pour qu'on en discute et que je te donne conseil » (*Sobranie...*, op. cit., XXIX/2, p. 469). Sacha fit une démarche dans ce sens et eut une entrevue avec M. A. Gorčakov, conseiller à l'ambassade de Russie à Berlin (fils du ministre des Affaires étrangères). Herzen mit au courant Ogarev qui, apparemment, ne partageait pas son point de vue à ce sujet ; voir les lettres d'A. Herzen à N. Ogarev du 18-21, du 21 et du 25 octobre 1868, et à Sacha du 4 novembre 1868 (*ibid.*, pp. 472, 473, 476, 483). Le *visa* fut refusé et A. Herzen en informa sa fille dans sa lettre du 26 novembre 1868 (*ibid.*, p. 495).

6. Bakunin.

— В[олков]. Сказал, что не годится — значит нельзя. Боитесь, что ли ? Ведь не надолго — полчасика.

— Я. Чего мне бояться ? Но по-моему не нужно, — но, впрочем, пойдем. Только смотрите, не задерживайте дольше десяти, не хочу я каждый раз тревожить всех дома.

— В[олков]. Боитесь, что ли ? — сказал он иронически. — Н. А[лексеевна] побранит ?

— Я. Никого я не боюсь ! Сама не хочу поздно возвращаться без необходимости.

— В[олков]. Вечно останетесь кисейной барышней ! И от предрассудков своих никогда не отделаетесь.

Уж по дороге к Б[акунину] он, в самом деле взволнованный (или представлял[ся], что возмущен), мне говорил, как бы с бешенством :

— Разве вы не видите, что с вами делают ? Ребенок вы, что ли, что не понимаете, или деревянная, что можете так равнодушно и спокойно смотреть, как кругом делают подлости ?

75      — Я. Я вас не понимаю ! Отчего вы сердитесь, бранитесь ? Кто делает подлости ?

— В[олков]. Поймите же, что вас *продают*, — сказал он бешеным шепотом, — те, которые называются вашими друзьями близкими. Вас продают русскому правительству.

Одну минуту я подумала, что он с ума сошел и не отвечала, тем более что мы были у дверей Б[акунина]. Вошли мы [в] крошечную комнату громадного агитатора. Волков сел немножко поодаль с [т]аким диким взглядом : тирольская шляпа на бок, громадный шарф небрежно обертывал шею, во всей его фигуре было что-то бандита, выражение поражало энергией и злобой, и жестокостью. Б[акунин] начал мне объяснять, что не следует мне удивляться, что всего при Ог[ареве] говорить нельзя, сама вижу верно, что это просто опасно. Что он может проговориться, когда в нетрезвом виде. [Потом стал] повторять то, что уже говорил поутру, желая доказать мне, что N[atalie], С[аша] и компани — буржуа, тунеядцы, которые только о деньгах и думают и мечтают о том, как бы увеличить состояние, что N[atalie] остается со мной только потому, что ей это *выгодно*; поэтому она и представляет, что ко мне привязана. Тут я сильно протестовала ; заметила, что он не имеет права так говорить о ней, а потом слушала с удивлением все его выходки. Некоторые из них меня возмущали так, что я даже себе не давала труда отвечать. Повторил он, что если мы вернемся в Россию и получим опять Костромское имение, это будет позор для поколения нашего, такое унижение, подлость

— *Volkov* : J'ai dit que ça ne convenait pas, donc il ne faut pas. Vous avez peur ou quoi ? Ce ne sera pas long, une petite demi-heure.

— *Moi* : De quoi aurais-je peur, mais d'après moi ce n'est pas nécessaire ; du reste, allons-y. Mais tâchez de ne pas me retenir après dix heures ; je ne veux pas inquiéter chaque fois tout le monde à la maison.

— *Volkov* : Vous avez peur, n'est-ce pas ? dit-il ironiquement. N. A[lekseevna] vous grondera ?

— *Moi* : Je n'ai peur de personne. Moi-même, je ne veux pas rentrer tard sans nécessité.

— *Volkov* : Vous resterez toujours une mijaurée. Et vous ne vous libérerez jamais de vos préjugés.

Faisant déjà chemin vers B[akunin], Volkov, réellement ému ou bien faisant semblant d'être indigné, me dit d'un air furieux :

— Ne voyez-vous pas ce qu'on fait avec vous ? Êtes-vous une enfant pour ne pas comprendre, ou bien êtes-vous de bois pour pouvoir regarder si indifféremment et calmement commettre des lâchetés autour de vous ?

— *Moi* : Je ne vous comprends pas. Pour quoi vous fâchez-vous et qui inventiez-vous ? Qui commet des lâchetés ?

— *Volkov* : Comprenez donc qu'on vous *vend*, chuchota-t-il furieusement ; ceux qui se disent vos proches amis vous vendent au Gouvernement russe.

Pendant l'espace d'une minute je pensai qu'il était devenu fou et ne répondis pas, d'autant plus que nous étions au seuil [de la maison] de B[akunin]. Nous entrâmes dans la toute petite chambre de l'énorme agitateur. Volkov s'assit à une certaine distance avec un regard féroce ; le chapeau tyrolien sur le côté, l'énorme écharpe enroulée négligemment autour de son cou — toute son apparence avait quelque chose de celle d'un bandit, son expression frappait par l'énergie, la méchanceté et la cruauté. B[akunin] commença par m'expliquer que je ne devais pas m'étonner de ce qu'il ne fallait pas parler de tout chez Og[arev], que je voyais moi-même que cela était tout simplement dangereux ; qu'il pouvait se mettre à parler en un moment d'ébriété. [Puis Bakunin] répéta ce qu'il avait déjà dit le matin, voulant me prouver que N[athalie], S[acha] et compagnie étaient des bourgeois et des parasites qui ne pensaient qu'à l'argent et ne rêvaient que d'augmenter leur fortune, que N[athalie] restait auprès de moi seulement parce que cela lui était *avantageux*, c'est pourquoi aussi elle faisait semblant d'être attachée à moi. Ici je protestai avec force et fis remarquer qu'il n'avait pas le droit de parler ainsi d'elle ; après quoi, j'écoutai avec stupeur toutes ses sorties, dont certaines m'indignèrent à tel point que je ne prenais même pas la peine d'y répondre. Il répéta que si nous retournions en Russie et recevions de nouveau le domaine de Kostroma, cela serait un opprobre pour notre génération, une telle humiliation,

и т.д.\* Потом стал говорить о том, что мне надобно непременно решиться с какой стороны я быть хочу — потому быть и тут и там не следует и не хорошо :

— Я понимаю, что вас останавливает ; вы теперь думаете : « хитрят они со мной, я знаю, что они иезуиты, с какой же стати я буду им теперь верить — говорят они мне теперь одно, а в сущности думают и хотят другого. Может быть они в самом деле хлопочут только о моих деньгах и хотят меня эксплуатировать ». Ну, признайтесь, эта мысль у вас теперь в голове была или нет ?

— Я. Да, была не раз. Но главным образом мешает мне не это, а то, что я не вижу никакого дела для себя, и то что вообще еще сомневаюсь, идете ли вы верным путем. *Chi va piano, va sano...*

Длинная диссертация и Б[акунин] кончает :

— Поймите, что кругом вас в частной жизни ничего просто не делается, просто не говорится, вон там то настоящие иезуиты, а не мы. Вы спрашиваете, что вы можете делать. Да это со временем покажется, увидим, а пока... да с вами прямо и просто говорить ведь нельзя, а то бы без лишних фраз просто бы сказал — оставьте себе strict nécessaire на житье, остальное же давайте на общее дело\*\*. Но вам это теперь сказать нельзя, — продолжал он после паузы и видя, что я не отвечала\*\*\*. — К несчастью, вы выросли в среде, в которой уважали золото и деньги больше всего. У отда вашего была эта слабость, он и вам, детям, оставил ее в наследство. Бедные вы, дети Герцена, жалею я вас, какая же эта ваша жизнь, бесцветная, бесстрастная, ничем до сих [пор] не увлекались. Вечно были разумны, боялись сделать глупость, по этому ничего не делали. Тот, который ничего не делает, тому легко не ошибаться, но за то он и путного ничего не делает. Что это вы хотите, в самом деле, быть гувернанткой дочери Н. А[лексеевны] или нянькой детей брата вашего ? Это недостойно вас, вам надобно шире поле, и тут под руками дело готово. Что вы это серьезно думаете, что мы вас ограбить хотим ? Да сами рассудите : знаете ли, что у них в руках, в России, громадные капиталы — миллионы — очень нужны им ваши копейки ! Что это для них, капля в море\*\*\*\* ! Но

\* На полях запись : *Тут вмешался и Волков, взглянув на меня почти зверским взглядом и сказал : « Понятное дело, что если вы все-таки поедете, то нашим придется так или иначе с вами покончить ! » Я с любопытством смотрела на это странное существо, не показала ни малейшего испуга или волнения и ждала, чем это кончится. Б[акунин] с упреком посмотрел на него и сказал : « Ну, что это, сейчас грозиться — ни на что не похоже. А ведь он серьезно бесится — посмотрите. »*

\*\* Слово : *теперь* — зачеркнуто.

\*\*\* Против последней фразы на полях запись : *Хотя тут ничего не поможет ; бейтесь сколько хотите, но рано или поздно до ваших денег доберемся... Социальная революция неизбежна... и скоро... « Будьте уверены, — сказала я, — что когда этот день придет, я горевать не буду — и не буду ждать, чтоб у меня все отняли, а сама отдам. » Он иронически улыбнулся, взглянул на В[олкова] и сказал : « А вот увидим скоро, искренне ли вы это говорите или нет. »*

\*\*\*\* На полях запись : *На каждом шагу противоречия.*

1. Note marginale de N. Herzen : « A cet endroit Volkov intervint aussi, me jeta un regard presque bestial et dit : ‘ Il va de soi que si vous partez quand

une lâcheté, etc.<sup>1</sup>. Puis il se mit à exposer que je devais absolument décider de quel côté je voulais être, car il ne fallait pas — et ce n'était pas bon — être ici et là en même temps.

— Je comprends ce qui vous retient ; vous pensez à présent : « Ils rusent avec moi, je sais qu'ils sont des jésuites, pourquoi les croirais-je ? Maintenant ils me disent une chose et en réalité ils pensent et en veulent une autre. Peut-être, en fait, ne se préoccupent-ils que de mon argent et veulent-ils m'exploiter. » Allons, avouez, avez-vous ou non cette pensée en tête maintenant ?

— *Moi* : Oui, je l'ai eue plus d'une fois. Mais ce n'est pas cela qui me retient principalement, c'est le fait que je ne vois aucun travail pour moi et que de manière plus générale je doute encore si vous allez dans le bon chemin. *Chi va piano, va sano...*

Suivit une longue dissertation, puis B[akunin] termina :

— Comprenez qu'autour de vous, dans la vie privée, rien ne se fait simplement, rien n'est dit simplement, ce sont eux, là-bas, les vrais jésuites, et pas nous. Vous demandez ce que vous pouvez faire. Cela apparaîtra avec le temps, on verra, et en attendant... Mais avec vous on ne peut parler franchement et simplement, sinon sans phrases inutiles je dirais : « Gardez pour vivre le strict nécessaire<sup>2</sup> et donnez le reste pour la cause commune. » Voyant que je ne répondais rien<sup>3</sup>, il continua, après une pause : Mais il est impossible de vous tenir ce langage maintenant. Malheureusement, vous avez grandi dans un milieu où l'on respecte l'or et l'argent par-dessus tout. Votre père avait cette faiblesse et il vous l'a transmise en héritage à vous, les enfants. Pauvres enfants de Herzen, je vous plains ; quelle vie est donc la vôtre — terne, apathique, rien ne vous a passionné jusqu'à ce jour. Vous avez toujours été raisonnables ; vous craignez de faire des bêtises, c'est pourquoi vous n'avez jamais rien fait. Celui qui ne fait rien, il lui est facile de ne pas se tromper, mais en revanche il ne fait non plus rien qui vaille. Voulez-vous réellement être la gouvernante de la fille de N. A[lekseevna] ou la bonne des enfants de votre frère ? Cela est indigne de vous ; il vous faut un champ d'action plus large, et ici, à portée de la main, le travail vous attend ; pensez-vous donc sérieusement que nous voulons vous voler ? Réfléchissez vous-même : savez-vous qu'ils<sup>4</sup> ont en Russie des capitaux énormes, des millions ;

même, les nôtres devront vous liquider d'une manière ou d'une autre. » Je regardai avec curiosité cet être étrange, ne manifestai pas la moindre frayeur ni émotion, et attendis pour voir comment cela se terminerait. B[akunin] le dévisagea avec reproche et dit : « Voyons, qu'est-ce cela, on menace maintenant, à quoi cela ressemble-t-il ? En fait, il est vraiment en rage — regardez. »

2. En français dans le texte.

3. A cet endroit N. Herzen a ajouté la note marginale suivante : « ' Vous n'y pourrez rien. Démenez-vous tant que vous voudrez, tôt ou tard nous l'aurons votre argent... La révolution sociale est inévitable... et sous peu... ' Soyez certain — répondis-je — que lorsque ce jour arrivera, je ne m'affligerai pas, et je n'attendrai pas qu'on me prenne tout, mais donnerai moi-même. ' Bakunin sourit ironiquement, jeta un coup d'œil à V[olkov] et dit : ' Bon, nous verrons sous peu si vous êtes sincère ou non. ' »

4. C'est-à-dire : la Société secrète de Nečaev.

вы можете быть полезной вашим влиянием на Огарева, который в самом деле становится развалиной. Будете вы около него — он наверное будет меньше пить. Хоть вы его не оставляйте, — я, право, это говорю из какого[-то] чувства пиэтиста к бедному старику, — ужасно жаль его. (А пока он это говорил, у меня невольно приходила мысль в голову, что, в сущности, он думает о том, как бы я не уехала слишком далеко, потому что, пока я вблизи Ог[арева], верно, из меня удастся высосать сколько угодно).

Прощаясь, он сказал :

— Помните Тата, что в ваши счеты с Ог[аревым] мы вмешиваться не хотим, делайте там, как знаете, помогайте сколько хотите, мы об этом ничего знать не хотим, и от вас никогда ничего не примем.

Я не отвечала, но мне внутренне было так смешно слышать эти гордые слова — ведь он очень хорошо знал, что если я Ог[ареву] помогаю, то это потому, [что] они вводят его в траты — деньги все-таки из одного и того же источника, для чего же эта комедия ! И вспомнила я его грубый намек, сделанный мне несколько дней до этого. Он мне сказал в присутствии Ог[арева] и просто de but en blanc : « Надеюсь, что дети Герцена постыдятся оставить Огарева без средств. » Я почувствовала, как кровь бросилась в голову. Непостижимая неделик[ат]ность !

Я все не могла взять решение, да и не ясно понимала, что они именно от меня хотят.

— Вы должны непременно сделать какой-нибудь решительный шаг, — говорил мне Волков, — чтобы доказать, что вы не бесхарактерны.

Когда я спрашивала, что он подразумевает под решительным шагом, он отвечал :

— Ну, уж это сами знать должны, докажите вы, что вы в самом деле не довольны существующим порядком, а то все, что говорили, будут пустые фразы. Отделайтесь от всех предрассудков, протестуйте против теперешнего порядка, а то вы критикуете, а сами продолжаете идти тем же путем. Не нужна нам критика ваша, а если серьезного дела хотите, освободитесь от всех вас окружающих лиц, от всех этих Н. А[лексеевны], Пана Тхорж[евского] и т.д.

— Я. А так по-вашему, сделать решительный шаг — это просто жить особо или, по крайней мере, не с Н. А[лексеевной] ?

— В[олков]. Нет, не только это, хотя это конечно было бы начало. Вы этим бы доказали, что вы самостоятельны.

Я постаралась ему доказать, что это было бы хорошо, если N[atalie] меня притесняла, но так как она мне предоставляет полнейшую свободу, и не вмешивается в их дела, то это решительно не нужно.

— Вы увидите, — продолжал он, — что скоро между вами

ils ont bien besoin de vos kopeks ! Que représent-ils pour eux : une goutte d'eau dans la mer !<sup>1</sup> Par contre, vous pouvez être utile par votre influence sur Ogarev qui, en fait, devient une ruine. Si vous êtes auprès de lui, il boira moins certainement. Au moins ne l'abandonnez pas, je vous dis cela par sentiment de profond respect envers le pauvre vieillard, j'ai terriblement pitié de lui. (Tandis qu'il me disait cela, l'idée me vint involontairement à l'esprit qu'en réalité il cherchait à m'empêcher de partir trop loin, car tant que je serais près d'Og[arev], ils parviendraient à coup sûr à soutirer de moi ce qu'ils désiraient.)

Prenant congé, il dit :

— Retenez bien, Tata, que nous ne voulons pas nous mêler de vos comptes avec Og[arev], faites là-bas comme vous l'entendrez, aidez autant que vous le voulez, nous ne voulons rien en savoir et ne recevrons jamais rien de vous.

Je ne répondis pas, mais dans mon for intérieur cela m'amusait énormément d'entendre ces paroles altières, car il savait très bien que si j'aidais [financièrement] Og[arev], c'était parce qu'ils lui causaient des frais, et l'argent venait par conséquent de la même source — pourquoi donc cette comédie ! Et je me souvins de l'allusion grossière, faite quelques jours auparavant ; il me dit alors, en présence d'Og[arev] et *de but en blanc*<sup>2</sup> : « J'espère que les enfants de Herzen auront honte de laisser Ogarev sans moyens. » Je sentis le sang me monter à la tête — quelle indélicatesse inconcevable !

Je n'arrivais toujours pas à décider, et je ne comprenais pas clairement ce qu'ils voulaient exactement de moi.

— Vous devez absolument faire un pas décisif, me disait Volkov, afin de prouver que vous ne manquez pas de caractère.

Lorsque je demandais ce qu'il entendait par « un pas décisif », il répondait :

— Cela, vous devez le savoir vous-même, prouvez effectivement que vous êtes mécontente de l'ordre existant, sinon tout ce que vous avez dit ne serait que phrases creuses. Débarrassez-vous de tous les préjugés, protestez contre l'ordre présent. Vous critiquez, mais vous continuez dans la même voie ! Nous n'avons pas besoin de votre critique, et si vous voulez du travail sérieux, libérez-vous de toutes les personnes qui vous entourent, de tous ces N[athalie] A[lekseevna], Pan Tchorz[ewski], etc.

— *Moi* : Ainsi, d'après vous, faire un pas décisif c'est simplement vivre seule, ou, pour le moins, pas avec N[athalie] A[lekseevna] ?

— *Volkov* : Non, pas seulement cela, bien que ce soit, évidemment, un début ; vous prouveriez par là que vous êtes indépendante.

Je tâchai de lui démontrer que cela aurait été bon si N[athalie] m'opprimait, mais étant donné qu'elle me laissait une entière liberté et ne se mêlait pas de leurs affaires, c'était absolument inutile.

— Vous verrez, continua-t-il, que sous peu il n'y aura plus rien de

1. Note marginale de N. Herzen : « Des contradictions à chaque pas ».

2. En français dans le texte.

ничего общего не будет, для чего тогда же вместе жить? Гораздо лучше и свободнее врозь.

— Я. А вот увидим. Я их люблю и хочу с ними жить. Если окажется, что ничего общего больше нет, пусть же они уедут, а я их бросать не хочу. Впрочем, вам дела до этого нет, где я живу, я знаю, что я теперь совсем свободна.

Б[акунин] меня в этом поддерживал, говорил, [что] нечего слушаться В[олкова], что он никакого рода привязанностей не признает; не верит в то, что живя вместе, так привыкаешь друг [к] другу, что тяжело расставаться; все, что не «дело» по его мнению — пустое, сентиментализм и т.д... В некоторых вещах они

83 были не согласны, например Волков мне говорил, что для того чтобы им помогать и в самом деле сделаться «сильной женщиной», надобно решительно все другое бросить и исключительно заняться *их делом*. «И вот узнаете тогда, что значит настоящая жизнь, — говорил он с восторгом, — настоящая дружба и полное доверие. Мы всеми порами живем, а к товарищам у меня такое доверие, как к самому себе» и т.д.

Начались у них споры о назначении журнала, и какого цвета он должен держаться. Огарев и Бакунин без успеха старались убедить Волкова, что необходимо, чтоб «Колокол» был *красный*. Волков настаивал на исполнении своего фокуса; старался доказать с своей стороны необходимость издавать газету *пеструю* или *бесцветную*, так, чтоб всех озадачить, чтоб лица всех партий безразлично могли писать в нем, конечно с тем, чтобы выражать свое недовольство или свою ненависть против русского правительства.

84 Все это мне ужасно не нравилось, я предчувствовала, что из этого может выйти вздор, чепуха — и все это под именем «Колокола»!

Старики, как он называл О[гарева] и Б[акунина], поспорили, поспорили, раз Огарев чуть-чуть не поссорился с В[олковым] из-за цвета «Колокола»; В[олков] настаивал на том, чтобы ни слова о социализме не было бы в журнале и никаких резко высказанных мнений; Огареву это не нравилось, он хотел писать свободно и начал было очень жес[т]ко и резко говорить с В[олковым]. Бакунин их обоих побрил, пристыдил, сам стал уговаривать Огарева попробовать, что выйдет\* из такого фокуса. Старики уступили молодому Тирану.

Когда пришло время решить все о печатании и о формате, В[олков] мне вдруг объявляет, что «Комитет» считает неудобным и совсем неуместным выставлять имена Бакунина и Огарева.

— Как быть, кого же выбрать редактором?

85 — Возьмите кого-нибудь из эмигрантов, — сказала я, — отгадывая\*\*, что у него уже готовый план в голове. — Мало ли их,

\* Слова : как пойдет — зачеркнуты.

\*\* Слово : предвидя — зачеркнуто.

commun entre vous, alors pourquoi vivre ensemble ? Séparément, c'est beaucoup mieux et on est plus libre.

— *Moi* : On verra. Je les aime et je veux vivre avec eux ; s'il s'avère que nous n'avons plus rien de commun, qu'ils s'en aillent, eux ; quant à moi, je ne veux pas les quitter. Du reste, ce n'est pas votre affaire de décider où j'habiterai, et je sais qu'à présent je suis entièrement libre.

B[akunin] me soutenait à ce sujet et disait qu'il ne fallait pas écouter V[olkov], que celui-ci ne reconnaissait aucune sorte d'attachement, ne croyait pas que, lorsqu'on vit ensemble, on s'habitue tellement les uns aux autres qu'il devient pénible de se séparer ; tout ce qui n'est pas la « *cause* » est selon lui bêtises et sentimentalisme, etc. Sur certains points, ils<sup>1</sup> n'étaient pas d'accord ; ainsi, Volkov me disait qu'afin de les aider et de devenir vraiment une « femme forte », il fallait rejeter résolument toute autre chose et s'adonner exclusivement à *leur cause*. — « Vous apprendrez alors ce qu'est la vraie vie, disait-il avec enthousiasme, la vraie amitié et la confiance totale. Nous vivons de tous nos pores, et j'ai en mes camarades la même confiance qu'en moi-même, etc. »

Des disputes commencèrent entre eux au sujet du but de la revue et de la couleur qu'elle devait adopter. Ogarev et Bakunin tâchaient — sans succès — de convaincre Volkov qu'il était indispensable que le *Kolokol* fût *rouge*. Volkov insistait pour que soit fait un tour de passe-passe à lui ; il tâchait de prouver, de son côté, la nécessité de publier un journal *bariolé* ou *incolore*, afin d'intriguer tout le monde et pour que les personnes appartenant à tous les partis sans distinction puissent y collaborer, dans le but, évidemment, d'exprimer leur mécontentement ou leur haine du Gouvernement russe.

Tout cela me déplaisait énormément ; je pressentais qu'il en résulterait une absurdité, une ineptie — et tout cela sous le nom de *Kolokol*.

Les vieux — comme il appelait O[garev] et B[akunin] — discutèrent, discutèrent... Une fois, Ogarev rompit presque avec V[olkov] à cause de la couleur du *Kolokol* ; V[olkov] insistait pour qu'il ne fût pas question de socialisme dans la revue et qu'il n'y eût aucune opinion tranchée. Cela ne plaisait pas à Ogarev, qui voulait [pouvoir] écrire librement ; il se mit donc à parler d'une manière très rude et acerbe avec V[olkov]. Bakunin les gronda tous deux, leur fit honte, et se mit lui-même à persuader Ogarev d'essayer, [afin de voir] ce qui résulterait d'un tel *tour de passe-passe*. Les vieux cédèrent devant le jeune tyran.

Lorsque le moment vint d'arrêter tous les détails au sujet de l'impression et du format, V[olkov] me déclara soudain que le « Comité » estimait gênant et mal à propos de mettre en avant les noms de Bakunin et d'Ogarev.

— Que faire ? Qui choisir comme rédacteur ?

— Prenez n'importe qui parmi les émigrants, dis-je, devinant qu'il avait déjà en tête un plan tout établi. Il n'en manque pas : Žukovskij,

1. Bakunin et Nečaev.

Жуковский например, Мечников и т.д., Касаткина, если вы предпочтете женщины.

— Нет, все это никуда не годится. Ну, да будьте вы редактором, — воскликнул он вдруг, как будто вдруг пораженный новой блестящей мыслью[ю], в то время как я очень хорошо заметила, что он уже мечтал об этой ловкой выходке, не знал только как предложить мне, чтобы я никак не могла отказаться, поэтому [...] \* ему не очень приятно было, когда я отвечала : « Ни за что на свете ! » Посыпались вопросы : « Как ? Почему ? Значит вы ничего не хотите делать для « дела », хотите вечно быть тунеядцем, кисейной барышней ». Видя, что дерзости и насмешки не помогают, он стал просить, уговаривать ласковым тоном, говоря, что я, « как умная женщина », не могу отказаться — для меня должно быть слишком ясно безвыходное положение, в которое я сго ставлю —

86 что все дело за этим приостановится. Все это было даром. В этот раз я не уступила — повторила, что в самом деле быть редактором я не могу, что я и не опытна, и мало знаю, а роль куклы играть не хочу, что им нужно только мое имя, а имя свое я им не дам, особенно для Бог знает какого *пестрого* журнала, в котором, пожалуй, еще будут нападать на Папашу.

Несколько дней у нас были об этом страшнейшие споры, доводившие меня по минутам до отчаяния. Он так приставал, а когда я уходила, он говорил :

— Значит это дело поконченное, мы об этом говорить больше не будем. Вы — Редактор.

А я повторяла : — Да давно бы пора больше не говорить об этом, вы видите, что я непоколебима и редактором вашего журнала не буду, и даже адреса своего не дам, чтоб письма посыпали.

87 Беспился, беспился, да поневоле отстал ; потом выдумал такую штуку, что « Колокол » издается какими-то агентами русского дела.

3-го апреля в воскресенье должен был выйти первый номер « Колокола ». Огарев написал записочку, прося притти помочь на первый раз — пока Комитет еще никого не прислал — надписывать адреса, клеить и т.д. Прихожу я поутру. Mary мне объявляет, что накануне, поздно вечером, явился вдруг *другой* « бой » и ночевал у них. Хороший образчик современной русской молодежи ! Маленького роста, худой, немного сгорбленный, несмотря на молодое лицо ; судя по совершенному отсутствию ус и бороды, ему было двадцать [лет]. Редкие, сухие темные волосы уже так давно не приходили в прикосновение с гребнем, что они торчали во все стороны отдельными клочками и узлами. По странному неверному взгляду маленьких, претензийных глаз легко\*\* было заметить, что он очень близорук. Длинный изношенный черный сюртук

\* В тексте ошибочно написано : *он*.

\*\* Слово : *можно* — зачеркнуто.

par exemple, Mečnikov, etc. ; ou bien Kasatkina, si vous préférez une femme.

— Non, tout cela ne vaut rien... Mais... Soyez, vous, le rédacteur ! s'exclama-t-il soudain, comme frappé par une brillante nouvelle idée, alors que j'avais très bien remarqué qu'il songeait, bien avant, à cette réplique habile, ne sachant pas seulement de quelle manière me proposer cela pour que je sois dans l'impossibilité de refuser. C'est pourquoi [...] il ne lui fut pas très agréable de m'entendre répondre : « Pour rien au monde. » Des questions suivirent : « Comment ? Pourquoi ? Donc vous ne voulez rien faire pour la ‘cause’, vous voulez être éternellement un parasite, une mijaurée ! » Voyant que les gros mots et les railleries n'y faisaient rien, il se mit à prier, à me persuader sur un ton aimable, disant que, « en tant que femme intelligente », je *ne pouvais* refuser, et devais comprendre fort bien la situation sans issue dans laquelle je le mettais. Que toute l'activité s'arrêterait à cause de cela. Tout cela fut en vain. Cette fois je ne cérai pas ; je répétais qu'en fait je ne pouvais être rédacteur, que je manquais d'expérience et de connaissances, et que je ne voulais pas jouer le rôle d'une poupée. Qu'il n'avait besoin que de mon nom, or je ne leur donnerais pas mon nom, et surtout pas pour Dieu sait quelle sorte de revue *bariolée*, dans laquelle, de surcroît, ils attaquaient Papacha.

Il y eut, pendant quelques jours, des discussions terribles entre nous à ce sujet, lesquelles, par moments, me réduisaient au désespoir. Il m'obsédait et lorsque je m'en allais, il disait :

— Donc l'affaire est réglée, nous n'en parlerons plus. Vous êtes le rédacteur.

Quant à moi, je répétai : « Oui, on aurait dû ne plus en parler depuis longtemps, vous voyez que je suis inébranlable et que je ne serai pas le rédacteur de votre revue ; je ne donnerai même pas mon adresse pour l'envoi des lettres. »

Il ragea, ragea, et fut bien forcé de céder ; puis inventa que le *Kolokol* était publié par des agents de la cause russe.

Le dimanche 3 avril devait paraître le premier numéro du *Kolokol*. Ogarev m'écrivit un billet, me priant de venir aider pour la première fois — tant que le Comité n'aurait pas envoyé quelqu'un — et écrire les adresses, coller, etc. J'y suis allée le matin. *Mary*<sup>1</sup> m'annonce que la veille, tard dans la soirée, s'est présenté soudain un *autre boy* et qu'il passa la nuit chez eux<sup>2</sup>. Bel exemplaire de la jeunesse russe contemporaine ! De petite taille, maigre, un peu voûté, en dépit de son visage jeune ; à en juger d'après l'absence totale de moustache et de barbe, il pouvait avoir vingt ans. Ses cheveux — rares, secs et noirs — n'avaient pas vu de peigne depuis si longtemps qu'ils se hérissaient de tous côtés en touffes et en nœuds. D'après le regard étrange et incertain de ses yeux, très sombres et petits, il était facile de remarquer son extrême myopie. Sa redingote noire, longue et usée, couvrait une

2. Pour éviter toute confusion, signalons que dans le passage qui suit, Natalie continue à relater les propos de Mary Sutherland.

88 покрывал красную ситцевую рубаху ; узенький черный галстучек, криво завязанный, украшал шею ; белья нигде не было видно. Когда я отворила дверь, он расхаживался большими шагами по комнате и делал как-будто бы доклад В[олкову] ; увидав, что они толкуют об очень важных вещах, я сейчас же удалилась. Он вскоре ушел, но вернулся часа через два, три, когда я сидела в комнате Генри и складывала журнал. В[олков] его молча впустил ; он молча стал помогать. Так как на мой вопрос « кто этот мальчик ? » Волков мне отвечал лаконически : « один из наших, человек очень хороший, да не мальчик, он старше меня », я увидела, что он не хотел мне объяснить, кто его товарищ и больше вопросов не делала, да и с мальчиком не говорила. После долгого молчания, В[олков], обращаясь к нему, назвал его г. Серебренниковым. Начался разговор, из которого я увидела, что этот Серебренников уже несколько месяцев живет у кого-то из « Народного Дела », что

89 он пользуется там их полным доверием, показывает им, что совсем с ними солидарен, а вместе с тем тут над ними смеется, называет их дрянью, которая ничего делать не хочет. Рассказывал, как кого-то из них поил, чтобы заставить болтать, да показывать разные ящики, шкатулки и т.д. Я вспомнила, что когда-то Волков хвастался тем, что « один из наших », — как он говорил, — уже несколько месяцев живет в кружке « Народного Дела », а они его принимают за своего человека. Я тогда же высказалась ему, что это, по моему, препротивная игра ; теперь я узнала или догадалась, что он говорил об этом молодом Серебренник[ове], который произвел на меня, вследствии этого, самое антипатичное впечатление. В то время когда я его видела, т.е. в первых днях апреля, в « Народ[ном] Деле » думали, что он давно уехал, так что он от них скрывался. В[олков] мне сказал, что он только что приехал, трое или четверо суток ехал, не отдыхая и не давая себе времени умываться или причесываться, и в тот же вечер продолжает путь в другую сторону. Сам он мне рассказывал, что говорил речь по франц[узски] на гробу Серно-Соловьевича.

90

91 Сделал мне Волков раз сюрприз, в самом деле неожиданный, в конце марта. Вздумал объявить мне или дать мне понять, что он ко мне неравнодушен. Долго он возился и так неясно говорил о доверии и вообще о дружеских отношениях, что я решительно ничего не понимала, но под конец нельзя было не понять, и его вопрос был так неожидан, что я совсем смущилась, даже испугалась сама не знаю чего. Вспомнила я вдруг всю историю с П[енизи]. Я долго ему не отвечала, надеясь, что я не так поняла или что он не то сказал, что хотел. Да, я серьезно желала этого, потому что

1. Henry Sutherland, le fils de Mary.

2. Vladimir Serebrennikov.

3. Le *Narodnoe Delo* était publié par N. Utin et le groupe des partisans de Marx en Suisse.

4. Sic.

chemise d'indienne rouge ; une petite cravate noire et étroite, nouée de travers, ornait son cou ; on n'apercevait aucune trace de linge. Lorsque j'ouvris la porte, il se promenait à grands pas dans la chambre et faisait apparemment un rapport à V[olkov] ; voyant qu'ils discutaient de choses très importantes, je me retirai immédiatement. Il partit peu après, mais revint deux ou trois heures plus tard, alors que je me trouvais dans la chambre d'Henry<sup>1</sup> et empaquetais la revue. V[olkov] le fit entrer sans rien dire ; sans rien dire il se mit à aider. Étant donné qu'à ma question « Qui est ce petit ? » Volkov répondit laconiquement « Un des nôtres ; il est très bien et ce n'est pas un petit, il est plus âgé que moi », je compris qu'il ne voulait pas m'expliquer qui était son camarade et ne posai pas davantage de questions, ni ne parlai avec le petit. Après un long silence, V[olkov] s'adressa à lui et l'appela M. Serebrennikov<sup>2</sup>. Suivit une conversation qui me fit comprendre que ce Serebrennikov habitait depuis quelques mois déjà chez une certaine personne du *Narodnoe Delo*<sup>3</sup>, qu'il jouissait dans cette organisation d'une entière confiance, qu'il faisait semblant d'être en tout point solidaire de ses membres, et qu'en même temps, ici, il se moquait d'eux et les qualifiait de canailles qui ne voulaient rien faire. Il raconta comment il avait fait boire l'un d'eux afin de lui délier la langue et de se faire montrer divers tiroirs et armoires, etc. Je me souvins qu'une fois Volkov s'était vanté qu' « un des nôtres », comme il disait, vivait depuis quelques mois déjà dans le cercle du *Narodnoe Delo* dont les membres le tenaient pour un homme à eux ; je lui avais dit alors que, selon moi, c'était un jeu des plus répugnantes ; à présent, je compris ou je devinai qu'il parlait de ce jeune Serebrennik[ov], qui me parut, pour cette raison, extrêmement antipathique.

Au moment où je le vis, c'est-à-dire au début du mois d'avril, les gens du *Narod[noe] Delo* pensaient qu'il était parti depuis longtemps, c'est pourquoi il se cachait d'eux. V[olkov] me dit qu'il venait juste d'arriver, ayant fait route pendant trois ou quatre journées sans se reposer et sans prendre le temps de se laver ou de se coiffer, et que le soir même il continuait dans une autre direction. Lui-même me raconta qu'il avait fait un discours en français sur la tombe de Serno-Solov'evič.

Une fois, vers la fin du mois de mars, Volkov me fit une surprise, inattendue<sup>4</sup>. L'idée lui vint de me déclarer, ou de me faire comprendre, que je ne lui étais pas indifférente. Il baragouina longuement et parla d'une manière tellement confuse de confiance et de rapports amicaux en général, que je ne comprenais absolument rien, mais finalement il devint impossible de ne pas comprendre, et sa question fut tellement inattendue que je fus complètement déconcertée ; j'eus même peur, ne sachant moi-même de quoi ; je me souvins d'un seul coup de toute l'histoire avec P[enis]i ; je ne lui répondis pas durant un long moment, espérant que j'avais mal compris ou bien qu'il ne voulait pas dire cela. Oui, je le voulais sérieusement, car je prévoyais qu'il en résul-

предвидела, что последуют самые скучные, неприятные, неловкие и глупые отношения.

Однако он повторил вопрос после длинного молчания, да прибавил :

— Понимаю, вам верно кольцо мешает отвечать.

92      Сомневаться и колебаться нечего было, и я отвечала :

— Вы меня ставите в очень неловкое и неприятное положение. Вы сами должны были заметить, что с моей стороны решительно ничего нет.

— Моя вина — ошибся, значит не будем больше об этом говорить.

— Конечно, это всего лучше.

Никогда бы я не подумала, что этот шероховатый, полу-дикий мальчуган сможет произнести или написать слово о любви. Да благодаря моему скептицизму, я ему и не поверила, а стала сейчас искать насколько ему выгодно было сделать такую пробу, и что он мог ожидать в случае удачи. Сомнение, т.е. предположение о возможности, что, может быть, хоть частичка искренности есть в его словах, пришло мне в голову гораздо позже, после того, как он несколько раз повторял одно и тоже, даже письменно, и жаловался, что все его слова на меня не действуют, и точно в стыду горел...

Как это я не сумела или не догадалась все бросить и отдалиться, несмотря на его просьбы, упреки в том, что я ничего делать не хочу — теперь для меня непонятно. Но тогда, когда я все еще верила, что у них в самом деле есть « Дело », что я в самом деле могу Ага в чем-нибудь помочь, да еще другим, которые, как говорили, в опасности, — все выходки В[олко]ва, как они ни были мне противны, не могли уничтожить во мне желание доказать, что я готова и хочу работать, поскольку могу. К тому же у меня все в голове было невыносимо неясно, это меня ужасно мучило, я хотела во что бы то ни стало добиться до правды, до ясного понимания. Со всех сторон слышались самые противоположные слухи, — самой рассмотреть, разобрать, при этой таинственной обстановке, было невозможно. Оставалось одно : решиться не обращать внимания на дикость и грубо-дерзкое обращение Волкова, продолжать наблюдать и надеяться, что время объяснит. Так и случилось...

По минутам я была в отчаянии, писала ему даже, что ни во что не верю, что теории, системы и средства их мне противны ; а тем не менее, ему удавалось возбуждать во мне минутное доверие к тому, что он называл « Делом »; я опять путалась, и в этом туманном состоянии не могла найти силы отказать ему и Огареву, в маленьких услугах, когда я получала записочки такого рода : « Мы завалены работой ; помогите хоть эти дни, ведь вы знаете, что я совсем один, что со всех сторон скверные новости — и вы, именно в такую

terait des relations tout à fait ennuyeuses, désagréables, gênantes et stupides.

Toutefois, il répéta la question après un long silence, et ajouta :

— Je comprends, c'est sans doute l'anneau qui vous empêche de répondre.

Il n'y avait plus lieu de douter et d'hésiter, et je répondis :

— Vous me placez dans une situation très gênante et désagréable. Vous auriez dû remarquer vous-même qu'il n'y a absolument rien de ma part.

— C'est ma faute, je me suis trompé, n'en parlons plus.

— Évidemment, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Jamais je n'aurais pensé que ce gamin, rude et mal dégrossi, était capable de prononcer ou d'écrire un mot sur l'amour. Grâce à mon scepticisme, je ne le crus pas ; et je commençai immédiatement à chercher quel avantage il avait à faire un tel essai et à quoi il pouvait s'attendre en cas de succès. Le doute, c'est-à-dire la supposition qu'il existât une possibilité pour que, peut-être, il y eût ne serait-ce qu'une parcelle de sincérité dans ses paroles, ne me vint à l'esprit que beaucoup plus tard, après qu'il eût répété plusieurs fois la même chose, même par écrit, et qu'il se fût plaint que toutes ses paroles n'avaient aucun effet sur moi, et que, littéralement, il brûlait de honte...

Comment ne réussis-je pas, ou plutôt ne m'avais-je pas de tout abandonner et de m'éloigner en dépit de ses prières et des reproches qu'il m'adressait de ne rien vouloir faire — cela m'est incompréhensible à présent. Mais à ce moment, lorsque je croyais encore qu'ils avaient réellement une « cause », que je pouvais effectivement, d'une manière ou d'une autre, aider Aga ainsi que d'autres qui se trouvaient — comme ils disaient — en danger, alors, toutes les sorties de V[olkov], aussi désagréables qu'elles fussent, ne pouvaient détruire en moi le désir de prouver que j'étais prête et décidée à travailler autant que je le pouvais. Avec cela, tout était insupportablement confus dans mon esprit, cela me tourmentait terriblement — je voulais à tout prix parvenir à la vérité, à une compréhension lucide. De tous côtés, on entendait les rumeurs les plus contradictoires et, dans cette atmosphère mystérieuse, il m'était impossible de les examiner et de les passer en revue toute seule. Il ne restait qu'une chose à faire : se décider à ne pas prêter attention à la sauvagerie et à l'attitude grossière et insolente de Volkov, continuer à observer, et espérer que le temps apporterait l'explication. C'est ce qui arriva...

Par moments je désespérais, je lui écrivis même que je ne croyais en rien, que leurs théories, systèmes et moyens me répugnaient ; il parvenait néanmoins à éveiller en moi une confiance momentanée en ce qu'il appelait la « cause » ; je me perdais à nouveau, et dans cet état nébuleux, ne pouvais trouver la force de refuser, à lui et à Ogarev, de petits services, lorsque je recevais des billets de ce genre : « Nous sommes débordés de travail ; aidez au moins ces jours-ci ; vous savez, n'est-ce pas, que je suis tout à fait seul et que de tous côtés arrivent de mauvaises nouvelles, et c'est à un tel moment précisément que vous

[99] минуту, нас оставляете. » Огарев писал и говорил в том же роде ; мои просьбы и объяснения он не принимал, но повторял, что « да, мы [...] \* . Тата, немножко еще потерпи, ты знаешь, что на днях приедет кто-то из « них », а бросать нас так, не хорошо ».

Наконец, я поняла, что меня надувают, что пока я буду уступать, меня никогда не отпустят. Волкову было необходимо переехать.

[95]

3 июля 1870.

Сегодня было у меня первое свидание с Бакуниным, после всех этих историй и переписок. Он очень желал меня видеть. Главное, что их интересует и беспокоит, это то, что я знаю маленького Влад. Серебренникова. В сущности, Б[акунин] только это и хотел знать от меня, т.е., что я сказала « Народ[ному] Делу ». Я повторила, что Утину ничего не говорила, а Ольгу Степ[ановну] предупредила, чтобы она была очень осторожна. Я испугалась за нее, зная, что она собирается в Россию ; мне представилось, что этот Влад. Серебренников, пользуясь полным ее доверием, может оставить у себя или передать « Народ[ной] Расправе » какие-нибудь ее бумаги или тайны и пользоваться ими, когда она будет в России. Они ни перед чем не останавливаются и готовы посадить ее в крепость, или иначе мучить, чтобы высосать из нее все деньги. От него же я узнала, что Нечаев ему сказал, что они меня ни за что не выпустят, прибавляя : « помилуйте, 300 000 франков ! » Потом, что мне угодить очень трудно, но что можно подослать кого-нибудь, чтобы я полюбила одного из них.

Кончила я тем, что я пока говорить ничего не буду и ни во что вмешиваться не хочу, но что я совсем не считаю себя обязанной держать какие бы то ни было обещания, потому что меня с самого начала надували самым бесстыдным образом. Показывают мне машину удивительно построенную, дают мне ручку, просят помочь вертеть, говоря, что выходит хлеб или мука дешевая для народа, а через некоторое время я нахожу, что меня обманули, что я помогаю приготовливать ядовитое тесто какое-то, от которого друзья, равнодушные и враги страдают. Обязана я тут продолжать начатое дело, помогать им, держать все это в тайне ? Ничуть ! Я была обманута и ничем не обязана...

Б[акунин] согласился, заметил только, что я « может быть преждевременно говорила с Ольгой Степановной », просил пока больше ничего не говорить о Серебр[енникове] (Владимире).

\* В рукописи фраза здесь прерывается. Тут и приходит к концу нумерация страниц, сделана Татой Герцен.

1. A cet endroit, au milieu de la phrase, au bas de la page 94 du manuscrit, s'arrête cette partie du « Journal » de Natalie Herzen. Il n'y a pas de signes visibles de feuillets arrachés, mais quelques pages plus loin on trouve (à la p. 49

nous abandonnez. » Ogarev écrivait et parlait dans le même sens ; il n'acceptait pas mes prières et explications, mais répétait : « Oui, nous [...]¹ Tata, patiente encore un peu, tu sais qu'un de ces jours quelqu'un des 'leurs' arrivera, vraiment ce n'est pas bien de nous abandonner comme ça. »

A la fin, je compris qu'on me dupait, que tant que je céderais on ne me lâcherait jamais. Il fut indispensable que Volkov déménageât.

3 juillet 1870.

J'ai eu aujourd'hui ma première entrevue avec Bakunin après toutes ces histoires et ces échanges de lettres<sup>2</sup>. Il voulait beaucoup me voir. Ce qui les intéresse et les inquiète par-dessus tout est que je connais le petit Vlad[imir] Serebrennikov. Au fond, B[akunin] ne voulait savoir de moi que cela, c'est-à-dire ce que j'avais dit [aux gens] du *Narodnoe Delo*. J'ai répété que je n'avais rien dit à Utin, et que j'avais prévenu Olga Step[anovna] d'être très prudente. J'ai pris peur pour elle, sachant qu'elle se préparait à se rendre en Russie, et j'ai pensé que ce Vlad[imir] Serebrennikov, qui jouit de toute sa confiance, pouvait garder chez soi ou remettre à la « Narod[naja] Rasprava » des papiers ou des secrets à elle et les utiliser lorsqu'elle serait en Russie. Ils ne s'arrêtent devant rien et sont prêts à la faire mettre en prison ou bien à la torturer pour lui soutirer tout son argent. J'appris de [Bakunin] que Nečaev lui avait dit que pour rien au monde ils ne me lâcheraient, ajoutant : « Vous n'y pensez pas, 300 000 francs ! » [Il dit] ensuite que c'était très difficile de me *plaire*, mais qu'il serait possible d'*envoyer* quelqu'un afin que je m'éprenne d'un des *leurs*.

Pour terminer, je dis qu'en attendant je ne parlerais de rien et que je ne voulais me mêler de rien ; mais que je ne me considérais comme nullement obligée de tenir de quelconques promesses, parce que dès le début on m'avait dupée de la façon la plus honteuse. On me montre une machine merveilleusement construite, on me donne la manette, on me prie d'aider à tourner, disant qu'il en sortira du pain ou de la farine à bon compte pour le peuple, et quelque temps après, je découvre qu'on m'a trompée, que j'aide à préparer une sorte de pâte empoisonnée dont souffrent les amis, les indifférents et les ennemis. Suis-je obligée de continuer le travail commencé, de les aider, de garder le secret sur tout cela ? Nullement. J'ai été trompée et ne suis liée par rien...

B[akunin] acquiesça, et se borna à faire remarquer que j'avais « peut-être parlé prématurément avec Olga Stepanovna », et me pria de ne rien dire de plus en attendant au sujet de Serebr[ennikov] (Vladimir). Il dit que j'avais entièrement le droit de raconter à

selon la pagination de la Bibliothèque Nationale) le passage qui suit et qui nous paraît faire partie de cette même conversation.

2. Pour la correspondance à laquelle N. Herzen fait allusion, cf. CMRS, VII, 4, 1966, pp. 581-699 ; VIII, 1, 1967, pp. 56-123.

Сказал, что я имею полное право говорить Natalie, как было дело моей поездки в Локль, что во всем этом участвовал гораздо больше Нечаев, чем он, Бакунин. Что письма, которые я получала в Париже были не от Бакунина, а от Нечаева. Теперь я должна рассказать все Natalie, чтобы она знала факты, до объяснения ее с Бакуниным.

[97]

7 июля [18]70.

Кажется, в самом деле все кончено между Бакуниным, Огаревым и Нечаевым. Последний тоже опять здесь в Женеве. Повидимому, они все ужасно спорили эти дни. Во вторник 5-го числа\* Семен Серебренников привез мне поутру записочку от Огарева, в которой он просил меня немедленно прийти к нему. К счастью, у меня болела голова, я отказалась, да к тому же я как-то отгадала, что Нечаев там сидит. После обеда пришел Быстров предупредить, что Нечаев собирается ко мне; узнав, что я не буду, он, говорят, рассердился и требовал, чтобы все немедленно проводили его ко мне. Другие отказались. Спорили они без отдыха до самого вечера. Около 7-ми часов вечера явился ко мне Владимир Серебренников с запиской от самого Нечаева, пишет, что объяснение необходимо. Влад. Серебренников не хотел верить, что меня нет дома, а я только что вышла с Сашей Рейхель. В десятом часу вечера прибежал Быстров с запиской от Бакунина, в которой он, боясь за меня, советует мне уехать на несколько дней, а остаток фонда оставить у Огарева. Быстров остался немного, думая помочь в случае нужды, т.е. если Нечаев, Влад. Серебренников и Charles захотят насильно войти; но никто не приходил, за то вчера приходил опять В. Серебренников — требовал непременно меня видеть. Ерминия ему сказала, что я уехала на несколько дней; должно быть, он не поверил, потому что оставил записку с просьбой или приказом, чтоб я оставалась дома от 6 до 1/2 седьмого. Я не намерена была принимать его; сидела дома целый день, но никто не приходил из них. Был Огарев, пришел в первом часу, несмотря на страшный жар 33 градуса сентиград. Бедняжка боялся за меня, что Нечаев станет грубо обращаться. Бедный Ага! Сколько раз ему приходится разочаровываться в своих «детях». Взял он у меня фонд, т.е. остаток 740 frs. 50. Дал расписку — неравно Нечаев или Влад. Серебренников будет требовать — и отправился отдать банкиру Reverdin с Семеном Серебренниковым.

\* В рукописи вместо : 5-го числа — первоначально было : 6-го числа: потом цифра исправлена рукой Т. Герцен.

1. Ce billet est conservé à la BN, MSS, Slave 109, f. 738.  
 2. Il s'agit du fonds Bahmetev ; à ce sujet, cf. CMRS, VII, 4, 1966, p. 693 ; VIII, 1, 1967, pp. 59-64.  
 3. En français dans le texte.

N[atalie] les circonstances de mon voyage au Locle, que dans tout cela Nečaev avait pris une part beaucoup plus grande que lui, Bakunin. Que les lettres que j'avais reçues à Paris n'étaient pas de Bakunin, mais de Nečaev. A présent, je devais tout raconter à Nathalie afin qu'elle sache les faits avant l'explication qu'elle devait avoir avec Bakunin.

7 juillet [18]70.

Il semble que tout est fini, en fait, entre Bakunin, Ogarev et Nečaev. Ce dernier est à nouveau ici, à Genève. Apparemment, ils ont terriblement discuté ces jours-ci. Le mardi, 5 juillet, Semen Serebrennikov m'a apporté le matin un billet d'Ogarev, me priant d'aller immédiatement chez lui. Heureusement, j'avais mal à la tête et je refusai ; en outre je devinai de quelque façon que Nečaev était là-bas. L'après-midi, Bystrov arriva pour me prévenir que Nečaev se préparait à venir chez moi ; apprenant que je ne serais pas là-bas, il se fâcha, dit-on, et exigea que tous l'accompagnent immédiatement chez moi. Les autres refusèrent. Ils discutèrent sans répit jusqu'au soir. Vers sept heures du soir se présenta Vladimir Serebrennikov, porteur d'un billet de Nečaev lui-même, disant qu'une *explication était indispensable*<sup>1</sup>. Vlad[imir] Sereb[rennikov] ne voulait pas croire que je n'étais pas à la maison, tandis que je venais juste de sortir avec Sacha Reichel. A dix heures du soir, Bystrov accourut, portant un mot de Bakunin qui, craignant pour moi, me conseillait de partir pour quelques jours et de remettre le reliquat du fonds à Ogarev<sup>2</sup>. Bystrov resta quelque temps, voulant venir en aide en cas de besoin, c'est-à-dire si N[ečaev], Vlad[imir] Sereb[rennikov] et Charles<sup>3</sup> tentaient d'entrer de force, mais personne ne vint ; par contre, hier V[ladimir] S[erebrennikov] vint à nouveau et exigea de me voir absolument ; Erminie lui dit que j'étais partie pour quelques jours ; il ne dut pas la croire, car il laissa un billet, priant ou ordonnant que je sois à la maison de 6 h à 6 h 30<sup>4</sup>. Je n'avais pas l'intention de le recevoir ; j'étais à la maison toute la journée, mais aucun d'eux ne se présenta. Ogarev vint ; il arriva vers une heure, en dépit d'une chaleur terrible de 33 degrés. Le pauvre avait peur pour moi [et craignait] que Nečaev ne me rudoie. Pauvre Aga, combien de fois devra-t-il être déçu par ses « *enfants* » ? Il prit le fonds, c'est-à-dire le reliquat de 740 frs 50. Il me donna un reçu, pour le cas où Nečaev ou Vlad[imir] Sereb[rennikov] viendraient réclamer<sup>5</sup>, puis alla avec Semen Serebrennikov remettre [l'argent] au banquier Reverdin.

4. Ce billet se trouve à la BN, MSS, Slave 109, f. 819 (V. Serebrennikov y écrit : « Je vous prie... »).

5. Ce reçu est conservé à la BN, *ibid.*, f. 821. Il est daté du 6 juillet 1870 et Ogarev y atteste (en toutes lettres) avoir reçu de N. A. Herzen neuf cent quarante francs et cinquante centimes (et non pas 740,50 fr.). Le montant correct est évidemment celui mentionné sur le reçu d'Ogarev.

К чему мне видеться еще с Нечаевым ? Что он от меня хочет ? Бог его знает ; пожалуй, опять станет уверять, что всегда искренно и откровенно со мной говорил ! Или просто станет требовать остаток фонда, да, пожалуй, кой-какие письма Бакунина или собственные, или попробует напугать, чтоб я Ольге Степановне и вообще « Народному Делу » не говорила о Владимире Серебренникове ! И все-таки же после всего у меня остается нерешенный вопрос : фанатик он или подлый мошенник ? Искренно он убеждал в необходимости своей польско-иезуитской системы обмана и опутывания, или все это\* гнусные орудия русского правительства ?

\* Слово : *они* — зачеркнуто.

Pourquoi reverrais-je Nečaev ? Que veut-il de moi ? Dieu sait ; il se mettra à nouveau à m'assurer qu'il a toujours été franc et sincère avec moi ! Ou bien, il commencera sans plus à exiger le reliquat du fonds, ou encore quelques lettres de Bakunin ou les siennes, ou bien il essaiera de me faire peur afin que je ne parle pas de Vladimir Serebrennikov à Olga Stepanovna et en général [aux gens] du *Narodnoe Delo* ! Et néanmoins, après tout cela, une question reste pour moi sans solution. Est-il un fanatique ou bien un vil escroc ? Était-il sincère lorsqu'il affirmait la nécessité de son système polono-jésuitique de fourberie et de duperie, ou bien sont-ce là les armes ignobles du Gouvernement russe ?

*Le Gérant : Louis VELAY.*

---

IMPRIMERIE NATIONALE. 9 565 027 5  
N° 1 — DÉPÔT LÉGAL, 2<sup>e</sup> TRIMESTRE 1969